

La Fontenelle, ou le Dernier
ligueur, par... Alfred de
Kerillis...

Kerillis, Alfred de. Auteur du texte. La Fontenelle, ou le Dernier ligueur, par... Alfred de Kerillis.... 1844.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

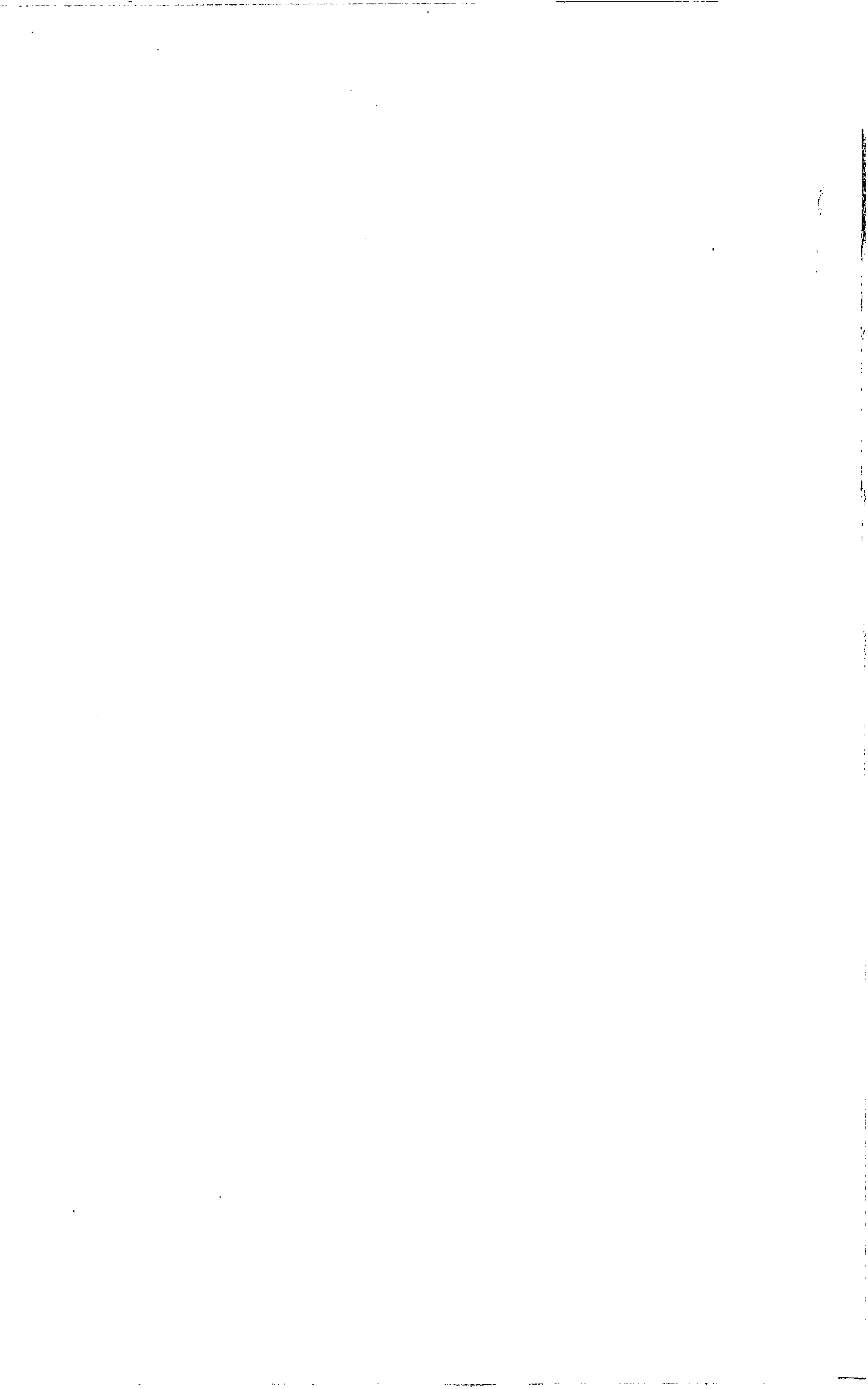












A FONTENELLE

OU

LE DERNIER LIGUEUR,

PAR

Feu Alfred de KÉRILLIS.

TOME PREMIER.



PARIS,

W. COQUEBERT, ÉDITEUR

de l'Histoire des Français des divers états, par Monteil,

48, RUE JACOB.

—
1845.



LA FONTENELLE.

23014

V²

44837

*
SCEAUX. — IMPRIMERIE DE E. DÉPÉE.
*





Imp. Lec. 67

ALFRED DE KERILLIS

LA FONTENELLE

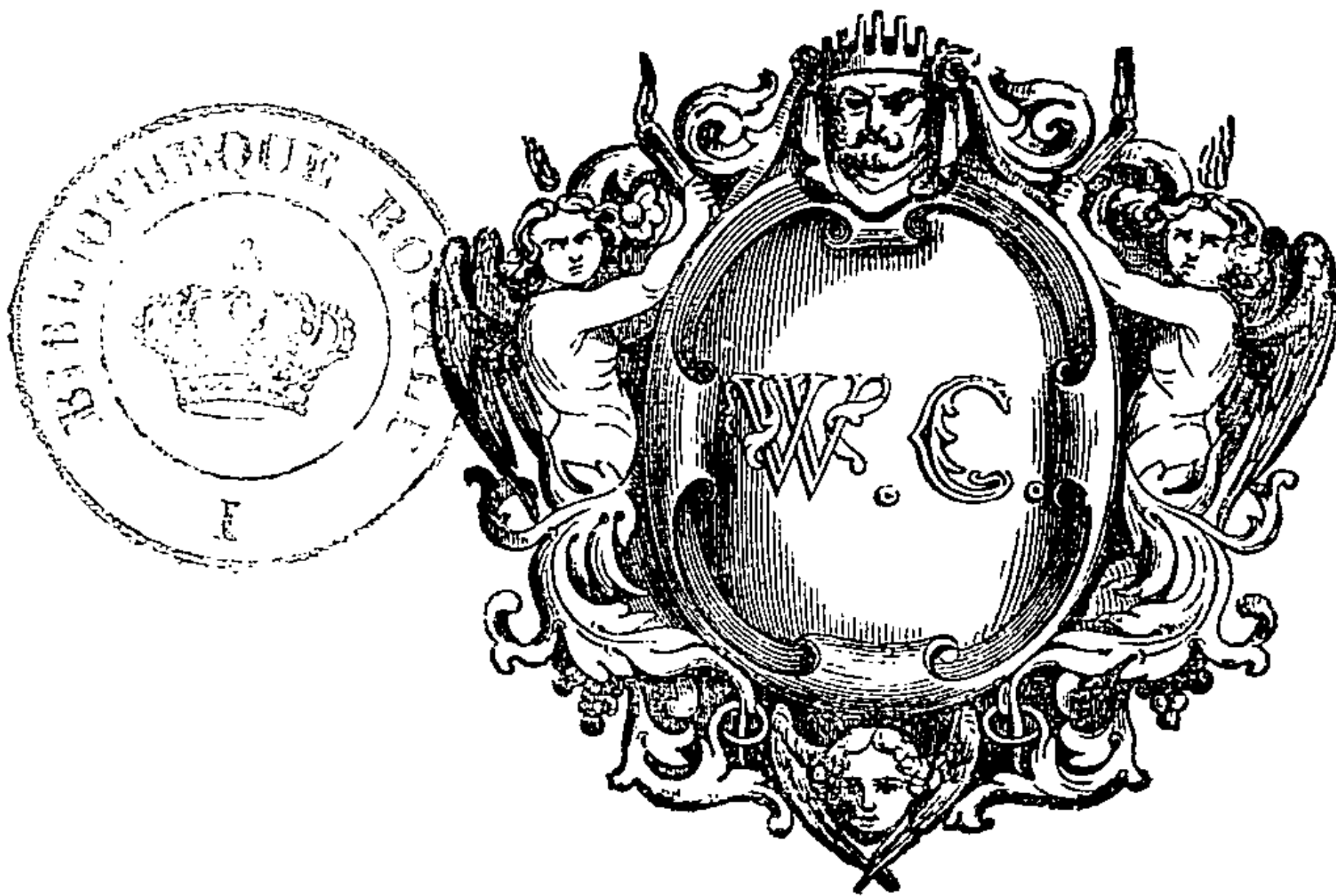
OU

LE DERNIER LIGUEUR

PAR

FEU ALFRED DE KERILLIS.

TOME PREMIER.



PARIS,

W. COQUEBERT, ÉDITEUR,

RUE JACOB, 48.

—
1841

Y²

4183



ALFRED DE KÉRILLIS.

Il est de ces natures privilégiées, de ces organisations à part, de ces âmes bonnes et douces que le ciel jaloux semble ne vouloir montrer qu'un instant à la terre, et qui, descendues parmi nous comme pour se concilier seulement toutes nos sympathies, comme pour exciter seulement tous nos regrets, se hâtent de remonter bien vite dans leur véritable patrie, ne laissant, au fond de cette vallée de misère qu'elles ont traversée en un jour, que la trace trop tôt effacée de leurs pas, le souvenir un peu plus durable de leurs vertus, et une modeste tombe que de tendres mères, condamnées à leur survivre, arrosent jusqu'à la mort de leurs pieuses larmes. J'en ai bien vu passer de ces anges exilés, frêles créatures abritant un grand courage sous une fragile enveloppe, et nous souriant encore au moment du départ, comme pour nous dire : *Sans adieu ! nous nous retrouverons ailleurs !*

Tel fut Alfred-Auguste de Kérillis, pauvre enfant qui, s'endormait pour ne plus se réveiller, un soir du mois des fleurs, avant d'avoir complété sa vingt-et-unième année. Il était né le 21 juin 1819, au château de Cheffontaine,

près de Quimper, dans cette Bretagne si poétique et dont sa plume aima toujours à retracer les sauvages beautés, d'Aimé-Désiré Calloch de Kérillis, chevalier de la Légion-d'Honneur, ancien mousquetaire du roi, et de Marie-Joséphine-Rose de Miollis, fille du baron de Miollis, ancien préfet du Finistère, nièce de monseigneur de Miollis, ancien évêque de Digne, et du lieutenant-général comte de Miollis, gouverneur des États romains sous l'Empire.

Ainsi le hasard de la naissance lui avait été favorable. Il semblait n'avoir rien à envier du côté de la famille, ni de celui de la fortune; mais avec ces dons précieux il en avait reçu un autre qui devait l'empêcher d'en jouir. C'était cette imagination fiévreuse, aspirant à l'impossible, qui a fait la gloire et l'infortune de tant de grands cœurs (1).

C'est dans le château qui l'avait vu naître que s'écoulèrent ses premières années. A quatre ans il perdit son père, et, dès-lors, ce fut sur sa mère chérie que se reportèrent toutes ses affections. Elle devint son amie de tous les jours, la confidente assidue de ses joies et de ses peines, son orgueil, son bonheur et tout son avenir. Il crût sous ses yeux, courant dans les grands bois, apprenant les *guerz* chantés par les pâtres, écoutant au foyer les légendes de la Cornouaille, nageant enfin dans ce fleuve de poésie tendre et plaintive qui, à la différence de l'eau du Styx, semble rendre plus vulnérables ceux qui y ont été trempés (2).

Il eut pour premier précepteur, jusqu'à l'âge de dix

(1) M. Émile Souvestre. Notice inédite d'*Alfred de Kérillis*.

(2) Le même.

ans, un des plus anciens professeurs du collège de Quimper, un de ces hommes rares, pleins d'instruction et de modestie, que Paris envierait à la province, si elle les connaissait. De ses mains il passa au collège de Quimper, et à treize ans il fut envoyé dans un des meilleurs pensionnats de la capitale.

A Paris, comme à Quimper, Alfred ne compta jamais parmi ces élèves hors de ligne que les professeurs soignent ainsi que des plantes rares, et pour lesquels on les voit sacrifier sans pitié tant d'avenirs moins favorisés du ciel, mais qui ne demanderaient qu'un peu de culture pour produire aussi des fruits abondants. Il ne fit point partie, non plus, de cette phalange d'écoliers indolents et paresseux pour qui le travail est une fatigue, et qu'on voit se traîner à la suite des autres, comme s'ils s'étaient résignés, en entrant dans la vie, à ce rôle obscur et secondaire, comme si cette existence toute végétative devait être leur dernier mot et leur dernier effort. Il faut sur les bancs des intelligences fortes surtout par la patience, et qui, sous l'aiguillon du maître, creusent lentement leur sillon, tandis qu'Alfred de Kérillis avait besoin de spontanéité, d'interruption, d'espace. Essayer de l'astreindre à un règlement rigoureux, c'était vouloir mettre un joug de plomb à une abeille (1).

En feuilletant ses auteurs grecs et latins, il sentait qu'il devait y avoir autre chose que cela dans l'éducation de la jeunesse française; et déjà, au milieu du silence de l'étude, il jetait dans son esprit aventureux les bases d'un *Émile*, son traité à lui, non moins riche de so-

(1) M. Émile Souvestre.

phismes que celui de Rousseau, et qu'il devait plus tard colorer des prestiges de son style abondant et imagé. Aussi ses maîtres l'apostrophaient-ils parfois de cette épithète d'*idéologue* que Napoléon n'avait pas épargnée aux plus beaux génies de son règne, tandis que ses camarades, plus justes appréciateurs de la supériorité de son esprit et de l'excellence de son cœur, lui avaient tous voué un attachement sincère. Ils l'admiraient beaucoup, ils l'aimaient plus encore.

A quinze ans, Alfred, sorti du collège, fut émancipé par sa mère, et, lorsqu'il eut passé quelques mois auprès d'elle, il alla rejoindre ses frères aînés en Bretagne. Par une belle journée de l'automne de 1835, nous les trouvons tous trois à bord d'un chasse-marée armoricain, aux larges voiles rougeâtres, à la coque noire effilée, cinglant vers le Sud à la recherche des aventures ; car la guerre civile a éclaté en Espagne : un fils de roi, représentant des idées rétrogrades, a repassé les Pyrénées, faisant un appel aux courageux enfants des Cantabres, race de fer chez laquelle le culte de la liberté se perpétue depuis des siècles ; et, chose étrange ! il y a eu alliance entre ces deux principes opposés, rêvant ensemble le renversement du régime constitutionnel de Madrid, dans l'espoir d'y substituer, l'un, le despotisme monarchique, l'autre, la sauvage indépendance des vieux *fueros*.

Alfred, poussé, comme depuis il l'a avoué lui-même, par de folles pensées d'avenir, brûle de prendre part à ces escarmouches de géants qui promettent d'être fécondes en incidents romanesques. Il veut, curieux étranger, étudier ce pays nouveau, et, à travers les batail-

lons menaçants, jeter un long regard sur les montagnes pittoresques de la Biscaye et des Asturies, sur les vastes plaines des Castilles et de l'Andalousie, que la civilisation maure a marquées d'un lumineux sillon qui ne s'effacera plus.

Après une heureuse traversée, les trois frères débarquent à Bayonne, et ils s'en vont loger ensemble à l'hôtel Saint-Étienne, dont l'aventureux propriétaire a mené don Carlos par-delà les Pyrénées, n'acceptant pour récompense de cette équipée hardie que les froids remerciements du prince et les actives persécutions de la police française.

Dans cette ville chacun d'eux s'est créé des relations à sa convenance; l'aîné fréquente les débris de l'Empire et les fauteurs ardents de la reine Christine, qui rêvent le triomphe de l'autorité constitutionnelle dans la Péninsule; Alfred incline vers la légitimité et n'a d'autre société que celle des officiers de tout pays, dévoués à la cause du prétendant. Quant au second des trois frères, son parti n'est pas encore pris; penchant tour à tour vers les idées représentatives de son aîné et vers les idées absolutistes d'Alfred, il en est à se demander si l'un n'est pas aussi fou que l'autre, et s'il ne doit pas s'en tenir, lui, à ce placide juste-milieu qu'exaltaient bien avant la révolution de juillet ses vénérables auteurs latins, quand ils lui répétaient *l'in medio stat virtus* et le *medio tutissimus ibis*.

L'autorité n'a rien à voir aux doctrines des deux aînés; mais celles d'Alfred lui plaisent moins; et un beau jour il reçoit de M. le sous-préfet l'invitation pressante de passer à son bureau. Une sévère mercuriale l'y

attendait, avec injonction formelle de renoncer à ses menées anti-constitutionnelles.

Pour ne pas se compromettre réciproquement, les trois frères se séparent : Alfred s'en va trouver un chef de contrebandiers, et, lui glissant dans la main quelques quadruples d'or au bon vieux coin du Mexique, il réussit à lui faire promettre de l'aider à passer en Espagne ; mais le sous-préfet, qui ne dort pas, a vent de cette tentative, et, cette fois encore, Alfred ne partira pas, trop heureux de voir son consciencieux contrebandier lui restituer noblement ses arrhes.

La ville n'est plus tenable ; les trois jeunes gens se rapprochent, et, malgré l'œil vigilant de la police, ils vont se promener jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, et de Saint-Jean-de-Luz jusqu'au port de Socoa, où, en dépit du fort dont les grands yeux veillent encore sur leurs démarches, ils s'embarquent dans une chaloupe espagnole qui fait voile pour Saint-Sébastien.

A Saint-Sébastien ils trouvent la brillante légion anglaise qui a offert ses services intéressés à la reine Christine, et les Basques *chapelgorris*, formant l'avant-garde et combattant pour la même cause, à meilleur marché et plus courageusement. Ils assistent tous trois à diverses rencontres avec les carlistes ; et les deux aînés, ayant bientôt assez de cette guerre d'escarmouches, se rembarquent pour la France, sans pouvoir décider Alfred à les suivre. Il ne renonçait aussi facilement à son Iliade.

Il reste seul sur la terre étrangère ; et le lendemain, lui carliste, s'inscrit dans les *chapelgorris-christinos* ; il prend le costume de son nouveau rôle, il échange ses ha-

bits d'Human et ses bottes vernies contre des espartilles de corde et un costume complet de montagnard, quatre fois trop ample pour sa taille svelte. Quelques jours après il a été débarrassé de sa bourse, dans une embuscade, par des ennemis ou des amis, n'importe !

Le voilà donc, lui, jeune homme de quinze ans, accoutumé dès le berceau à toutes les douceurs du confortable parisien, le voilà mêlé à la vie rude et sauvage de ces hommes du désert, aussi pauvre qu'eux, affrontant les mêmes périls, endurant les mêmes privations, ayant pour compagnons, parmi quelques hommes faits, bon nombre de vieillards dans lesquels la force vitale ne s'est pas éteinte, et une tourbe d'enfants plus jeunes encore que lui, armés de longs fusils de munition, et chez qui le courage n'a pas attendu les années.

On se bat dans cette troupe aguerrie, matin et soir, jour et nuit. Alfred ne s'en plaint pas, car c'est pour cela qu'il a quitté sa mère et qu'il est venu en Espagne ; mais les maux physiques, les épreuves incessantes de cette bande héroïque sont arrivés à leur comble ; les vêtements tombent en lambeaux, la faim et la soif dévorent les hommes, les maladies les déciment. Ce n'est pas sur de pareils adversaires qu'Alfred avait compté. Le chagrin commençait à s'emparer de lui, quand le facteur lui annonce qu'il a une lettre de France à son adresse. Pour en payer le port Alfred vend sa capote d'uniforme ; il eût vendu sa garde-robe entière. La lettre est de son frère aîné qui lui fait savoir qu'il a obtenu pour lui un brevet de sous-lieutenant dans la légion étrangère française qui s'organise à Pau pour voler au secours de la reine Christine. Alfred ne souffle mot de ces nou-

velles ni à ses supérieurs, ni à ses camarades ; il quitte de nuit le corps sans demander de congé ; il revient à Saint-Sébastien ; il se présente au consul de France qui lui donne un passeport, en l'engageant à *n'y plus revenir* ; et, économisant bien ce qui lui reste de la vente de sa capote, il se jette dans une autre chaloupe espagnole qui le débarque à Socoa, d'où il prend sa course vers Bayonne. L'hôtel Saint-Étienne lui ouvre de rechef ses portes. Il y trouve une seconde épître de son frère, une lettre de crédit et une malle d'effets.

Le lendemain il montait dans une chaise de poste qui le transportait rapidement à Pau. Il y entra au moment où en sortait le dernier officier de la légion étrangère. *Je vais vous suivre*, lui dit Alfred. — *Impossible*, lui répondit l'autre, *si vous ne faites viser votre passeport ! Vous ne voyageriez pas sans cette formalité. Mais hâtez-vous ! demain nous ne serons pas encore entrés en Espagne ; vous pourrez nous rejoindre à Oléron.*

En descendant de la chaise de poste, Alfred court à la préfecture. Là on lui annonce, à son grand regret, qu'il ne partira pas. On a des lettres de sa mère qui s'y oppose. — *Mais je suis déshonoré*, s'écrie le jeune homme. — Le premier administrateur du département le regarde d'un œil étonné. Tout ce qu'Alfred peut en obtenir, c'est qu'il lui permettra d'écrire à sa mère pour essayer de l'attendrir. L'autorité consent à attendre jusque-là. Alfred va se loger dans un hôtel de la ville, où il est assailli par une nuée d'officiers, vrais ou faux, qui n'ont pu trouver d'emploi dans la légion, et par une foule d'aventuriers et d'escrocs de toute espèce, qui, exploitant sa bourse comme celle d'un ennemi, ne tardent

pas à lui faire subir de cruelles atteintes. Notre jeune volontaire frémit en voyant arriver le moment fatal où elle sera vide.

Mais on l'appelle à la préfecture. Il accourt. On lui remet des lettres de sa mère qui déclare positivement qu'elle ne cédera pas, et le conjure de revenir à Paris. Alfred semble se soumettre, il promet d'obéir; il accepte un passeport pour la capitale, à condition qu'on lui permettra de passer par Marseille, où réside une partie de sa famille. Le préfet est dans la joie; Alfred paraît mécontent; il s'élançe de l'hôtel du sévère magistrat, et, une heure après, il est sur la route d'Oléron.

A Oléron on lui signifie qu'il n'ira pas plus loin du côté des montagnes sans un passeport du consul d'Espagne. Il se transporte chez ce fonctionnaire, qui refuse de lui en donner un sans l'autorisation du sous-préfet. Il court chez le sous-préfet, qui déclare qu'il ne signera rien sans l'ordre du préfet. Alfred a beau exhiber son brevet de la légion étrangère, son passeport pour aller à Paris par Marseille, celui que lui a signé le consul de France de Saint-Sébastien, le sous-préfet est à cheval sur la loi; il ne se rendra pas. Heureusement le consul est plus traitable; il cède à l'influence séductrice d'un bon dîner; il abouche lui-même Alfred avec un muletier d'Aragon, et, trois jours après, notre ami foule la terre d'Espagne.

De ce côté de nouveaux déboires l'attendent. Le général Bernelle l'a pris en amitié et l'a choisi pour secrétaire; cette préférence excite la jalousie de son capitaine, qui lui voue une haine d'Italien. Puis la légion française consume son ardeur belliqueuse en marches et

contre-marches sans but, sans combats, sans avenir. Alfred s'use et se désespère à ce métier qu'il trouve indigne de lui. Ses idées carlistes lui remontent à la tête ; il s'éloigne à petits pas de la ville où sa troupe tient garnison, traverse plusieurs villages occupés par des bandes christines, arrive dans des communes abandonnées, dans des communes habitées par des paysans qui ne se sont encore prononcés pour personne, dans des communes enfin où quelques rares carlistes commencent à se montrer ; et, le pistolet d'une main, la bourse de l'autre, il force une vieille femme, qui se traîne à peine, à le conduire dans la montagne au milieu des troupes du prétendant.

Là il trouve enfin des aventures, de fréquentes rencontres, des combats acharnés et sanglants ; mais plus de misère encore et presque autant de jalousies basses et cupides que dans l'autre parti. Il se voit confondu dans les rangs poudreux d'ignobles soldats dont il commence à peine à comprendre la langue ; il se voit abreuvé de dégoûts et d'injures, dévoré de faim et de soif, couvert de vermine. Le jeune Breton, poussé à bout, désertera l'armée carliste comme il a déserté l'armée christine ; il s'enfermera dans un four encore chaud avec son fusil, pour attendre que ses compagnons d'infortune se soient éloignés ; puis, errant longtemps au hasard, il atteindra un port de Galice en demandant l'aumône à la porte des maisons ; il sera emprisonné comme un vil criminel ; il devra son salut et la vie à un Espagnol, consul de France, qui a étudié à Paris, et à un médecin français qui s'est établi en Espagne après avoir soigné l'empereur dom Pedro en Portugal. Mais les tracasseries d'une femme de Lisbonne que le docteur a épousée, le forceront de quitter la maison

de campagne où il lui a donné asile; il devra encore implorer le pain de la charité; la vie lui deviendra à charge; l'autorité espagnole refusera de viser le passeport du consul français, et, quand elle y aura cōsenti, quand ses amis lui auront fait accorder un coin par pitié dans un bâtiment en charge pour Saint-Sébastien, sur l'avant, avec les matelots, dans un trou infect et nauséabond, les vents se déclareront contre lui, et l'on ne pourra plus mettre à la voile. Enfin il partira ballotté par une affreuse tempête; il débarquera à Saint-Sébastien, où il sera reconnu, accablé d'outrages par les Anglais et les *chapelgorris*, et jeté dans un cachot, d'où l'arrachera la bonté du consul de France, qui s'écriera à sa vue : *Vous encore, jeune homme? c'est beaucoup trop. Tâchez enfin de n'y plus revenir.*

Il s'embarque, toujours battu par la même tempête, touche au port espagnol du Passage, débarque, pour la seconde fois, au port français de Socoa, et accourt à Bayonne dans son hôtel Saint-Étienne, dont maintenant le propriétaire le reçoit à bras ouverts, car il revient de chez les carlistes, et on ignore sa nouvelle désertion. Une marquise, dont le fils, avec des armes de luxe et des habits à la dernière mode, se prépare à aller prendre du service dans l'armée du prétendant, lui prête les vêtements de ce fils, dont elle rêve déjà les futurs triomphes; un tailleur qui se trouve là par hasard, lui prend mesure des pieds à la tête, et un gros banquier qui le cherche pour lui compter de l'argent, couronne dignement cette scène attendrissante. Cinq jours après Alfred est en route pour la capitale, à moitié guéri, dit-il, de la manie des belliqueux voyages, ayant cherché toujours,

ajoute son compatriote M. Souvestre, l'Espagne des *romanceros* et n'ayant pu découvrir même celle de Gil-Blas.

Il y était resté dix-huit mois. A son retour, il prend la plume que la mort seule arrachera de ses doigts. Enchaîné jour et nuit à son bureau, il se livre à un ardent travail de composition avec la même fureur aventureuse qu'il s'est livré, à travers monts et plaines, aux élans désordonnés de son humeur guerrière. Sa plume est aussi vagabonde que son épée; à ses souvenirs récents d'Espagne il joint sans cesse les souvenirs plus anciens de cette sauvage Bretagne où il est né et où se sont écoulés les plus beaux jours de son enfance. Il écrit son voyage dans la Péninsule, recueil curieux de notes par lui prises chaque soir à la lueur d'une lampe hospitalière ou d'un feu de bivouac, miroir étrange où vient se refléter encore sa chère Armorique; puis son roman en deux volumes de *Lafontenelle*, ou *le dernier Liqueur*, histoire attendrissante des guerres intestines qui ensanglantèrent les côtes de la Manche au seizième siècle, et au milieu desquelles ce chef célèbre joua un rôle si important. Dans son héros il se personnifie lui-même: son Lafontenelle, c'est lui, mais non pas lui seul; c'est lui environné d'Espagnols, avec une héroïne Espagnole, chaste vierge qu'il respectera jusqu'au tombeau, lui qui n'a connu d'autre amour que celui de sa mère et celui de la gloire qu'il a si longtemps poursuivie en vain. Il en est déjà arrivé à ce moment où nos songes s'envolent de la vie réelle pour se reposer dans l'imaginaire, comme des aigles chassés de la plaine et forcés de se réfugier aux cimes inaccessibles (1). Après

(1) M. E. Souvestre.

le Voyage en Espagne et Lafontenelle, il écrira son *Émile*; il réunira ses pensées éparses, tristes presque toujours, et qui tendent, à son insu, à un plus triste scepticisme dont il ne se rend pas compte; il jettera enfin pêle-mêle dans son bagage capricieux divers fragments incomplets, que certainement il aurait fécondés quand la maturité de l'âge lui serait venue. Puis il cherchera un ami, un confident, à qui il puisse communiquer tous ses travaux ébauchés, qui les mette en ordre, qui l'aide de ses conseils; et il croira l'avoir trouvé, lui jeune débris mutilé de l'opinion carliste, dans un républicain presque aussi jeune que lui, que le gouvernement de juillet retient sous ses verroux.

Parmi les papiers que m'a confiés sa mère, j'ai remarqué quelques lettres de cet ami, dont on me saura peut-être gré d'insérer ici des passages à défaut des lettres d'Alfred lui-même, car elles en sont pour ainsi dire le reflet.

La première est du 9 novembre 1837 : « Tu reproches à ma lettre, lui dit-il, un défaut d'abandon que je devrais bien plutôt te reprocher. Il fallait même celle que j'ai reçue de toi pour m'apprendre que j'avais un ami, et à toi l'isolement où tu te trouves pour t'arracher ce cri de l'âme qui a retenti dans la mienne, pour te faire dire que tu avais besoin de l'amitié. Tu te trouves dans une situation d'esprit pénible; tu n'oses faire un pas dans l'avenir, parce que cet avenir te semble semé de déceptions, et tu voudrais pouvoir t'asseoir dans le repos et l'assoupissement, comme un malade qui, dans le désespoir de la douleur, invoque le silence de la tombe. Peut-être est-ce une inspiration? Pauvre ami! tu souff-

fres. Que ce soit chimère ou réalité, le mal existe toujours, et tu appelles l'amitié à ton aide. L'amitié est une chose sainte, mais c'est un sentiment terrestre comme les autres, et qui souvent amène des déceptions. Je puis te le dire, moi, qui l'ai si bien comprise. J'avais un ami, demande-lui maintenant ce que c'est que l'amitié, et qu'il te réponde ! Ses lettres que je relis quelquefois, me disent du moins ce qu'elle devrait être. Pourtant, de même condition, pauvre tous deux, tous deux n'ayant aucune chance d'avenir, notre attachement semblait devoir être durable ; et deux ans ont suffi pour renverser cette idole que je m'étais élevée. Oh ! pardonne-moi ma froideur ! car si je répons par ces réflexions à ta lettre si expansive, si confiante, c'est que, quelle que soit la sympathie qui m'entraîne vers toi, il y a toujours une pensée qui me dit que tu es riche et que je suis pauvre ; et qu'entre deux hommes chez qui existe cette distinction sociale, le premier a trop d'avantage sur l'autre. Celui-ci doit toujours se tenir sur ses gardes, lors même que l'amitié qui les unit est franche et véritable ; car l'opinion est là, l'opinion méchante et stupide, interprétant les choses au profit de sa malignité, et dénaturant les sentiments les plus nobles qu'elle nie pour se dispenser de les avoir, ou parce qu'elle ne peut les comprendre.

« Aussi peut-être aurai-je mal fait de souscrire à ces projets de retraite dont nous nous étions si doucement bercés, et pour ces raisons seules. Cependant, je te le répète, c'est le rêve le plus délicieux qui aura charmé ma vie ; car à toi je puis l'avouer, mon organisation m'éloigne de plus en plus de cette position bâtarde que j'ai dû accepter, puisque mon existence quotidienne en dé-

pend. Joug de prévoyance et d'incertitude ! misère ! j'ai besoin de résignation ; et lorsque par hasard je lance un blasphème vers le ciel, je ne sais, en retombant dans mon indolence, si c'est la philosophie qui vient à mon aide, ou l'énergie qui me fuit.

« L'heureux de la terre, c'est l'homme à qui la fortune a jeté de quoi goûter les bienfaits de l'indépendance et du loisir ; c'est toi qui peux t'endormir dans un doux sybaritisme, ou jeter ta vie aventureuse à tous les hasards, sans en craindre les rigueurs. Que te manque-t-il ? d'être compris, dis-tu, de trouver un cœur pour appuyer le tien, une pensée en harmonie avec la tienne ? Merci d'avoir songé à moi ! car, s'il ne te faut qu'une amitié solide et forte, tu l'as rencontrée. De près comme de loin, ma voix répondra à la tienne ; elle te consolera, s'il le faut (moi, te consoler !). Je te dirai : Courage, ami ! relève ton front penché comme un front de vieillard ! chasse la pensée acérée qui le sillonne comme un glaive ! la vie est longue, ami ! longue même pour celui qui s'amuse. Faut-il la tirailler encore comme un morceau d'étoffe pour l'allonger un peu ? Que la main du plaisir y brode au moins quelques fleurs ! car, sans cela, tu n'en ferais qu'une draperie sombre, bonne tout au plus à couvrir un tombeau.

« Oh ! s'il m'avait été permis de marcher côte à côte avec toi ! A deux on est fort, on peut remonter le courant, dompter le flot rapide ; on peut risquer de s'avancer au large, tandis que seul, il faut raser timidement la rive ; car si vous perdez de vue la terre, la vague vous entraîne, et vous arrivez à l'abîme froissé, brisé, mutilé.

« Mais la barrière est là qui nous sépare ; je te l'ai mon-

trée, tu me demandais d'être franc. Je crois l'avoir été. »

Que répondit Alfred à cette lettre? on l'ignore; mais voici ce que son ami lui écrivit plus tard : « Depuis la réception de ta première lettre, j'étais troublé, embarrassé. La seconde me jette dans le chaos.

« Que veux-tu? qu'as-tu? Déplorable disposition d'esprit qui fait que tu te tourmentes toi-même, et que tu es dur et injuste envers les autres !

« Sous quelle fatale influence as-tu écrit ta lettre? Le ciel devait être bien terne et bien lourd. Es-tu sorti de l'atmosphère démoralisatrice où tu respirais ce jour-là? car tu t'es mépris sur tes droits, Alfred; tu as laissé se resserrer le lien qui m'attachait à toi, et tu veux le briser d'un seul coup.

« Nous avons élevé tous deux un édifice. Ton bras y a travaillé comme le mien. Tes propres doigts ont écrit au fronton : *Amitié*; et, lorsque notre œuvre est achevée, lorsque j'ai compté sur elle pour m'y abriter près de toi, tu la renverses d'un pied capricieux, et tu en foules les débris.

« Quoi! nous avons moralement signé un pacte d'alliance, et tu le déchires un beau jour de ton plein gré, sans autre motif !

« Et si je ne puis pas le rompre aussi facilement que toi? Non, non, Alfred, il n'en sera pas ainsi! Tu peux cesser d'être mon ami, tu ne m'empêcheras pas de rester le tien. Ce n'est pas ma faute à moi si mes affections sont tenaces.

« Je souffre, je suis malade depuis ce matin. Je ne t'en veux pas du mal que tu me fais. Enfant, tu te débats sur ta couche fiévreuse; et si, dans ton délire, ton bras

frappe douloureusement ton meilleur ami, peut-il songer à s'en plaindre?

« J'ai pourtant besoin d'un mot de toi, courrier pour courrier; il y aurait de la cruauté à me le refuser. Dis-moi que le calme a succédé à l'agitation, que le tocsin ne vibre plus dans l'air, que la crise est passée! Pauvre malade, dis-moi que ta convalescence va s'épanouir avec les fleurs printannières, et viens vite ici! J'ai besoin de te voir; je suis seul! viens ranimer un peu ma vie pâle, monotone, fade jusqu'aux nausées, et pourtant supportable, matériellement parlant! »

Dans une troisième lettre, le calme paraît avoir succédé à l'orage. « Tu n'as pas pu sérieusement, dit le correspondant d'Alfred, concevoir la crainte d'un soupçon. Tu me demandes de la franchise *toute nue*. Eh bien! je t'avoue *à bout portant* que tu as été pour moi la personnification de la délicatesse. C'est ta religion ici-bas; elle marche chez toi, même avant le sentiment. Je le sais.

« Il paraît que nous sommes tous deux préoccupés d'une crainte. Je vais t'avouer la mienne sans détour. J'ai pensé que tu pouvais avoir conçu l'idée d'un mauvais vouloir, d'un manque de complaisance. S'il en est ainsi, détrompe-toi! J'ai compris la tâche que tu voulais m'imposer; et c'est parce que j'avais la conscience de l'impossibilité où je suis de la remplir de manière à ne pas rendre inutiles tes veilles et ton labeur, que je t'ai dit: Seul, j'échouerais dans la transcription de ton manuscrit; les lacunes seraient trop nombreuses, et la responsabilité m'effraie.

« J'ai pourtant la conviction sincère que tu n'as pas

..

travaillé en vain, et qu'il y aurait crime à délaissier ton œuvre quand la voilà arrivée à terme. C'est comme celui qui désespérerait de son nouveau-né, parce que sa robe baptismale se ferait attendre. Non, Alfred, le cœur ne peut te manquer au bout de ta course.

« Je crois, en effet, que tu as voulu promener trop longtemps le pinceau sur la toile achevée. Tu as abusé de la perfectibilité. Ce que tu as fait n'est plus une correction, c'est une seconde œuvre dans la première.

« Enfin, arrivons au but ! Impatient, tu t'es lassé ; avare de ton temps, tu veux en finir. Cependant je ne puis transcrire qu'au moyen d'un travail commun ; il faut donc aviser au moyen de nous voir. Dans cette prison seule nous pourrions communiquer si le directeur s'y prêtait ; dans toutes les autres, sans exception, ce serait impossible, les visites se recevant dans un parloir commun (heureux quand on n'est pas séparé par une grille !), parloir où, loin de pouvoir travailler ensemble, il n'est pas même permis d'écrire la moindre note séparément.

« Ici seulement, je te le répète, un travail commun serait possible. Je tente un dernier effort, j'écris une lettre au directeur, le seul compétent dans cette affaire, parce qu'elle est toute de prérogative administrative. Dans le cas d'un échec, le moyen suprême serait une visite de toi à lui. Après cela, je ne vois plus rien que les chances d'une libération. Mon avocat est tout en l'air à cause du prochain procès de la Chambre des pairs, où il a quelqu'un à défendre. Je reçois à l'instant une lettre de Vilcoq ; ils sont déjà au mont Saint-Michel.

« Je vois, à ton impatience, qu'il te tarde de fuir Paris.

En effet, ton séjour n'y a pas été un délassement; tu dois avoir besoin de te refaire. Tu prends le travail trop à cœur; ta tenacité pourrait avoir pour résultat de te lasser du travail même. Prends garde à cet excès!

« Je finis ma lettre comme la tienne par une prière. N'aille pas croire surtout que je veuille m'exagérer le service que je pourrais te rendre! L'inaction en prison engendre l'ennui; une occupation est donc une bonne fortune. Et d'ailleurs, libre ou prisonnier, partout et toujours je suis à toi comme tu es à moi. »

Dans l'intervalle de cette lettre à la suivante, des démarches ont été faites en faveur du prisonnier; elles ont été infructueuses. « Décidément, écrit-il à Alfred, nous ne pouvons nous voir. Cette décision, qui ne regarde en rien le juge d'instruction, est prise par le préfet de police, sur l'observation de notre directeur qui trouve que le service de ses employés souffre déjà des visites de mes parents : on ne parlait de rien moins que de les restreindre; j'ai obtenu le maintien du *statu quo*.

« L'absence de mon avocat ne m'est aucunement préjudiciable en ce moment. Que ferait-il? Le Tristan ne me veut aucun mal. Au contraire, j'ai lieu de penser que la trop grande latitude qu'il avait voulu me laisser dans le nombre et la fréquence de mes visites, a amené une espèce de conflit entre les deux autorités judiciaire et administrative, cette dernière trouvant qu'on empiétait sur ses droits. C'est la source de ces tracasseries.

« Quant à ma cause, je ne veux pas lui faire le sacrifice de mes principes. Je tiens à conserver une position digne sans me poser. Point de bravade! mais aussi point de lâches concessions! Donne-moi ton avis là-dessus!

Je n'ai d'engagement à cet égard qu'avec moi-même. Je ne saurais prendre un meilleur juge que toi en fait de point d'honneur. Je puis ne pas me poser en homme de parti ; mais je ne ferai jamais l'abandon de mes convictions, et je chercherai ma défense dans la nature même des faits, c'est-à-dire que j'en tirerai le meilleur parti possible sans nuire à mes coaccusés, excepté pour ce qui est de convention entre nous ; c'est-à-dire que celui contre lequel s'élève le plus de preuves, amènera une responsabilité plus grande, pour éviter aux autres une condamnation qui ne pourrait atténuer la sienne.

« Je te répondrai pour ma république : Démocrate pur sang, oui ! peut être jusqu'au sans-culottisme. Que cela ne t'effraie pas !... On conspire pour me faire euré.

« Alfred, il faut absolument que tu écrives. Sans plaisanterie, il y a de l'étoffe chez toi ; tu dois réussir. Je ne sais si tu as le travail difficile ; mais s'il en est ainsi, tant mieux ! Les hommes qui travaillent trop aisément deviennent, s'ils sont poètes, des improvisateurs, et, s'ils sont prosateurs, des faiseurs de discours. Rien de durable chez les uns ni chez les autres ! De la forme ! point de fond ! Boileau limait et rabotait ; Rousseau suait sang et eau sur ses phrases ; Buffon, l'homme aux magnifiques périodes, passait une journée à en arrondir une seule, et déchirait à ce travail une ou deux paires de manchettes de Malines ; Balzac, je le tiens de lui, se bat les flancs ; Hugo cisèle ses vers comme un artiste qu'il est. Je ne sache guère que Lamartine qui ait cette facilité de travail telle que tu la conçois. Oui, ma conviction est qu'un labeur trop facile est un grand mal. Les plus belles mines ne sont pas à fleur de terre ; il faut

long-temps creuser pour atteindre un filon productif.

« Ah ! si j'avais ton imagination ! C'est dommage que chez toi la forme rende parfois la pensée obscure. Cela, du reste, tient au métier, à l'art. Ton plus grand ennemi est cette mauvaise habitude que tu as prise de barbouiller tes manuscrits, de les surcharger de corrections, de raturer jusqu'aux mots que tu gardes. Pourquoi, lorsque tes changements sont faits, ne pas recopier sur-le-champ ? Alors d'un coup - d'œil tu embrasserais ton œuvre. Aujourd'hui l'attention, tendue sur la difficulté de suivre le fil de tes phrases, est détournée de son but, qui est la critique, l'analyse de l'idée et de l'expression. Corrige-toi de ce défaut ! Ma conviction est que tu peux faire quelque chose. Mais il faut travailler posément ; tu es jeune, tu as le temps. Si tu voulais, les résultats ne se feraient pas attendre. C'est le moment de mettre en œuvre ta belle imagination. Elle vous quitte si vite, la capricieuse ; elle s'envole en vous raillant, car c'est une hôtesse du jeune âge. Travaille donc, Alfred ! et, si tu veux me croire, tu feras, comme je te le disais, de ce travail *un prétexte de vie.* »

Jusqu'ici le correspondant d'Alfred s'en est tenu à des généralités. Nous allons le suivre maintenant dans l'examen détaillé de chacune de ses œuvres inédites : « Je te renvoie ton *Émile*. Barbouillé tel qu'il est, la lecture en a été pour moi fort pénible, et ton livre y aura perdu, certainement. Ton dernier jet est celui que je préfère. J'ai marqué à l'encre rouge les passages que je te conseillerai de revoir. Mais il ne faut pas toucher à ta belle et juste image du *Barbare gorgeant l'enfant de Falerne*. Ton système brille plus, selon moi, par l'imagination

que par la rationalité. Il y a une idée bonne, c'est l'idée fondamentale. Oui, l'éducation universitaire laisse beaucoup à désirer; mais je trouve que toi tu pêches par défaut de méthode. Tout ce que tu dis des voyages est parfait. Je ne te reprocherai que de vouloir faire lire les voyages seulement après le roman historique. Il me semble qu'avant de faire mouvoir l'acteur, il n'est pas mal de montrer la scène. Sauf meilleur avis, je commencerais donc par les voyages. Ensuite ton système, si tu en as un, est, comme tu le dis du reste toi-même, contraire à toute spécialité; et la spécialité, de nos jours, est peut-être la vraie puissance. Toutefois, je suis dans l'erreur si tu n'as eu pour but que d'embrasser une moitié de l'éducation de l'homme, si tu n'as voulu enfin lui donner que cette teinture superficielle qui ne va au fond de rien. Je te dirai encore que sur cette table, magnifiquement dressée et toute parfumée de fleurs, toute resplendissante de girandoles, tu as servi beaucoup trop de dessert, et que tu t'es montré infiniment trop sobre de ces viandes succulentes qui raniment les forces et donnent de la vigueur. Les meringues ne font pas la base de la nourriture humaine.

« Pourquoi négliger notre grande Trinité philosophique, Arouet, Rousseau, Montesquieu, Montesquieu surtout avec ses *Lettres Persanes*, ce livre si spirituel, si remarquable par sa délicieuse critique de nos sottises européennes, ce livre qu'on a beau imiter, et dont on n'approchera jamais? Et son *Esprit des Lois*, donc, ces titres du genre humain qui avaient été perdus et qu'il a retrouvés? Et Molière, le sublime moraliste? Et Corneille, le grand politique romain, à la mâle pensée? Et

La Fontaine, qui n'était pas si *bonhomme* qu'une foule d'imbéciles le prétendent? Et Racine, le tragique du cœur?

« Tu glisses trop rapidement aussi sur les chroniqueurs Commine, Monstrelet, Froissart, Juvenal des Ursins et la gracieuse Christine de Pise. Tu ne dis rien des *Femmes galantes*, de Brantôme, qui méritaient au moins un sourire en passant; rien du grand philosophe Montaigne; rien de Rabelais, si philosophe encore sous son enveloppe goguenarde; rien de George Sand, qui méritait certainement d'être accolée à Balzac, etc., etc.

« Ce sont là de graves omissions! Je m'estimerais heureux de relire ton *Émile* quand il sera mis au net et que je n'aurai plus besoin du fil d'Ariane pour me guider à travers tes périodes confuses. Je crois ton livre susceptible d'exercer une bonne influence sur ton jeune adolescent. Mais pour cela il faut que tu respectes religieusement toutes tes digressions; elles prêtent à ton œuvre un charme qui manque d'ordinaire aux ouvrages de ce genre.

« Passons à ton *Voyage en Espagne*! Défaut général: je trouve que tu as trop délayé ton sujet, et que tes narrations sont parfois trop minutieuses. Puis il y a là des personnalités trop fugitives pour plaire au public. L'intérêt abonde dans tout le livre; mais, comme style, je trouve qu'il est infiniment au-dessous de *Lafontenelle*. La raison, c'est qu'il y a quatre ou cinq ans que tu l'as écrit. Tu aurais besoin de le revoir, de le remanier peut-être en quelques parties. Tes descriptions sont en général très pittoresques...

« Dis-moi aussi si tu préfères *Lafontenelle*. Il y a

dans la préface des traits magnifiques sur la Bretagne ; mais la digression est ton écueil ; tu laisses ta plume errer, et Dieu seul peut prévoir où elle te mène. Je vais relire ton roman d'un seul trait pour juger de l'ensemble, du nœud, de la péripétie. Tu dois beaucoup à Kerguelen. Il y a, dans le séjour que tu y as fait, tout un poème. Oui, la Bretagne est la terre poétique par excellence. »

L'ami d'Alfred classe ainsi ses trois principaux ouvrages qu'il a examinés, *Lafontenelle*, *l'Espagne*, *l'Émile*. Cet ordre n'est pas le mien. Je mets en première ligne *l'Espagne*. Il y a, j'en conviens, dans ce livre, moins d'étude de style que dans *Lafontenelle* ; mais il y a plus d'originalité véritable ; il séduit, il attache, et l'on ne peut se résoudre à le quitter sans l'avoir lu jusqu'au bout. Dans *Lafontenelle* Alfred cherche plus opiniâtrément l'originalité et la trouve moins. Dans son œuvre sur *l'Espagne* il ne la cherche pas et la trouve.

Le jeune critique ne dit rien des pensées d'Alfred. Je vais en extraire quelques-unes au hasard, sans ordre, telles que le pauvre enfant les jetait, en courant, sur le papier. Ainsi rassemblées, elles reproduiront mieux sa manière que si je les classais en catégories arbitraires qu'il ne recherchait pas :

« La vie de l'homme est un épisode des saisons, un hiver éternel, une année sans retour.

« C'est sur le mariage perpétuel de la vie et de la mort qu'est fondée l'existence du monde terrestre.

« Dieu a mis la nourriture de l'homme dans la terre pour qu'il ne relevât pas trop souvent le front et qu'il ne regardât pas trop haut.

« On n'aime pas le laid, parce que le laid n'est qu'une excroissance, une écume. La nature ne se perpétue que par le beau.

« La beauté est le mirage de l'âme réfléchissant l'azur du ciel.

« Demander où va l'âme, c'est demander où va le son quand gisent épars les débris de la montre.

« On dit l'homme méchant. Demandez aux gardiens des cimetières combien viennent pleurer sur les tombeaux !

« Il en est des natures humaines comme des bonnes terres ; elles ne produisent que de mauvaises herbes si on ne les cultive pas.

« Je n'aime pas ceux qui pensent beaucoup : on ne sait pas à quoi ils pensent.

« Je n'aime pas le système cellulaire. L'homme qui vit seul est méchant. C'est la société qui le rend bon.

« Otez la Bible de l'histoire, et vous n'aurez plus qu'une histoire de bêtes plus ou moins féroces.

« On parle de Voltaire sans l'avoir lu. Voltaire ne nie pas ; c'est un déiste pur. Son monument est un temple sévère élevé au Dieu inconnu.

« Je conçois Dieu continuateur, mais non pas Dieu créateur. Dieu serait alors le génie du mécanisme.

« Il est des vertus qui sont des crimes ; il est des crimes qui sont des vertus.

« Le poignard de la vengeance est mortel à la main qui le touche comme à la poitrine qu'il frappe. C'est le dard de l'abeille qui meurt en blessant.

« La vengeance est du fanatisme. C'est une austère et sublime vertu.

« Le sang du duel est un mauvais sang ôté au corps social. C'est une saignée utile à la haine.

« Toute existence est un mot de Dieu.

« J'aime mieux un dîner sur un linceul qu'un amour en frac noir.

« La peine de mort est l'image de notre société. N'y a-t-il pas un hideux contraste à nous voir ôter notre gant jaune pour prendre la hache du bourreau? Quand abolira-t-on ce dernier vestige des sacrifices humains?

« Homme! n'as-tu pas honte pour du sang d'établir une lutte avec Dieu, et d'être plus fort que lui?

« Tu adores la croix, et tu élèves des gibets?

« L'amour est le principe de la conservation par la création, l'existence par la continuité de la cause, l'éternité de l'effet par l'éternisation du principe, la conservation de la création par le principe conservé.

« L'honneur de l'homme est en dehors, l'honneur de la femme en dedans. Le premier est contre un autre, le second contre soi-même. L'un est grossier, l'autre noble et grand.

« L'instant de la mort est un solennel instant où Dieu parle à l'homme; mais Dieu se révèle plus grand encore au moment de la naissance.

« C'est une chose infâme qu'un amphithéâtre, temple hideux ouvert à l'athéisme. L'usage de brûler les corps dénotait une civilisation morale bien plus élevée.

« Le jour où l'homme mesura deux épées égales, il mesura sa part égale de justice.

« Tant que le législateur ne reconnaîtra pas le délit d'honneur, la prohibition du duel sera une loi de déshonneur.

« La poésie n'est pas la création, c'est la perception, le sentiment d'un organe, d'un sens plus parfait, inconnu à la foule qui le nie, comme l'aveugle nie le jour. Ce que la foule a le droit de nier, ce sont les mots rimés, ampoulés, cette rhétorique, ce lieu commun qui est de mode, ce tour de force grammatical, vide et sonore.

« En s'arrachant la vie, le suicide s'arrache l'âme. La plante, l'animal attendent la mort et n'empiètent pas sur le droit de Dieu.

« Le jeune homme est toujours grimé. Il prétend avoir des illusions, ce sont des mensonges scéniques. Souvent il oublie qu'il est travesti, et court les rues poursuivi par les aboiements des chiens du village.

« L'âge d'homme s'enfuit rapide. C'est une déception, un froid égoïsme. Le soir encore a des ombres; à midi on en cherche en vain.

« Le vieillard se relève plus grand devant le tombeau. Son front rayonne encore comme aux jours de l'enfance. Sa pensée s'illumine, radieuse, avant de s'éteindre pour toujours.

« L'homme vulgaire essaie, désespère et se brise. L'homme fort entreprend, lutte, fatigue le destin et triomphe.

« Sur ce globe rien ne se perd, tout demeure immuable, tout se transforme et se renouvelle; la vie, c'est l'être, c'est l'éternelle reproduction de l'Océan par lui-même, c'est le fleuve qui s'écoule toujours, et toujours remplit sa source; c'est le rocher de Sisyphe, c'est la roue d'Ixion.

« Les songes de l'enfance tombent comme un baume sur nos plaies. Dans ces songes fantasques les religions

ont leurs révélations, leurs hymnes, leur encens. L'enfant est beau quand il parle sans savoir, comme un rêve raconte.

« L'histoire est la mémoire; la pensée n'est que le souvenir.

« L'unité, c'est la monarchie, c'est l'Orient, c'est Rome. La liberté, c'est le morcellement, c'est la Grèce, c'est le Latium.

« L'argent est l'alliage du monde refondu; c'est un égoïsme rétréci, matériel, stupide; c'est la dégradation de l'espèce. Les bêtes se disputent un lambeau de chair, les hommes quelques morceaux d'or. La seule différence est dans les goûts.

« La société est une grande fabrique, l'homme un ingénieux mécanisme.

« L'existence sans un ami est un long exil dont la mort est le terme.

« Elle doit être affreuse la douleur de l'homme qui cloue dans la bière la moitié de son âme.

« Elle est grande la force de l'esclave qui dit au maître: *Avec moi meurt ton esclave*. Elle est sublime la virginité du prêtre, ce grand suicide de la chair, cette abnégation de la terre qui s'arrache à la nature, la matière créée ne sachant de la vie que la souffrance et la mort, cette vie qui ne crée pas et qui console... »

Ces pensées, prises au hasard dans le recueil d'Alfred, suffiront pour donner une idée de l'esprit dans lequel elles sont toutes conçues, et pour compléter l'examen de ses œuvres. Ce travail assujétissant et continu devait achever de ruiner sa constitution, déjà affaiblie par son séjour en Espagne, et par tant de privations

et de fatigues qu'avaient remplacées sans interruption de longues et laborieuses veilles, auxquelles toute la sollicitude maternelle, tous les conseils de l'amitié n'avaient pu le faire renoncer. Il s'éteignait à vue d'œil, le malheureux enfant, au grand regret de tout ce qui l'entourait et qui s'était dévoué sincèrement à lui. Le 17 mai 1840 il se sentit sérieusement malade, et douze jours après, le 29 du même mois, il expirait sous l'étreinte d'une fièvre cérébrale, laissant échapper sa plume comme il avait laissé échapper son épée quand ses forces lui avaient manqué pour la tenir, regrettant de ne pouvoir mettre la dernière main à ses œuvres, regrettant d'être forcé de quitter sa mère qu'il avait toujours si tendrement aimée. Cette excellente mère lui a fait élever provisoirement un modeste tombeau au cimetière Montmartre, se réservant de lui consacrer un jour un monument plus digne de ses vertus. Dans ses papiers épars on trouva les quatre vers que nous inscrivons au bas de son portrait, et que venait de tracer sa main mourante.

Ce résultat était facile à prévoir; il devenait pour ainsi dire inévitable. Alfred de Kérillis achève de personnifier cette génération ardente et hâtive qui va jetant à travers toutes choses la fièvre de la jeunesse, et qui périt comme Phaéton, pour avoir voulu conduire trop tôt le char du soleil (1).

Trois ans après sa mort, en février 1843, deux jeunes poètes, comme lui encore inconnus, mais qui se feront peut-être connaître un jour, publiaient, sous le titre trop modeste de *Divagations*, un recueil gracieux qu'ils dé-

(1) M. E. Souvestre.

diaient à madame Ancelot, et que cette dame, habituée à de touchants succès dramatiques, encourageait par des louanges aussi délicates que noblement exprimées.

La dernière pièce de ce recueil, celle par laquelle ils ont voulu dignement couronner les autres, est dédiée au mânes d'Alfred de Kérillis. La voici :

C'était un noble enfant de cette noble terre
Où les vieux souvenirs bondissent dans les cœurs ;
C'était un noble enfant, à la pensée austère,
Parcourant ici-bas le sentier solitaire
Des amères douleurs.

Il aimait à rêver sur les grèves désertes
Que l'immense Océan inonde de ses flots ;
Il tressaillait au bruit des grandes algues vertes
Que la mer vient jeter sur les masses inertes
Des rochers en lambeaux.

Et puis il souriait au fracas des tempêtes,
Aux vents désordonnés vomissant leur courroux ;
Alors son front brillait comme ceux des poètes
Au spectacle imposant des gigantesques fêtes
Que Dieu créa pour nous.

Parfois il s'en allait, rêveur mélancolique,
Se reposer paisible à l'ombre d'un mauoir.
Là son âme écoutait cette plainte mystique
Que font entendre en chœur, dans leur langue angélique,
Les doux échos du soir...

Il ne voyait partout que fleurs, que poésie,
Que purs rayons d'amour, que doux parfums de miel.
A la coupe sublime où le ciel nous convie,
Il voulut aspirer la céleste ambroisie,
Et n'y but que le fiel,

Pauvre enfant !... Puis jamais une image de femme
Ne vint troubler l'ardeur de ses songes de feu ;
Jamais d'éclairs brûlants d'une mondaine flamme !...
Mais deux amours cachés fleurissaient dans son âme...
Sa tendre mère et Dieu.

Pourtant il crut trouver un cœur pour le comprendre ;
Lors il lui confia ses peines, ses douleurs...
Il lui dit : Mon ami, toi, tu daignes m'entendre !...
Mais l'ami, sans pitié, brisa cette âme tendre
En riant de ses pleurs...

Et l'enfant fut perdu !... Pour cette âme souffrante
Il ne fallait qu'un peu d'espérance et d'amour,
Il ne fallait qu'un mot d'une voix consolante,
Un regard, un sourire, une amitié touchante
Et l'aube d'un beau jour.

On le trompa... Mon Dieu ! que cela fut indigne !...
Car ce rire moqueur brisa l'homme naissant.
Il s'éteignit sans bruit, pareil au chant du cygne,
Et s'envola, le front marqué d'un divin signe,
Vers le roi tout-puissant.

Oh ! dans ces nuits de paix profonde
Où tout est calme et rayonnant,
Alors que ton œil sur le monde
Lançait son regard éclatant,
J'eusse voulu, joie et délire !
Écoutant ta sublime lyre
Moduler ses accords divins,
Te dire en souriant : Mon frère,
La vie est belle, espère ! espère !
Il est encor des jours sereins.

Oui, si le ciel, dans sa clémence,
M'avait jeté sur ton chemin
Comme le jalon d'espérance
Qui guide le pâtre incertain,
Je t'eusse dit : Mon fier poète !
Ne courbe pas ta jeune tête

Sous le poids des amers tourments !
Il est un radieux domaine
Où flotte la pensée humaine
Dans un ciel de ravissements.

Sous de sombres cyprès maintenant il repose,
Éloigné pour toujours des faux bruits d'ici-bas.
L'homme forme un projet, puis après Dieu dispose.
Ainsi s'évanouit la fleur à peine éclosée.
Ainsi l'aube au matin ! puis, au soir, le trépas !

Malfilâtre, Gilbert, Chatterton, fier Escousse,
Recevez un ami dans vos bras généreux !
Vous le savez, le cœur s'atrophie et s'émousse
Quand, au lieu de l'espoir d'une affection douce,
Il ne trouve en chemin que l'oubli des heureux.

Adieu donc, pauvre enfant, pauvre ami, pauvre frère !
Adieu jusqu'au réveil d'un jour plus rayonnant !
Tu fus créé trop pur pour notre aride terre.
C'est pourquoi Dieu, fermant tes grands yeux de lumière,
Pour frères t'a donné ses anges, pauvre enfant !

Oh ! sois le bien-venu dans la sainte patrie !
Toi qui, semblable au Christ, subis l'amer tourment !
Pense aussi quelquefois à ta mère chérie ;
Et, dans les purs accents de ta langue infinie,
Donne quelques regrets à ceux qui vont pleurant !

Adieu ! prends donc ton vol vers le ciel, mon poète !
C'est Dieu qui l'a voulu... Sa volonté soit faite !

Voici, a dit enfin M. Émile Souvestre, un livre qui échappe à la critique, car le nom d'auteur écrit au-dessous du titre n'est point une signature, c'est une épitaphe.

EUGÈNE DE MONGLAVE.

UN SONGE.

To be, or not to be.

AVANT-PROPOS.

L'univers humain a eu, de même que le globe terrestre, ses grands déluges et ses terribles catastrophes. Comme un vieillard, il peut montrer ses rides profondes, creusées par l'eau et par le feu. C'est chose curieuse et qui fait réfléchir que le squelette décharné d'un mammoth antique, inconnu, perceant la surface d'un monde nouveau. Ainsi le penseur regarde avec étonnement les lambeaux des peuples que le souffle des siècles a dispersés.

Ici, parmi les fleuves glacés des Sarmates, il entendra le langage adouci du Frank; puis, dans ces longues plaines de bruyère, brûlées, enveloppées de

montagnes neigeuses, il verra se grouper les toits arrondis du Gaulois au corps blanc; et un homme bruni, mais qui a encore sa longue chevelure, lui bégaiera quelques mots, dans lesquels l'idiome du Brenn qui fit trembler Rome, se reflétera, mêlé à celui de Sertorius.

Mais, de tous ces débris disjoints et surnageants de générations perdues, le plus extraordinaire peut-être est cette peuplade scythe, que la civilisation a laissée aux côtes de France et d'Angleterre, comme les épaves d'un naufrage accrochées à deux écueils opposés. Quel profond mystère dans cette grande race celtique, disparaissant un jour du globe et, dix-huit cents ans après, retrouvant, à deux étroites déchirures de la terre d'Europe, sa physionomie, sa langue, ses mœurs! C'est une vue bien curieuse, en effet, que ces deux presque-îles sauvages de Galles et de Bretagne, se dressant, inconnues l'une à l'autre, à travers les mers, comme les deux pics opposés d'une longue chaîne de montagnes qu'a recouvertes l'Océan, comme deux tronçons d'épée, a dit un poète. Peut-être, dans la monotonie de notre civilisation décolorée, n'est-il resté qu'un seul coin de terre européenne qui valût la peine d'être étudié à part, la vieille et âpre Bretagne, qu'à la lueur d'une tempête éternelle, au bruit d'un orage incessant, tout au bout d'une mer triste, immense, sombre, le navigateur aperçoit, avec ses grèves déchirées, ses

échancrures grisâtres et ses promontoires de granit rouge, au pied desquels la houle se roule et se brise blanchissante sous l'algue noire, qui pend aux rochers sablonneux comme une chevelure de noyé; puis, dans le lointain, au niveau de ce premier plan, avec lequel parfois il semble se confondre, un clocher gothique bornant une traînée obscure qui se perd dans la mer comme un fil; puis l'île de Sein, l'asile des neuf vierges fatidiques et des démons de l'Océan; et enfin la pointe du Raz, au pied duquel les marins ont passé, tout pâles, de la nuit de la tempête au sein d'une nuit plus profonde encore, rivage affreux qui dévore les bras qui se tendent vers lui, comme jadis le sang des étrangers, victimes du naufrage, rougissait ses longues pierres mystérieuses et froides.

Lorsque, arrivant là, ébloui, hors de vous et comme saisi d'un étrange vertige, vous apercevez, face à face, un homme au front pâle et large, avec de longs cheveux roux, touffus, ondulants comme une crinière de bête fauve, croisant ses bras vigoureux sur sa robuste poitrine, un homme, avec je ne sais quel vêtement primitif reflétant le vieil Occident européen, mêlé à un vague souvenir de l'Orient asiatique, un homme qui jure par le chêne; lorsque, au milieu de ces rivages, abîmés dans la nuit des tempêtes éternelles, de ces mugissements vagues, épouvantables et sans fin, de ce sol noirci, algueux, granitique, tout seul d'abord avec

vous-même, vous vous trouvez subitement en présence de cet homme qui a la chevelure de la Gaule *comata* et les braies de la Gaule *bracata*, alors il vous passe sous la vue comme une étrange vision ; la terre, l'air, tout tremble un instant autour de vous, en se confondant comme en un brouillard, et vous croyez à vos ordres voir se réveiller la vieille Celtique ; il vous semble que vous venez d'échapper à cet Océan qui gronde derrière vous comme une meute de lions déchaînés ; et devant vous, à travers la tempête, vous distinguez la masse sombre d'une forêt de chênes qui mugit : aussi un frisson parcourt-il votre corps, comme si on le replongeait dans l'eau âcre de la mer, et cependant vous entendez des chants de vierges ; — et puis un rayon vient qui essuie la clairière profonde de la forêt de chênes ; — au milieu sont de beaux vieillards avec des vêtements blancs ; — tout autour se dessinent dans l'ombre des têtes que voile une chevelure sauvage qui semble une seconde forêt dans la forêt ; — seules les têtes des chênes s'inclinent, et font entendre dans le vent une voix sombre qui éclaireit le front des vieillards, comme l'éclair sanglant éclaireit les sombres nuages de la tempête... C'est la voix d'Odin.

Ainsi est ébloui de vertige et de fascination celui qui, pensif, s'assied au rocher de Bretagne, et de là promène ses regards étonnés sur les lettres mystérieuses de son front : c'est qu'aussi c'est une chose

extraordinaire que cette langue de deux mille ans, parlée par un homme qui a les longs cheveux et les braies de la Gaule et qui passe dans la vie comme s'il était toujours le vaincu de César, ne comptant les phases écoulées que par les changements des percepteurs d'impôts sous lesquels il a une fois courbé la tête et ne l'a plus relevée depuis. Certes, s'il est encore dans la société moderne une mine de poésie neuve et ruisselante, c'est bien cette province perdue et ignorée dans la France; car jamais rien n'a plus épais le voile épais dont elles'environne que ces prétendus jugements, ces réflexions fausses, produits d'une vue infime et étroite. Ce serait une riche et profonde mine au roman et à la poésie que l'histoire de cette terre si antique, qu'ont si longtemps déchirée les guerres chevaleresques des Anglais, puis les sanglantes guerres intestines des de Blois et de Montfort, puis enfin l'époque si pittoresque de la Ligue; — c'est sur ce pays attardé que cette guerre dut le plus merveilleusement jeter son dernier reflet de moyen âge et de chevalerie..... Ce serait aussi une belle histoire à raconter et peut-être un plus beau roman encore à écrire que cette époque de 89 en Bretagne, — dans ce pays qu'un coche badigeonné traversait lourdement une fois par mois, où chaque dimanche on voyait s'arrêter au portail gothique et imagé de la cathédrale le descendant des de Blois dans un carrosse doré de la

cour de Louis XIV, que traînaient lourdement deux bœufs attelés.

Cette idée de 89, tombant au milieu de ces petites villes où les couleurs de la Ligue étaient encore toutes vives aux maisons, où l'on distinguait encore l'empreinte des balles des Huguenots aux visages des marmousets grotesques, sculptés sur les fenêtres étagées, dut être quelque chose comme un réveil en sursaut ; il dut en ce moment passer par le cerveau de ces obscurs et végétatifs bourgeois quelque chose de rapide, mais de vague, tenant du sommeil et de la veille.

Eh bien ! cette terre si antique, si primitive, portant au front toutes ses vieilles cicatrices rouvertes, comme un vieux soldat qui revient de nouveaux champs de bataille, cette terre si une, si tranchée, n'a pas un souvenir !... Peut-être n'existe-t-il pas un autre coin de terre où l'homme oublieux ait autant perdu la trace de ses maux ! La vieillese de la Bretagne est une vieillese de pétrification glacée, une antiquité de pyramides, une espèce de corps avec des yeux parlants et une bouche muette. — Peut-être les peuples sont-ils soumis aux mêmes lois que la nature. — Lorsque par un effort violent la nature a épuisé une quantité surabondante de végétation, elle retombe dans un affaissement qui a quelque chose du néant. N'en serait-il pas des peuples et des hommes étiolés comme de ces arbres jeunes dont la bise a

fait remonter, toute glacée, au cœur la sève, à l'instant où elle commence à se développer, transformant en poison la source de la vie? Alors ces arbres vivent encore et restent debout comme au moment où la bise les a glacés, et ils meurent sans avoir grandi; mais, plus que tout cela, il y a sur le front du Breton quelque chose de si étranger au monde, qu'à peine le philosophe a vu cet homme qui n'a jamais connu de philosophe, qu'il se prend en pitié de lui-même!.. C'est que sur ce front pâle et large est empreint le doigt du Christ..... De la religion sombre et farouche de Teutès le fils du désert a passé à la religion du Christ. — Celle-ci a trouvé des accords dans les secrets cachés du cœur de cet homme et dans les sites austères et sauvages qui l'entouraient. — Le Breton, c'est le christianisme *typifié*, — sublime de résignation, passant sa vie accoudé sur un tombeau, — indifférent, insensible, voyant s'enfuir devant lui les choses de la terre avec le long sourire dont parle Souvestre, — puis croisant les bras sur sa poitrine, et lourd, silencieux, poursuivant sa marche dans le *chemin creux* aux croix de pierre. — Comme tous ceux chez lesquels une pensée constante et triste absorbe toutes les joies, le Breton cherche dans les excès physiques une sorte de répit à la vie qu'elle lui a faite; ainsi s'écoule, entre les grossières débauches de l'ivresse et l'idée austère de la mort et des mystères matérialisés du christianisme, sa vie sombre et

pesante. — Débris des siècles écoulés, il semble attendre avec une sorte de stupeur qu'ils reviennent; — il est debout comme le roc toujours battu de son Océan; comme ce roc, les mains humaines s'épuisent à l'ébranler, mais quelquefois aussi le roc cède; — un éclair sauvage et atroce sillonne un trait de sang sur la face immobile du Breton; un reflet inconnu, mais terrible, illumine sa figure; — c'est le génie des Celtes qui l'a touché.

Un cri bondit de sa poitrine! hurlement qu'à entendu César!... Alors, alors, malheur! car le fils d'Odin, car celui qui avait soif de sang dans sa religion, s'est réveillé!... Elle est triste, mais sublime, l'indifférence dans laquelle cet homme passe sur la terre, sans daigner ni se rappeler les choses d'ici bas, ni se dépouiller de son vieux vêtement; — abus du christianisme, religion admirable, mais trop glacée aux lèvres de cet homme sombre et fiévreux, auquel le paganisme présentait une coupe d'or et d'enivrement. C'est qu'aussi, mère lugubre et sévère, la nature, saisit le Breton à sa naissance sur ces rocs déchirés, devant cette mer sans bornes, au milieu de ce bruit monotone de vagues, sous ce ciel pesant comme le plomb d'un cercueil et toujours voilé d'une pluie froide comme les larmes de la nature pleurant sans relâche ses fils qui ne sont plus, pluie morne de cimetière, décomposant lentement en boue une terre informe, aux perspectives étouffées, toute coupée de fossés

que borde une végétation humide. En abordant cette terre, en s'asseyant sous ce ciel, la religion chrétienne vit bien qu'il y avait là un besoin secret de l'âme à soulager, et elle jeta sur ce deuil un sourire du ciel. Cependant, ainsi que toutes les contrées affligées du nord, la Bretagne, elle aussi, a une heure où, plus parfumée que les autres royaumes du soleil, elle déroule, sous un de ses rayons vivifiants, un tapis vert, ombreux, doré, qu'elle seule possède. Alors, à travers son rideau de peupliers élancés et d'aubépines en fleur, le soleil regarde la prairie, qui tressaille de douce volupté, semblable à une paresseuse jeune fille qui s'éveille. Le ruisseau filtre à demi couché, dressant parfois au travers de l'herbe haute son col argenté, comme une longue couleuvre qui glisse en s'enfuyant. Alors aussi il fait bon aller par la haute futaie écouter au pied de la tourelle, seul reste du vieux château dont les pierres tombent au tressaillement de l'oiseau caché dans le lierre ; il fait bon aller s'asseoir auprès de la petite fontaine grise qui s'accroupit sur le gazon, tout entourée de lis blancs, et contempler en silence avec la sainte de la grotte l'eau qui est profonde et son petit bruit qui fait penser.

Rêve de Marie la douce Vierge! — En ce moment, au-dessus de votre tête, le ciel est d'un beau bleu, pur et large ; l'âme se prend à croire que sur la terre le soleil n'éclaire pas une si suave oasis, et si par hasard vos yeux rencontrent deux autres yeux, vous res-

sentez que l'Éden n'a existé que là, près de la petite fontaine, près des deux yeux qui vous regardent, près des grands châtaigniers qui balancent sur vos deux têtes un dôme doré, où pour vous deux, comme pour deux anges, se cache une céleste mélodie qui semble couler de chaque feuille.

Le caractère le plus distinctif, le plus extraordinaire de la Bretagne, nous l'avons dit, c'est cet oubli qui pèse sur les cicatrices de son front ainsi que sur le sommeil profond de l'homme, calme dans sa force, et dont aucun souvenir de la vie ne vient effleurer les lèvres, ni agiter les membres.

Dans toute la Basse-Bretagne, car la Haute-Bretagne s'est depuis longtemps fondue dans la grande unité française, dans tout ce qui reste de l'antique Armorique, pâle fleur jetée à ces rochers et s'éteignant dans les tempêtes du ciel et de l'océan, il n'y a que trois souvenirs.

Le premier, c'est cette histoire fabuleuse pour l'homme, mais réelle quant au monde primitif, c'est la tradition d'une terre qu'ont détachée les eaux, c'est la submersion de la ville d'Is, c'est une grande et puissante image pour le poète et pour le savant; là aussi il y a toute une scène de déluge, une tragédie biblique se déroulant immense et sombre, un tableau de l'Anglais Martins, avec ses grands reflets sinistres de Babylone et de Sodôme abîmées!

Rien ne manque à cette scène... Un prophète vient,

couvert de haillons, crier trois fois anathème sur les marches d'un palais, et les terres s'écroulent, la mer s'étale et mugit dans la cité comme dans son lit ordinaire. Puis il y a un roi qui dort et une fille débauchée ; puis tous les deux fuient dans la pâle nuit, et la mer suit le cheval, et chaque vague jète un cri d'anathème au visage de la fille, et chaque fois que le pauvre nauonnier glisse sur l'aile inclinée de sa barque, il cherche s'il ne verra point du sein de ces flots verdâtres, vastes et creux, poindre une haute tour ; car alors la ville reparaitra et il sera roi. — Quand l'eau devient transparente et étincelle de paillettes d'or et d'argent, aux rayons d'un beau soleil, il distingue dans son cristal les murs des géants, et leur cité entière se dresse à ses yeux ravis comme un immense et féerique palais. Voilà pour le poète. Pour le savant il y a des vestiges étranges de voies égarées venant, comme des rayons, aboutir à des promontoires, à des sables déserts, voies interrompues dont la mer recouvre le point de départ et dont l'origine n'existe plus que dans les secrets de Dieu. Il y a de grandes tables de pierre, assises ou branlantes, des légions de petites pyramides brutes, alignées comme des soldats, recouvrant des tombeaux, disent les uns, ayant servi d'autels à des sacrifices humains, disent les autres, et puis il y a les larges déchirures d'une terre disjointe, sur lesquelles plane un grand souvenir confus que garde encore tout ce rivage, souvenir de cette nuit affreuse où, pour la dernière

fois, le Scandinave, assis sur cette grève, but de l'eau de ces mers dans un crâne humain.

Le second souvenir est celui des Anglais : c'est le réveil d'un mauvais songe, tout sanglant, sans forme précise, vague, indécis, qui s'est enfui, mais qui pèse encore sur ces poitrines, lourd et insaisissable. Le seul nom de peuple qu'avec le sien connaît la Bretagne, est celui de *Sozen*, Saxon, étranger ; c'est le dernier terme du mépris, pour l'enfant de l'Armorique ; c'est le cri d'une haine qui, chez lui, est passée jusque dans le sang, car en Bretagne le sang aussi se rappelle.

Le troisième souvenir est celui de Lafontenelle, chefou *brigand* de la Ligue, le dernier des catholiques qui baissa le front sous le joug de Henri IV.

Aux côtes de Bretagne, dans l'enfoncement d'une baie dont les eaux bleues gémissent sous l'étreinte des bras blancs d'un rocher calcaire, se dresse une petite île grise, aride, dont la crête domine la mer comme un dos de dromadaire à la nage, et qu'une blanche traînée de galets rattache une fois par jour à la grève comme la bride du ruminant.

Là, vous dira le marin à la large vareuse, était le repaire de Lafontenelle le brigand ; et puis, si vous allez au petit clocher gris, qu'entoure la maison de chaume, et au champ abandonné, où dort un gothique manoir aux panneaux rouges, ruine cachée dans quelques ruines de chênes au fond d'un val humide, là l'homme de

la commune vous racontera les anciens combats où les pierres servaient de balles et les clochers de citadelles.

Pour que ce chef obscur qui resta debout le dernier, ait laissé l'empreinte de ses pas sur le granit de ce peuple, il faut qu'il y ait pesé d'un pied bien lourd en passant; — et, en effet, ce fut une forte organisation que la sienne!

Dans les livides tourments de cette affreuse tempête, il connut le mal; — mais quelles hallucinations lui portaient à la tête ces éclairs sanglants, à travers la vague hagarde et hurlante sous la main du cahos, aux rochers de sa patrie? — Sa vie fut garrotée; il se sentait grand, et des liens creusèrent ses membres, qui s'élargissaient; sa poitrine se brisait dans le corselet de fer que lui avait imposé cette société nouvelle, et puis il était beau, — il avait un dévouement à toute épreuve, et il eut pour fin le dénoûment infâme d'une trahison lâche et royale. — Certes, si jamais une vie s'est révélée avec toute la magie d'un roman à écrire, avec tout l'entourage d'une de ces visions qui, comme des songes, ne se retrouvent plus au réveil, ce fut pour moi celle de cet homme de la Ligue. Rien ne lui manqua : jeunesse, beauté, malheur! Aussi sa pensée me frappa-t-elle tout d'abord comme une fatalité; elle se riva à ma chaîne; mais aussi, comme une vision trop forte, elle m'éblouissait souvent; souvent elle m'empêchait de voir, elle éclatait

dans ma tête comme la poudre dans la bombe qu'elle emplit, et puis, cette pensée, je l'avais creusée, ou je ne l'avais point rencontrée! — Pourquoi livrer au souffle de l'automne cette feuille qui, verte, se cachait encore dans les feuilles mortes et le branchage dépouillé? — Il faut que l'âme, elle aussi, ait son souvenir, — belle et blanche illusion qu'elle cache aux autres dans son sein, ainsi qu'une mère cache son enfant, quand elle pleure sur le seuil neigeux d'une cabane qui vient de se refermer sur elle. — Et puis toute une fantasmagorie de la Ligue venait se confondre dans l'ombre évoquée; et lorsque j'essayais d'en fixer les traits, toute la vision se troublait, semblable à des couleurs oubliées sur une palette; je sentais comme une volonté de maître qui m'imposait ma tâche et me disait: *Tu feras un tableau!* et pourtant ma main tremblait, elle s'arrêtait en approchant le pinceau, car ces couleurs étaient si belles!...

Comme ces pauvres romanciers qui, en évoquant l'ombre sourde de Walter Scott, ont défloré de leurs impuissants efforts ces guerres vendéennes, le plus bel épisode des deux derniers siècles, — moi aussi, ma bonne et belle Bretagne, je craignais de déchirer de mes mains grossières ton brouillard qui m'apparaissait ainsi qu'un voile virginal; car dans l'ombre tu dors puissante et voilée, pareille à la statue de marbre de Cléopâtre, la belle reine! — et pas un

anneau de ta chevelure ne se déroule sur tes épaules dans ton sommeil chrétien !...

Je me disais : je raconterai le passé de ces hommes robustes, qui n'étaient pas semblables aux hommes de nos jours; je les prendrai un à un à mesure qu'ils montent sur la scène, beaux comme des héros antiques, ou hideux comme ces trafiquants de Paris qui vendaient la France à Bedford; mais alors je m'apercevais que les pages apprises des vieilles chroniques me revenaient seules sur les lèvres, et je me dépitais! — ou bien je disais d'autres mots, mais les leurs m'apparaissaient en face, et alors le désespoir me prenait!

Ainsi je me débattais sous ma volonté impuissante et impérieuse quand l'épisode de *Lambert* me tomba sous les yeux. Eh bien! me dis-je, je lirai ces belles pages d'autrefois et j'écrirai ma vision. Chaque assemblage de caractères alphabétiques produit un double effet sur les yeux et sur l'esprit; la vision vole avec chaque feuille, elle vient, se pose, s'enfuit, revient; eh bien! je dirai la mienne, je dirai mon évocation aux pages du livre; chaque homme a la sienne, et son idée va de l'un à l'autre, toujours s'élargissant comme un orbe infini. — Et ainsi rêvant, les pieds appuyés sur mes classiques chenets, mes paupières s'appesantissaient insensiblement sur les feuilles ouvertes du Plutarque de la Cornouailles, du bon chanoine Moreau, le chroniqueur de la Ligue

en ce pays de bonne Bretagne; ses caractères scintillaient comme du phosphore, et j'écrivais....

Autour de moi, près de mon foyer pétillant, se rangeaient mes bénévoles auditeurs, consentant à ne pas faire trop de bruit, faveur immense dont leur tiendra compte l'ange qui préside au double héroïsme de la patrie et de l'amitié. Nous nous acceptions mutuellement, eux et moi, pour ce que nous valions, moi le cœur plein de reconnaissance pour leur honnête procédé, eux se résignant à ne voir dans mes songes d'homme éveillé que des songes sans veille ni raison, attendu que jusqu'à ce jour la rêverie n'a pas été trop maltraitée par la critique, même par celle de la presse et de l'inquisition. Notre traité signé, il a bien fallu au moins que je leur fisse entrevoir le point de vue sous lequel m'apparaissait cette époque de la Ligue, une des plus grandes selon moi, une des plus tranchées parmi ces révolutions morales et physiques qui rajeunissent les siècles et qu'on décore du nom d'ère.

En ces temps de travail et de réaction forte des siècles humains sur eux-mêmes, toutes les vagues se dressent livides et phosphorescentes; dans chacune chaque atome a son étincelle, et toutes ensemble illuminent un abîme sombre comme celui de la mer. C'est un temps de pesantes ténèbres et de terribles lueurs que celui de ces âges; c'est une bien grande profondeur que celle de ces vagues que le

jour est tenté de prendre pour un cauchemar de la nuit. — Mais que le nautonnier jette dans ce gouffre sa sonde incertaine, et la hauteur de la lame le fera tressaillir.

Ainsi que les abîmes de l'Océan, elles sont inappréciables à la sonde ces époques de grands changements qui parsèment les écueils de l'histoire. — Cependant toutes ne se ressemblent pas ; — il y en a de plus gigantesques, qui, pareilles aux bouleversements du globe physique, arrachent les peuples, les déracinent et les font rouler les uns sur les autres comme des granits dans un déluge. Il y en a d'autres que l'on pourrait appeler *morales*, à l'effet tout aussi sûr, mais à l'action plus lente, qui, sans rien déplacer, se bornent à changer complètement la face des nations : — c'est le ravage de l'eau ; — l'autre est celui du feu. — L'un reteint les peuples, l'autre les refond, — mais tous deux les laissent également méconnaissables.

A mon avis, la Ligue, ou la guerre de la religion en France, participe de ces deux caractères et en emprunte un double intérêt. Je considère la Ligue comme la première révolution morale des temps modernes en France ; je n'admets point que 89 en soit le second acte, pas plus que je ne considère comme le premier acte de ce grand drame humanitaire, cette prétendue destruction anticipée de la féodalité par les rois.

Je crois que la Ligue est une révolution et que 89 en est une autre; je crois que ces deux réactions n'ont rien de commun entre elles que l'enchaînement de l'histoire humaine.

Mais, pour asseoir convenablement ces opinions, il est nécessaire que je trace en courant une sorte de tableau chronologique des grandes teintes morales par lesquelles je divise l'histoire de la France.

J'aime les vues générales. Leurs défauts télescopiques me paraissent préférables aux défauts microscopiques de l'histoire moderne. Essayons d'abord de résumer le plus brièvement possible ce que j'ai à dire de la France, de la Ligue, puis de la Ligue en Bretagne, puis enfin de mon héros, qui apparaît sur tout cet échafaudage. Car il ne faut pas oublier que c'est à son intention que se dresse tout cet appareil. Il ne faut pas que Lafontenelle reste insaisissable au sommet de ces spirales, pareil à ces hommes qui montèrent les premiers devant les autres au faite inachevé de Babel. Puisse seulement leur châtement ne pas m'atteindre, en considération de ma bonne volonté! Or je commence de haut.

Deux races bien distinctes divisaient le monde ancien et restent encore largement empreintes sur la face du vieux monde: — les populations du Nord et celles du Midi; — les premières appelées *barbares* ou *Scythes*, composant un système de républiques militaires fédérées, dont le principe originel était la

tente patriarcale et qui inscrivaient sur leur bannière le mot *féodalité*; — les secondes, que j'appellerai, faute de mieux, *policées*, formant des républiques ou des monarchies qui avaient pour base les lois de la cité, tandis que les autres suivaient celles du camp. La civilisation ou le perfectionnement de l'état social est le produit de l'agrégation des individus; elle augmente ou diminue à proportion de l'accroissement ou de la décadence de cette agrégation. — Ainsi la dissémination, état primitif de l'homme au berceau, fut reléguée aux deux extrémités du globe, lorsque la propagation humaine couvrit peu à peu le monde et que la conformation réunit l'homme dans des pays tempérés, tandis que les parias de l'espèce continuaient à vivre séparés et à traîner leurs tentes de famille sous le soleil du Zara ou sur les neiges de la Scythie.

De l'Asie, où ils se divisèrent d'abord, les premiers peuples descendirent parallèlement le long de l'Europe, dont le nord devint féodal, et le midi policé.

La civilisation du midi ayant appelé sur ces peuples l'ambition de l'empire romain, leur organisation différente se corrompit et devint un mélange des deux systèmes. — Les populations gauloises furent, des premières, abâtardies par Rome, qui, en échange de leur liberté et de leurs mœurs, ne leur apporta que quelques sciences futiles et le sommeil de la servitude. La conquête romaine réduisit donc les nations gauloises à n'être plus qu'un peuple d'es-

claves domestiques et de tributaires énervés. Alors eut lieu en Europe la seconde migration des barbares d'Asie. — Semblable à un torrent elle couvrit tout; et l'Occident, qui s'était endormi la veille dans les douceurs d'une civilisation sensuelle, se réveilla en sursaut dans la première rudesse de sa barbarie. — C'était 4000 années à effacer de l'histoire. Rome, après avoir repétri le monde, était allée se recacher, comme il y avait près de 1000 ans, dans les plaines d'Italie.

La féodalité, ce vaste campement du moyen âge, enveloppait donc l'Europe entière ainsi qu'un réseau de fer, ainsi qu'une cotte de mailles; toute la civilisation antique s'était effacée; — mais le moteur plus fort d'une civilisation meilleure était né dans le rôle même de la civilisation première: — ce moteur c'était le christianisme.

Il y a une marche progressive, incontestable, dans l'histoire des hommes, non point une marche physique, pour ainsi dire, comme on l'entend aujourd'hui en ne considérant que les gouvernements, mais une marche morale, un perfectionnement, une épuration de l'esprit humain. — Il y a, je le répète, une marche progressive dans l'histoire de l'humanité. — Semblable à un vaisseau, l'humanité traverse la tempête: les flots la couvrent, elle en sort, glisse, séchée à un rayon de soleil, puis les vagues la recouvrent encore, mais elle va toujours, toujours, tantôt cou-

verte, tantôt essuyée; elle s'approche lentement, laborieusement, mais avec certitude, de ce point blanc qui brille au loin, de ce phare sauveur qui se dresse sur les rocs nuageux. Soyez sans inquiétude! tôt ou tard elle arrivera.

Ainsi, du fond des vagues du nord, se releva radieux le grand navire avec une croix scintillante à la poupe. — Le christianisme fut un germe jeté, à travers la noire tempête de l'hiver, dans les bises fécondes du printemps. Bientôt du sein de la terre s'élancera sa gerbe verte; bientôt son blond manteau de moissons s'étalera à la chaleur bienfaisante de midi.

Le christianisme, religion de l'Orient, pensée de l'ascète dans le désert, — voix du vieux monde régénéré, — testament du monde mort à un monde nouveau qui va renaître, montre du doigt à l'humanité la voûte immense des cieux, où l'œil se fatigue à découvrir une sphère immortelle dont il ne peut entrevoir la profondeur. Ainsi reste ébloui le penseur qui essaie de plonger dans cet océan de science et de civilisation : il voit que les temps ne sont pas encore venus, et, comme le juif immobile dans sa religion, il attend un autre Messie. Ainsi le chrétien philosophe attend; mais ce n'est plus un prophète ni un Dieu qu'il espère, car celui qui devait venir a parlé, — mais il attend les siècles lents et silencieux qui viendront en leur temps lever le voile

du sanctuaire et épeler le nom de l'agneau. Le christianisme est l'arche d'alliance de la civilisation nouvelle; avec elle le christianisme devait naître et grandir. La civilisation, comme *le fils de l'homme*, est née et doit grandir parmi les hommes.

Le christianisme, accueilli à son arrivée par la barbarie, en reçut l'empreinte; et il lui communiqua la sienne; c'est en se dépouillant peu à peu de ce premier vêtement, étranger à son essence, que le christianisme, ainsi que la civilisation nouvelle, doit marcher à ses grandes destinées, à la régénération des races humaines. Le christianisme s'unissant à la féodalité donna naissance à la chevalerie, pieuse et noble institution, qui annonçait déjà un progrès dans les mœurs, grande et première base que Jésus posa en entrant dans le monde comme pour y marquer sa prise de possession,

C'est cette époque de la chevalerie qui forme le moyen âge de l'Europe. Quant à la date de la chute de cette institution, je la conteste à ceux qui veulent, pour ainsi dire, la voir mourir presque à son berceau, anéantissant ainsi d'un trait de plume un colosse qui a porté la cuirasse 300 ans de plus que le géant de Rome.

Dans chaque conflit de princes, dans chaque émotion populaire qui se manifestent, la plupart des historiens s'obstinent toujours à rencontrer les premiers ébranlements d'un pouvoir de fer, le premier

crépuscule d'une époque nouvelle, — étranges ébranlements que ceux d'un colosse qui a pour base les pieds de granit de la cathédrale gothe ! étrange crépuscule que celui dont le reflet colorera dix siècles !

Certes, il y eut bien des soulèvements populaires, bien des rébellions de nobles, bien des envahissements de rois, bien des mutineries persévérantes de bourgeois et même quelques émeutes de communes ; mais ces soulèvements de paysans n'étaient que des révoltes d'esclaves comme il y en eut dans la république romaine, comme il y en eut aussi quelquefois ailleurs dans l'antiquité ; — poignées d'hommes mutilés et isolés de la société. Ces mutineries de *bourgeois* ne furent que des mutineries de *bourgeois*, — insolences d'une heure. Le sérail et tous les palais des despotes depuis la capitale des empereurs, ne sont que des foyers où l'insurrection bouillonne sans relâche. Et pourtant jamais on ne pensa à Constantinople que ces troubles d'eunuques fussent l'aurore du réveil d'une autre Grèce, ni à Rome que les discordes du prétoire annonçassent le tressaillement des cendres de Brutus, mal à l'aise dans une terre esclave.

Lorsqu'une révolution fermente dans les entrailles d'un peuple, il se fait un grand silence, puis il règne un effroi sans motif ainsi qu'à l'approche de l'éruption d'un volcan ; — puis le sol tremble, les palais

se déracinent d'eux-mêmes ; — la lave serpente, illumine, ravage et disparaît. Voilà les révolutions, — voilà la Ligue, — voilà 95!

Les guerres religieuses en Europe, la Ligue en France, sont les premières révolutions de l'Occident ; — c'est le premier mouvement du peuple, qui se réveille, qui essaie de penser et d'agir, — qui pèse ses fers et qui sent qu'ils ne seraient pas difficiles à rompre!... mais, tout surpris de sa force, il revient, comme le bœuf, présenter de nouveau sa tête au joug; seulement il a appris qu'au besoin il saurait briser ses entraves.

La Ligue peut se résumer ainsi : destruction de la féodalité militaire et ecclésiastique, révolution monarchique.

Avant la Ligue il y eut certes bien des voix qui s'élevèrent du sein du peuple et qui osèrent se nommer ; — il y eut les factions des Maillotins et des bouchers de Paris, qui posèrent le chaperon, comme un bonnet rouge aussi, sur la tête d'un fils de roi, — mais vous ne remarquez pas qu'à toutes ces factions, à toutes ces volontés il fallait un nom royal ou nobiliaire à vociférer. — Tout ce peuple se masquait d'un pennon de Bourgogne ou d'Armagnac ; pas un n'eût voulu montrer son visage de peuple ; — mais la Ligue, oh ! la Ligue ! ce fut le peuple qui, la première fois, dit *moi*, lorsque le roi dit *moi*, et qui couvrit la voix du roi, parce que la sienne était la plus forte.

La féodalité ou chevalerie, primitive constitution nationale de la France, acheva son développement dans les guerres saintes, malgré la formation des communes sous Philippe-Auguste, à laquelle beaucoup veulent attribuer le commencement de la décroissance féodale.

La féodalité chevaleresque se conserva après les croisades dans la continuation de la guerre anglaise, et alla ainsi, guerrière et sans déchausser l'éperon, jusqu'à l'entière évacuation du territoire par les Anglais et jusqu'à la fin des ducs de Bourgogne.

Alors parut Louis XI, sous lequel elle rentra au château et suspendit sa lance, que les écrivains s'empres- sent trop de briser dans les mains du roi tyran et politique.

Certes, il sut, grâce à la supériorité de sa ruse, mélange de science, de force et de cruauté, asseoir son trône sur un peuple chevaleresque et grossier de chefs épars.—Mais la tyrannie qu'il leur imposa, n'en demeura pas moins celle du suzerain sur le vassal héraldique.

Le règne de Louis XI arrêta la féodalité; mais, comme un métal jusque-là en fusion, il l'attacha au sol.

Sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII, successeurs immédiats de Louis XI, la constitution antique et féodale n'éprouve aucun affaiblissement; seulement elle continue lentement une sorte de mo-

dification graduelle, imprimée d'abord par Louis XI; et cette modification a sa source dans la fin des guerres intestines et le commencement des guerres étrangères. Ce mouvement qui doit changer la face de la féodalité, est marqué par les expéditions de Charles VIII et de Louis XII en Italie.

Dans la fusion des grands vasselages de la Tour du Louvre et dans la tension unitaire de cette époque il est déjà facile de pressentir la royauté nouvelle de Louis XIV.

Cependant François I^{er} imprime une déviation à cette marche lente, mais progressive, vers l'unité; — les guerres de religion viennent l'interrompre et la couvrir de la tempête première de la féodalité, pour la faire ensuite reparaître rajeunie, renouvelée, avec un progrès incalculable et une force centuple, semblable à ces machines dont l'action usée s'arrête subitement par une réaction violente, douée d'une force supérieure.

Le mouvement qu'éprouva la féodalité, de Louis XI à François I^{er}, n'était point celui d'une marche, mais d'une transformation, que ce prince arrêta ou détourna un instant, et dont le fil se perdit dans la tempête soudaine de la Ligue, avec la féodalité, de laquelle, comme dans une nuit de naufrage, il ne reparut plus à la surface que quelques débris flottant au hasard.

François I^{er} fait éprouver une grande altération à

la féodalité par l'usurpation du despotisme royal, mais cette altération est balancée par une sorte de retour de jeunesse chevaleresque, dans laquelle la main du roi redore les écus blanchis de l'antique noblesse, dont il se fait le premier gentilhomme. — Il y a aussi, sous ce règne de contrastes, une sorte de crépuscule qui annonce le réveil de la science; — la France achève encore d'étendre ses rapports avec les autres nations de l'Europe, de la communauté desquelles, par ses longues luttes, l'Angleterre l'avait longtemps exclue. A la lueur de ce crépuscule, les arts de l'Espagne et de l'Italie apparaissent dans le lointain; l'architecture s'enjolive de dorures arabes; les temples conservent leurs faisceaux, qui rappellent les forêts natales du Nord, mais le pampre italique se roule autour en spirales, et laisse pendre ses grappes gracieuses et grêles, semblables à ces fleurs grimpantes qui s'attachent aux ruines abandonnées; la colonne a bien conservé le jet élané et hardi des jeunes pins pressés, la forme puissante et sacrée du chêne antique, mais le chapiteau grec et romain effeuille, au-dessus de sa tête de palmier, la fleur suave et fragile du soleil; — la fenêtre s'ouvre encore sur la campagne verdoyante avec le signe du chrétien, mais l'Alhambra lui jette du fond de l'Espagne comme un manteau de bayadère, comme une gaze de fleurs et d'orientales poésies, et voile sous les richesses de l'imagination et de la vie cette pen-

sée austère du salut. — Pareille à ces églises dont l'hymne cache la voix sévère dans la mélodie de l'homme, l'architecture de la renaissance fait éclore tout le réseau vert d'une luxuriante végétation, pénétrée d'un premier rayon du printemps; — elle enveloppe de parfums et de fleurs la nef romantique d'une ruine, ou l'ogive profonde d'une forêt vierge; — le tombeau des preux se couvre de toutes les roses arrachées aux bosquets de l'Orient; elles se suspendent à chaque marbre blanc de colonne, à chaque pilier de temple, que les siècles ont doré dans les campagnes nues de Rome et d'Athènes.

Mais sous ce règne de François I^{er} un autre germe que celui des arts s'épanouit tout d'un coup et traça dans la société un lumineux sillon : ce germe fut celui de la liberté, que la pensée religieuse découvrit un jour dans son sein et qu'elle proclama à la face des peuples et des rois.

Ce fut une grande époque de civilisation que celle qui commença par la découverte d'un monde inconnu jusque-là à la terre et d'un autre monde jusque-là inconnu à l'esprit. — Mais les civilisations sont comme les jours : quoique lentes à grandir et à décliner, elles croissent et s'éteignent sans se reposer un instant; chaque heure les colore d'une nuance toujours nouvelle quoiqu'imperceptible; — elles apparaissent ainsi que la lueur périodique d'un

phare qui tour à tour s'ouvre et se ferme dans la nuit.

Cette époque géante du 16^e siècle commença en France par les premières persécutions suscitées contre la réforme religieuse venue d'Allemagne, par l'accroissement de cette religion sous les lois tyranniques des chambres ardentes et par la fusion de tous ses rameaux désunis en la secte unique de Calvin.

François I^{er} légua à Henri II un glaive levé contre les hérétiques et contre l'Espagne : sous son règne la persécution devint loi de l'État ; à la suite de l'établissement d'une inquisition le royaume continua à suivre une direction nouvelle, à l'extérieur par la guerre d'Espagne, à l'intérieur par l'envahissement royal des sièges présidiaux dans les justices féodales. — Alors paraît pour la première fois un Guise victorieux et remuant. Les factions, un instant comprimées, n'attendaient plus que la mort du roi pour se lever sur son tombeau ; cette mort mit aux mains d'un enfant de seize ans un sceptre que quatre factions consentirent à lui laisser, mais comme un simple hochet, peu dangereux et sans conséquence.

Ces quatre factions étaient celles des Guise ou princes Lorrains, de la reine-mère Catherine de Médicis, des princes de Condé et de la maison de Bourbon de Navarre, alliée aux vieux Montmorency.

Les deux premières appartenaient au parti catholique ; les deux secondes, à celui de la réforme. —

François II se trouva placé entre elles, et elles éclatèrent en ébranlant le trône ainsi qu'un souffle de tempête, avant que l'enfant-roi eût eu le temps de s'y asseoir. — Alors commença une guerre civile et religieuse qui devait, pendant vingt-huit années, envelopper la France d'un voile de sang, pour l'en laisser ensuite sortir renouvelée, épurée, le front radieux, les yeux levés vers un soleil nouveau. — Ce règne de François II commença en 1559.

Mon intention était de présenter ici au lecteur dans une sorte de table chronologique le drame des règnes qui suivirent; mais n'ai-je pas déjà trop abusé du lecteur? mais qui ne connaît pas cette anarchie féroce dans laquelle une dynastie entière manqua glisser sur le sang? Qui ignore les accidents de cette guerre dont les pages les plus repoussantes sont hérissées de ces armistices dérisoires qu'appelaient sans cesse les partis, comme pour se délasser de l'épée par le poignard, comme s'ils eussent voulu d'un seul coup épuiser toutes les voluptés de la mort.

Enfin Henri IV vint greffer un rameau vert au tronc royal, — à ce vieux chêne, sicambre tout déchiré par la foudre et par la hache, mais qui ne se cicatrisera que par le temps, contre lequel, dans son orgueil opiniâtre, il dresse son front superbe, encore que dépouillé.

Henri IV posa les fondements d'une nouvelle société dont Louis XIV devait achever le faite. — La

noblesse ne consista plus qu'en quelques titres fastueux et quelques vaines prérogatives d'amour-propre; — les provinces, représentées par les grands vassalages, vinrent se fondre dans une centralisation moderne; — l'armée perdit, la dernière, sa physionomie féodale, et le pouvoir royal alla se dépouillant de ses vieux freins; mais un lien inconnu lui sera imposé, plus puissant que les autres, *l'opinion*; — le gouvernement restera despotique dans son institution, mais il deviendra moderne dans ses effets.

Avant d'en finir avec la Ligue, jetons un regard rapide sur le rôle que joua dans ce drame la Bretagne, province réunie à la couronne depuis François II seulement, et où va nous transporter l'histoire de notre héros, le sire de Lafontenelle.

La réforme religieuse n'avait guère fait d'adeptes en Bretagne que dans quelques rares maisons de gentilshommes, dont le plus grand nombre, comme les Rohan, s'étaient réfugiés dans les provinces méridionales soumises à la faction. Elle n'avait donc point, pour ainsi dire, pénétré dans ce pays, qui, grâce à son vieux catholicisme autant qu'à sa position géographique, ne ressentit les convulsions de la Ligue que fort tard, en 1588, à l'assassinat de Henri de Guise. Son parent, le duc de Mercœur, gouverneur de la province, s'était révolté. Le roi envoya le comte de Soissons pour le soumettre et le

remplacer dans son commandement; mais cet ordre ne put être exécuté.

Il n'y eut donc, à proprement parler, que deux partis de la même religion en Bretagne, l'un dévoué à la Ligue, l'autre aux politiques ou royaux; encore ces deux partis ne se composaient-ils que des seuls gens de guerre et n'avaient-ils pour mobiles réels que l'humeur inquiète et batailleuse de la noblesse, l'instinct de pillage de quelques aventuriers turbulents et le besoin d'émancipation ou de défense des paysans.

Les troubles religieux ne furent donc en Bretagne que l'expression de la société mourante; tous les grands instincts primitifs de la féodalité se réveillèrent en un instant comme sous l'étincelle magnétique; — un seul membre resta dans le repos de la léthargie, la Cité. —

Ainsi que toutes les civilisations en travail, ainsi que ces enfants décrépits parce qu'ils sont hâtifs, la Ville était, en Bretagne, à l'époque de la Ligue, dans une sorte d'état de transition, qui, lui ôtant tout son sang antique sans le remplacer par un sang plus jeune, la laissait, au milieu de ce monde passionné et viril, énervée et bâtarde comme un eunuque: d'où il résulte que, pour la Ville, il n'y eut point de parti, point d'instinct que celui de la faiblesse: la crainte et la méchanceté.

Parfois, il est vrai, on la vit se ranger sous le pen-

non de la tourbe victorieuse; parfois aussi l'assurance d'un patronage lui imprima quelques velléités passagères d'amour-propre; ses matériels bourgeois s'enflaient alors outre mesure, mais cette explosion d'orgueil durait peu et tout rentrait bientôt dans le néant.

Quant aux grandes villes, elles subirent l'influence des jalousies de robe et de l'orgueil entêté des parlements.

Tels sont les divers aspects sous lesquels on doit considérer les agitations de la Ligue en Bretagne.

La noblesse, — la *paysantaille* (les communes), — la bourgeoisie, — et une ambition avortée de l'étranger. — Quant au clergé, on lui cherche en vain une physionomie prononcée dans le débat. . .

.

L'auteur en était là de son manuscrit quand il écrivit à son ami A....., une lettre, dont voici quelques fragments :

«
. Pourquoi ne te dirai-je pas, à toi, le seul avec qui il m'a semblé avoir un langage commun, une de ces fantaisies de malade rendu à l'enfance de la raison, — fantaisie à laquelle je me suis attaché avec cet entêtement de volonté qui est le propre de la faiblesse, — vaines et pâles hallucina-

tions toutes baignées de sueur et qui me jettent sans cesse un voile devant les yeux? — Pourquoi ne te dirai-je pas cette nouvelle folie, à toi qui me connais à l'âme tant de folies à froid, et à l'esprit tant de misères, quand surtout ma folie nouvelle est du petit nombre de celles où l'homme peut encore être utile? — Je suis fatigué du silence, je suis las d'être seul. — Il faut que l'homme déborde; c'est une loi de sa nature. — Une pensée triste m'a courbé cinquante-cinq jours sur une table couverte de papiers; elle m'a fait péniblement labourer dans le roc du néant pour évoquer un souvenir de mon enfance, — pensée aussi aride que l'horizon stagnant de nos froides bruyères, pensée qui me resserrait l'âme, tandis que mon éternel ennui, aussi glacé que la bise que l'Océan m'envoyait au visage, desséchait mon cœur, ainsi qu'elle desséchait la pâle végétation qui m'entourait.

« Ce doit être, à tout prendre, une œuvre bizarre, tronquée, une absurde macédoine de contradictions, souffreteuse à l'excès comme la vie dont elle émane, comme le dernier souvenir pâlissant que cherche le malade pour se faire une illusion qu'il ne peut plus retrouver et dont il ne lui vient qu'un rire moqueur; oui, ce doit être tout cela, ou du moins quelque chose de cela, si je ne me trompe, que cette œuvre à laquelle j'ai donné le nom du *Dernier Liqueur*, par un de ces caprices d'entêtement que les hommes qui

languissent d'ennui partagent avec ceux qui languissent de vieillesse. Ce doit être un burlesque et confus *placardage* que ces parodies d'Obermann, ces ciels infinis de Platon, cette phraséologie outrée du 19^e siècle, ces doléances de malade, adaptées à un robuste et matériel brigand qui vient de faire son étape, époque vivace reproduite avec les teintes languissantes de celle-ci, vie énergique et toute d'action, racontée par une âme qui dit adieu aux choses sublunaires; — coloris de la vie demandé au pinceau de la mort!... *Vanitas, vanitatum!*... axiome qui console l'orgueil s'il désespère l'âme! »

De ce fragment de lettre il résulte peut-être que le but que je me proposais dans cet ouvrage est manqué. J'avais trop compté sur mes souvenirs. Quand j'ai voulu me rappeler le songe de mon enfance, il s'était enfui... Quelque chose de vide et de glacé restait seul à sa place, ainsi qu'une cendre après un tison mort. Sous mon souffle je ne trouvais que poussière et néant.... C'était une terre toute verdoyante que j'avais quittée, dorée par un premier amour, par le soleil d'une première matinée de printemps, et où je revenais, aux froids et mornes jours de novembre, pour y retrouver le souvenir de l'amour et du rayon doré; mais rayon et amour s'étaient effacés, et la bruyère inerte et stérile seule m'apparut et me regarda de ses mornes regards qui, morts, donnent la mort... Oh! oui, il me parut bien aride et bien mort comme cette terre ce

souvenir que je voulais ressaisir, quand il ne me restait plus, à moi jeune, qu'un souvenir à demi-éteint, semblable à celui des vieillards !

Ce beau songe qui m'avait bercé, s'était rétréci de même que cet horizon de landes et d'eaux glacées... Le vent de la mer me fouettait le visage de ses froides bouffées ; l'ennui glaçait ma main comme le vent glaçait mon front ; et alors l'un et l'autre semblaient déjà me parler du tombeau... C'est qu'il y a quelque chose de grand, d'imposant dans ce vide où la pensée humaine s'égaré et ne rend plus de sons !... — c'est que les couleurs de la vie s'effacent bien vite sous le doigt de la pensée morte !..... — et cependant je m'obstinais dans mon idée ainsi que le malade qui se retient à sa dernière illusion ;..... mais le pinceau de la vie ne délayait plus que les pâles couleurs de la mort... Le souffle aride passait sur le tout ; il ternissait tout, il effaçait tout.

C'est que les pâles couleurs de la mort ne peuvent plus reproduire celles de la vie ; c'est que le regard devient terne et ne voit plus dans la mort, quoiqu'il reste ouvert !... c'est que la mort ne peut produire la vie !... — Aussi, songe d'or de l'enfance rêveuse, quand est venu le réveil glacé, je t'ai cherché en vain ! ton image, que m'avaient offerte les anges du berceau, avait fui dans ce jour de désolation.

Le froid du sépulchre, qui m'avait réveillé, m'enlevait à ton souvenir, auquel je m'efforçais en vain de me

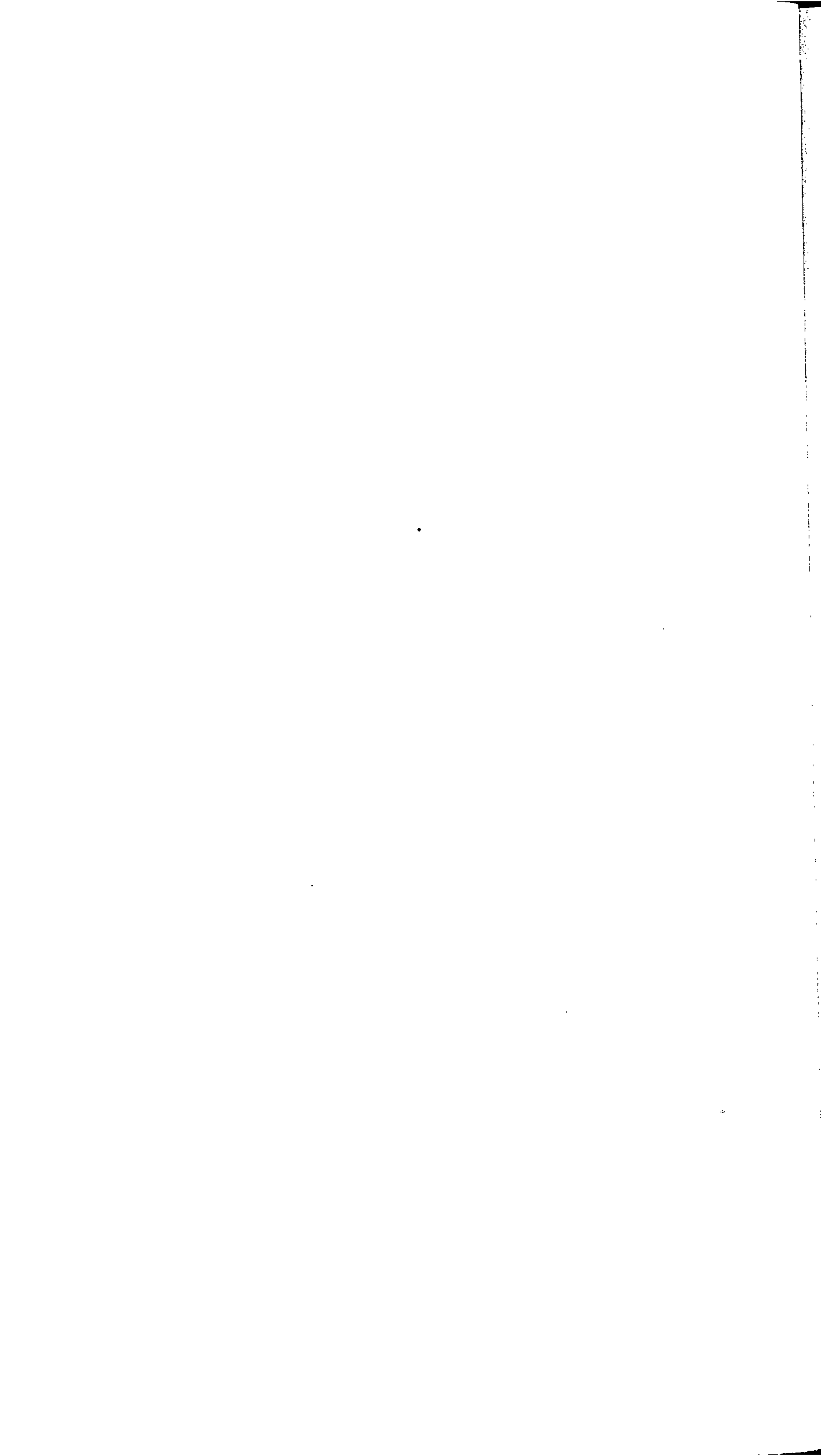
rattacher, mais les songes s'effacent et disparaissent plus vite que le rayon d'en haut, quand la nuit glace la terre dans son cercueil ; car, au matin, le soleil réveille la terre et la rend à la vie, mais l'âme morte ne se réveille plus !... — Alors, de toutes ces choses enfuies et oubliées, en face de cette pensée accablante de la *mort*, seul le mauvais génie de la nuit se dresse immobile et railleur sur une tombe.

Ce fut dans cette triste disposition d'esprit que j'écrivis mon *Dernier Liqueur* ; c'était l'ombre sanglante du tombeau effacé... Que dis-je ? le vide n'a plus même d'ombre... il n'a plus même le rire railleur qui traverse la nuit mauvaise !... — Le néant n'a pas de mort puisqu'il n'a pas de vie !... Tout ce qui passe, ce sont des hallucinations trompeuses, ce sont des ombres qui se jouent éphémères, et s'enfuient pour ne plus revenir.

Que vous dirai-je, moi qui m'éteins ? Que toutes vos critiques, quelque énormes qu'elles soient, ne seront pas moins fondées que les miennes ? Dans une seule peut-être votre perspicacité vous fera défaut. C'est si vous m'imputez à crime dans ce livre un seul mérite, bien faible, mais bien difficile : je veux dire le respect servile pour les vieux textes. — Hélas ! hommes et plantes ont autant besoin de liberté que d'air ; dans un cachot on étouffe...



LE DERNIER LIGUEUR.



I

Le Collège Beaucourt.

L'avenir, l'avenir, l'avenir!.....

V. HUGO.

Io contra todos, todos contra io.

PROVERBE ESPAGNOL.

Il n'est pas, dans les temps modernes, une ville dont l'accroissement progressif et envahissant soit aussi marqué que celui de Paris, et cependant le Parisien de l'époque actuelle qui reverrait la capitale

française de cette époque où la Ligue ensanglantait nos rues étroites et populeuses, pourrait encore s'y retrouver (avec étonnement sans doute), malgré le dédale de constructions du moyen âge qui d'abord causerait sa surprise, et la dernière ceinture crénelée dont Philippe-Auguste l'avait dotée, et dont quelques vestiges restés debout offraient l'aspect d'une digue que des mains téméraires auraient voulu élever pour arrêter les flots d'une mer orageuse, se jouant des projets de l'homme et détruisant en une heure les travaux d'un siècle tout entier.

Certes alors le naturel pacifique du bourgeois de Paris contrastait singulièrement avec l'esprit de parti qui désolait la France en la fameuse année 1589; et son instinct, si exercé, lui eût été d'une aussi indispensable nécessité pour se reconnaître dans le dédale des opinions que pour se retrouver au milieu d'un de ces brouillards si communs dans l'antique Lutèce, et qui voilaient à demi les ornements grotesques, bizarrement sculptés sur les habitations. Ce n'était, en effet, de toutes parts, que pignons aigus, placages blancs, traversés de soliveaux rouges, treillis appendus aux fenêtres cintrées et couronnées par des figures de gnomes, de vierges et d'apôtres, qui donnaient à la cité le plus étrange aspect; mais c'est surtout près de la vieille

porte de Nesle , dans les parties inhabitées de la capitale , qu'on pouvait réellement se croire transporté au milieu d'un monde fantastique : là la verdure pâle des prairies , le gris des arbres plantés de distance en distance , l'eau bourbeuse du fleuve , d'où s'exhalaient des miasmes pestilentiels , qui formaient au-dessus de son cours une vapeur humide et malsaine , donnaient à tout ce tableau l'apparence d'une inondation continue , et ne laissaient apercevoir la grande cité que comme à travers une gaze noire jetée à dessein sur la vue.

Plus loin c'était le Pré-aux-Clercs , devenu si célèbre par les duels nombreux dont il était le théâtre et par les rendez-vous que s'y donnaient journellement les écoliers et les clercs de la Bazoche , qui venaient gaiement y oublier l'ennui de l'étude et les fatigues d'un travail assidu.

Un jour de cette année 1589 , les promeneurs et les oisifs qui fréquentaient le Pré-aux-Clercs , aperçurent tout à coup dans la prairie un nombre inaccoutumé de personnes de divers âges , qui poussaient de grands cris , et gardaient , peu d'instants après , le silence le plus profond , en formant une espèce de cirque vivant , dont le centre était occupé par un groupe de trois personnes , pressées entre elles comme le sont ceux qui veulent se prouver ou leur haine ou

leur amitié. Quelques plaintes étouffées qui se firent entendre, ayant déterminé l'élargissement du cercle, on vit gisant sur l'herbe deux lutteurs, dont les membres brisés faisaient assez connaître de quel genre était l'étreinte qui venait de frapper l'œil des curieux, en attestant l'adresse de celui qui les avait mis en si piteux état. Quant à ce dernier, fier de son triomphe, il promena son regard sur la foule, qui lui ouvrit ses rangs pour le laisser passer, mais dont le morne silence, les soins prodigués aux blessés et l'explosion insultante de murmures pour le vainqueur laissaient deviner les sympathies.

L'heureux athlète, qui ne s'éloignait qu'à pas lents, se retourna à ce cri provocateur, et, croisant les bras sur sa poitrine, il s'avança vers ceux qui l'avaient proféré, posa un pied de défi sur le champ de bataille, et leur inspira un tel effroi, que sur-le-champ ils se dispersèrent comme une nuée de mouches, abandonnant la place à celui dont ils désiraient la perte, et qui bientôt continua sa route, toujours seul et réfléchissant.

A peine entré dans l'adolescence, le vainqueur, qui comptait quinze à seize ans, avait rejeté avec grâce sur son épaule la petite capote noire, vêtement habituel des écoliers; sa tête, abondamment pourvue de cheveux courts, suivant la mode de l'époque,

était serrée dans un berret à la Henri III, surmonté d'une plume ondoyante, ce qui donnait à sa physionomie d'enfant quelque ressemblance avec celle du jeune aiglon prêt à s'élancer des mélèzes sauvages du rocher; tout dans sa personne annonçait l'union bien rare de la force de la vie à l'activité de la pensée. D'abord on eût dit une gracieuse nature d'enfant qui souriait au tableau d'un monde révélé à ses yeux pour la première fois; mais, en le considérant avec attention, on devinait sous sa frêle enveloppe une âme de granit. C'était comme une fleur dont les riches corolles cachent un insecte malfaisant que l'on aspire en voulant respirer un parfum.

Il y a de ces têtes de jeunesse et de beauté où l'on découvre quelque chose d'intérieur qui a trop usé les parois de la poitrine et du cerveau, quelque chose que l'on ne peut nommer parce qu'on le ressent sans le voir, comme la lueur à travers le vase; on rencontre de ces physionomies où l'on heurte un os de mort sur les joues de l'enfance, ainsi qu'on voit l'arbrisseau flétri et dépouillé de ses feuilles sur une terre brûlée par un soleil trop ardent.

L'écolier de quinze ans qui s'en allait cherchant le fleuve, était une de ces natures de jeunesse et de beauté inexplicables, et sur son front les yeux de

l'âme pouvaient lire ces terribles hiéroglyphes qui annoncent la fatalité.

Tant qu'il fut en vue du groupe dont il s'éloignait, il y avait dans sa lenteur affectée quelque chose du roi des forêts qui réserve sa force pour combattre avec avantage des adversaires dignes de lui : le coloris vif et transparent de son visage annonçait cette colère naïve de l'enfance que l'homme ressent encore dans sa virilité, colère que couve le sein vierge du sauvage, colère que n'arrête point une pensée d'argent ou de convenance, et dont ne triomphent jamais que les mains jointes de la faiblesse.

Mais, lorsque, derrière les roseaux du rivage, l'écolier se trouva seul, un sourire presque imperceptible, effleurant ses lèvres, semblable à un rayon doré qui glisse sur l'eau, donna à tous ses traits une expression de pensée gracieuse qui effaça la légère contraction et les couleurs vives de la colère.

Ah ! qui l'eût vue alors, cette blonde adolescence, s'épanouissant à un froid rayon, de même que les petits oiseaux qui se jouaient à la surface du fleuve, qui l'aurait vue si frêle et si suave, n'eût jamais deviné quelle ondée sanglante devait un jour la faire succomber !

Certes le rêve de cet enfant devait être bien doux, puisqu'il inclinait son visage candide comme une tête

de Murillo ; mais le réveil n'en fut que plus terrible, quoiqu'on eût réussi à l'endormir profondément au moyen d'harmonies parfumées ! Alors un tressaillement subit parcourut ses membres, semblable à une étincelle, et ses sourcils se rapprochèrent, sévères et impatients.

En ce moment, tout ce qu'il y avait en lui de l'enfance, avait disparu, et l'on eût pu voir l'homme avec sa destinée écrite dans ses traits. Ce moment fut aussi prompt que l'éclair, tel que doit être une première phase de suicide, un mouvement de gloire impatiente, ou l'apparition de l'échafaud :

On était alors aux jours heureux du printemps, et la nature, débarrassée de ses habits de deuil, semblait se réjouir en étalant ses trésors sur la terre embaumée ; partout sur les buissons étincelait comme un écrin oublié, et les collines, vivement bariolées et ardoisées au sommet, encadraient le paysage d'une espèce de champ d'azur, sur lequel le vent léger du soir courait de fleur en fleur, butinant ainsi que l'abeille joyeuse.

Mais l'écolier, pensif, soucieux, ne voyait pas toutes les beautés qui se déroulaient autour de lui ; il marchait en enfant prodigue sur ces perles parfumées qui naissaient sous ses pas, il aspirait la bise sans la remercier, il contemplait à travers l'œil terne de

l'étude ces montagnes qui s'élevaient devant lui à l'instar des marches du ciel, et il semblait les découper dans les rayons arides de sa géométrie ! Se penchant, en effet, sur le sable, il traça du doigt des figures que bientôt il effaça lui-même ; puis, regardant la ville et les montagnes, il eut l'air de les mesurer et de vouloir rapprocher la distance qui les séparait ; puis il fouilla de nouveau dans les sillons qu'il venait de creuser, pareil au mineur qui s'obstine à découvrir un germe d'or caché dans les entrailles de la terre.

C'est alors qu'une voix vint subitement frapper l'oreille de l'enfant absorbé dans ses idées abstraites et le forcer à abandonner ses caractères mystérieux en coupant court au songe qui le berçait.

Mais ce songe qui le tenait en extase, en offrant à ses yeux le présage de la gloire, c'est par un rare privilège qu'il lui était venu, car, de ceux que Dieu a séparés de sa voix, en nous en envoyant de semblables, il a fait trois parts.

L'une vit, elle est, elle se réalise ; l'autre n'existe qu'éphémère et s'épanouit dans le vent, c'est l'illusion ; la dernière, enfin, meurt ainsi que les Israélites qui avaient arraché le rideau du sanctuaire et porté l'œil sur des choses qu'il est défendu de voir.

L'écolier, ainsi réveillé, fut saisi d'un mouvement de dépit qui fit contracter ses sourcils ; mais, lorsque la voix, plus rapprochée, lui fit entendre le nom natal de Guyon, les nuages de son front se dissipèrent pour faire place à la sérénité, et il courut soudainement au mur verdoyant de roseaux, qui s'entr'ouvrit pour lui laisser apercevoir la blonde chevelure d'un enfant, souriant à sa venue, et enveloppant de ses deux bras, comme des deux mains d'un sylphe protecteur, l'écolier, jusque-là taciturne et mécontent.

Bientôt tous deux cheminèrent à travers la prairie humide pour regagner la ville, qui se fondait dans le crépuscule, pareille à une masse noire qu'illumine la nuit. A voir ces deux êtres si jeunes, appuyés l'un sur l'autre, tels que de frêles et sveltes arbrisseaux, les anciens les eussent pris pour les ombres unies et bienveillantes de Castor et Pollux, et les savants modernes pour un groupe antique de l'Amitié, si leur aimable et douce causerie sur les réglemens enfreints du collège dont ils faisaient partie, n'eussent bientôt détruit l'illusion.

Toujours enlacés, toujours causant, nos deux amis avaient atteint la tour de Nesle. Ils posèrent leurs pieds agiles sur le bord des vieilles douves, à demi-rongées par le temps, devant lesquelles se pro-

menait gravement un soudard, mousquet sur l'épaule et *salade* en tête. A côté, sur la plage vaseuse du fleuve, se voyaient en désordre de nombreuses et longues barques qui, dans le jour, servaient à transporter les voyageurs d'une rive à l'autre, et s'amarraient, la nuit, à des pieux enfoncés çà et là. A la faveur de l'ombre et sans être aperçus, nos écoliers arrivèrent enfin sous l'ogive noircie de la porte du collège Beaucourt, qui, tournant lentement sur ses gonds, s'entre-bailla pour leur donner passage et se referma brusquement sur eux comme l'éternité.

Les collèges d'aujourd'hui sont loin de ressembler aux collèges d'autrefois. Cependant, malgré le badigeonnage, dont on a recouvert leurs teintes gothiques, l'antiquaire laborieux parvient à découvrir quelquefois un Herculanium en plein air, enseveli sous ces couches épaisses. Ainsi les vieux clercs de la Bazoche, tout imprégnés de la poussière des bouquins à demi effacés, mais toujours remplis des souvenirs de la jeunesse, retrouveraient avec joie, sous la boiserie brillante des salles de nos collèges, des vestiges de celles où jadis ils préludaient par des discussions scientifiques à de plus éclatants succès. Dans ces dortoirs élégants, dans ces réfectoires commodes, ils croiraient reconnaître ceux où l'antique usage monastique, mêlé à je ne sais quelle pédantesque et raide science sécu-

lière, disposait à la mélancolie l'âme de ces enfants, destinés à être des hommes; pauvres anges qui avaient à traverser la fange de ce monde avant de remonter au ciel d'où ils étaient descendus, ainsi que le dit et le veut le christianisme, seule chose grande qu'ait vue la terre et qu'entoure une auréole de gloire et d'immortalité que la superstition ne détruira jamais !

Huit heures sonnaient à l'horloge de la grande cour ; et le réfectoire du collège Beaucourt venait de se remplir d'élèves et de professeurs. C'était une immense galerie, percée de hautes fenêtres à ogives, dont la lumière était, en ce moment, fort mal remplacée par un certain nombre de lampes chatoyantes, accrochées régulièrement à la boiserie de chêne qui encadrait la vaste circonférence de la salle, dans l'intérieur de laquelle se trouvait un fer à cheval de longues tables, usées par le frottement des coudes de plusieurs centaines d'écoliers, assis à l'entour, et dont à peine on apercevait les têtes à travers la vapeur épaisse du souper.

Au centre de ce fer à cheval, sur une estrade peu élevée au-dessus du sol, était dressée une autre table, toute blanche de lin, toute ruisselante d'argenterie, et toute parfumée de mets exquis et de vins du Rhin et de Bordeaux. Autour de cette table, grave, posé et comme passé à l'empois, se tenait encore

debout un groupe de personnages, à physionomies sévères, couverts de vêtements sombres : c'était la table des maîtres ! Et si l'un de ces écoliers eût préféré donner de l'exercice à son esprit que d'en donner à ses dents, le contraste de ces deux tables, l'une, plongée dans l'ombre, mais gaie et dévorante, l'autre, étincelante de lumières, mais morne et silencieuse, lui eût fourni de bien singulières et de bien judicieuses réflexions. Pour mieux célébrer ce gala extraordinaire, le livre de lecture avait été fermé, et un silence profond, et pourtant plein de bruit, régnait dans la salle. Il n'était interrompu que par les pas des valets, alors appelés *cuistres*, qui se croisaient dans la galerie, avec cet air de cagotisme et de gourmandise, si commun aux domestiques du clergé. Le recteur, en ce jour solennel, donnait à souper à plusieurs membres de la députation de la Bretagne. A peine le bénédicité eut-il été récité debout ; à peine, sur l'approbation du maître, le cliquetis culinaire eut-il interrompu le silence des écoliers, que la voix du recteur, s'élevant tout à coup, vibrante et dominatrice, appela messire Guy Eder de Lafontaine. Au milieu de ces têtes curieuses, détournées brusquement, l'écolier du Pré-aux-Clercs dressa son front pâle et pensif ; il traversa le réfectoire d'un pas lent et fier, et, s'arrêtant devant le groupe des

maîtres avec une inclination hautaine, presque imperceptible, vrai salut de gentilhomme d'alors, il attendit silencieux et droit, sans que cet incident parût un instant l'avoir rejeté dans un monde extérieur.

— « Messire de Lafontenelle, » dit le recteur en se tournant d'abord vers le jeune homme, puis, vers un personnage étranger, « Messire de Lafontenelle, voici un noble clerc de l'évêché de Cornouailles, dont les talents ont mérité l'honneur d'être choisi par vos compatriotes pour défendre les us et coutumes de votre pays. Je suis désolé de n'avoir à lui rendre de vous qu'un triste compte d'insubordination et de désordre. »

La personne dont parlait le recteur et devant laquelle il s'était incliné en commençant, se nommait maître Moreau. Il était chanoine officiant de la cathédrale de Quimper-Corentin, siège épiscopal de la Cornouailles en la Basse-Bretagne, province qu'il devait enrichir plus tard d'une *Histoire de la Ligue*. C'était un homme de bonne mine, de savoir et d'excellente compagnie, que le chanoine Moreau, et il pouvait être pris déjà pour un des types de la partie instruite et presque tolérante du clergé de l'époque. Un embonpoint un peu développé donnait à sa pres-tance une sorte de dignité ecclésiastique à la fois et

de mollesse épicurienne, que tempérerait la vivacité d'un regard observateur et naturellement bienveillant. Arrivé à l'âge où la tête commence à blanchir, maître Moreau se distinguait par une chevelure noire, épaisse, bouclant d'elle-même; enfin il était porteur d'une de ces physionomies heureuses qui commandent l'intérêt et dont le sourire révèle autant d'esprit que de bonté.

Tout le temps que le recteur avait parlé, le visage de Lafontenelle était resté froid et impassible, mais, lorsqu'il le présenta à son compatriote d'une manière aussi peu flatteuse pour lui, une légère contraction de traits marqua chez le jeune homme le passage d'un mal violemment refoulé dans la poitrine : c'est qu'aussi il y a un tressaillement douloureux, qui pénètre les fibres comme une lame acérée, dans le contre-coup des efforts que l'on fait pour éloigner de nous un homme de la même patrie, dans le sein duquel nous aimerions à nous épancher.

— « Messire de Lafontenelle, dit le chanoine-député à l'écolier, dont la pâleur augmentait, je suis peiné de ne pas vous voir suivre les traces glorieuses de ces hommes dont notre vieille Bretagne s'enorgueillit à tant d'égarde et de n'avoir rien de flatteur à dire à votre frère aîné, loyal et brave gentilhomme, sur le compte de son cadet. Si pourtant vous vou-

liez m'engager votre parole de Breton de chercher désormais à réparer vos fautes, je n'apporterais à votre famille que la nouvelle de votre bonne résolution. »

— « Faites -lui plutôt jurer, interrompit le recteur, si vous voulez lui épargner un sacrilège, d'écraser lâchement les enfants qui n'ont pas la moitié de son âge et de fatiguer ses maîtres de punitions méritées. »

En entendant ces mots sortir de la bouche du recteur, le visage de Lafontenelle se colora soudainement d'un pourpre vif; l'écolier reprit toute sa fierté, et, donnant à sa voix une vibration sonore, il s'écria, animé par un dépit trop longtemps concentré :

— « J'écrase ce qui me gêne à terre, sans regarder si c'est un ver ou un serpent! »

Un murmure confus s'éleva de toutes parts à ces paroles; mais Lafontenelle, dominant le tumulte, continua ainsi en s'adressant à Moreau :

— « Écoutez, si vous voulez que je vous parle en homme, de vous à moi. Dites-moi : La vie n'est-elle point une chose de Dieu, dans laquelle il a marqué à chacun sa destinée? Toutes les sagesse, toutes les prudences humaines peuvent-elles détruire l'œuvre de Dieu? Non certes; tout échouerait devant sa

volonté immuable : l'homme doit s'endormir, rempli de confiance, sur la barque gréée par un pilote habile, qui lui-même a réglé l'heure du départ et celle de l'arrivée. La sagesse de l'Orient a dit : « Il n'y a de Dieu que Dieu ; il n'y a de loi que le destin ! » Moi, j'ai foi au mien. »

— « Mais », répliqua maître Moreau, qui, souriant aux premières phrases de l'écolier, était devenu soucieux à ses dernières paroles, « en attendant cette destinée, de quelle manière remplissez-vous les heures du jour ? Par quelle liqueur étourdissante entretenez-vous votre sommeil de croyant ? Comment l'enfer ne vous dévorera-t-il pas lorsque, au lieu de vous livrer à de laborieux travaux, vous vous croiserez les bras, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous indiquer ce qu'il prétend faire de vous ? Comment, au milieu du bruit des passions, distinguerez-vous la voix de Dieu, quand elle vous criera : *à présent !* Enfant ! enfant ! il y a erreur dans ce que vous dites, et la pente sur laquelle vous posez le pied est glissante... »

— « Non, non, s'écria Lafontenelle, non, il n'y a pas d'erreur dans ce que je pense, mais dans ce que vous dites, vous qui n'avez pas entendu la voix de Dieu ou du Destin, qui ne font qu'un dans mon esprit, quoique leurs noms soient différents. Malgré vous, malgré tout le monde, je marcherai seul et li-

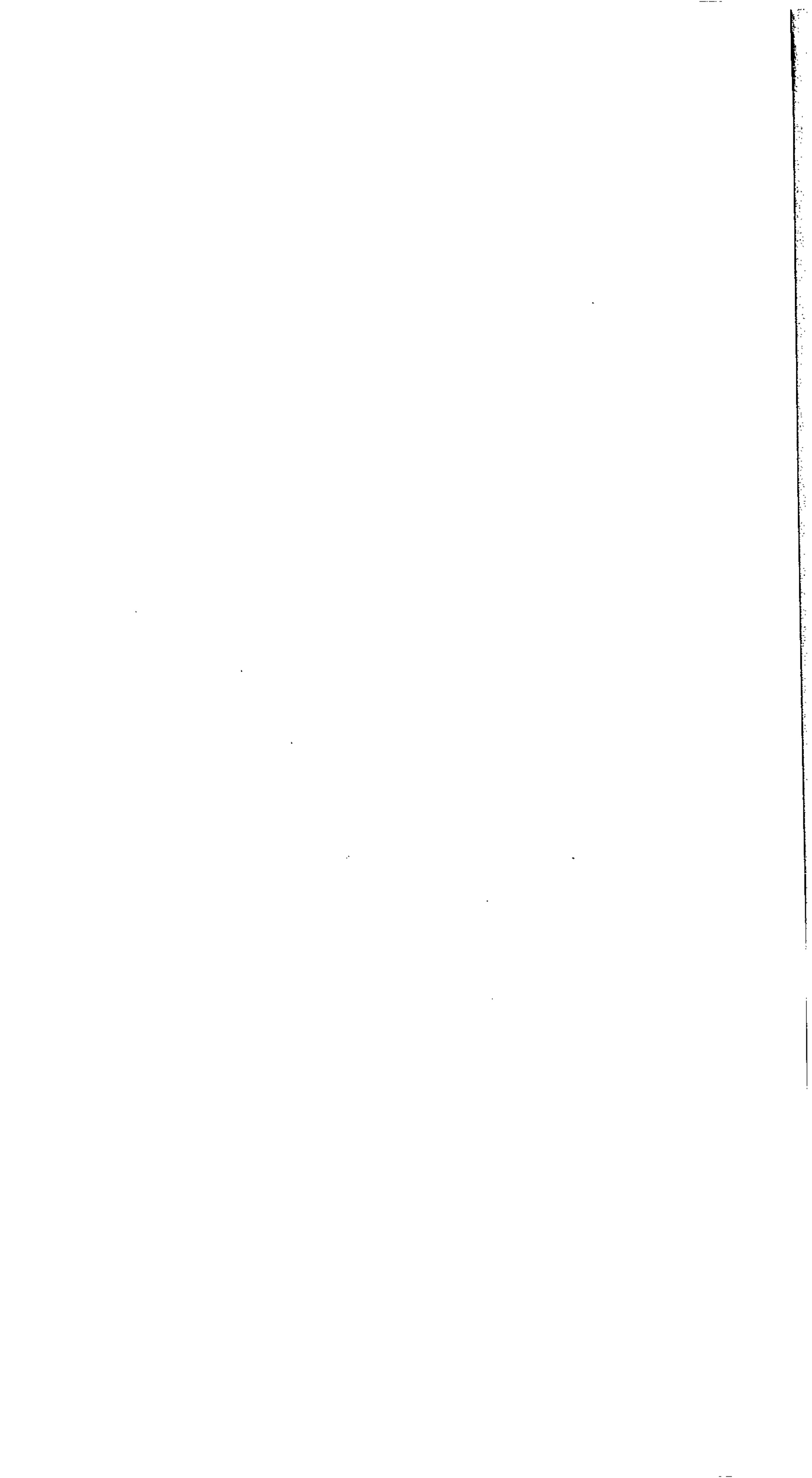
bre dans l'espace que Dieu m'a fait ! je marcherai le front haut, et, si j'écrase quelques hommes, tant pis pour eux ! je ne les aurai pas vus ; j'irai fermant l'oreille au bruit de mes pas ; je ne l'ouvrirai qu'à la voix de Dieu. »

Tandis qu'il prononçait ces mots, les yeux de l'écolier s'illuminaient d'un éclat subit ; il dominait la foule qui l'écoutait. On l'eût pris pour une ombre pâle et gigantesque, foulant une mer de têtes agitées que fait tressaillir le prestige de sa parole.

— «Étrange enfant ! » observa maître Moreau en hochant la tête et en suivant Lafontenelle de l'œil lorsque celui-ci quitta la salle, « si tu ne prends garde à tes idées de prédestination apocalyptique, on pourra bien serrer ton col d'un long cordon de chanvre ! »

— « Ou de la Toison-d'Or ! » s'écria un des maîtres, qui crut lancer un trait d'esprit.

Mais le festin attendait les convives ; le vin du Rhin coulait dans le cristal, et chacun s'était assis en riant.



II

Ces Barricades.

Oh ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait dans les airs...

ARG. BARBIER.

Un morne silence pesait sur la cité ; il était interrompu de loin en loin par un bruit semblable à celui de la foudre, qui frappe avant d'être entendue, et alors les cris du peuple se mêlaient au sifflement des balles que lançaient d'énormes mousquetons.

Dans une cour donnant sur une rue écartée et déserte, dont la séparaient des murs sombres et élevés, la foule compacte des écoliers du collège Beaucourt se collait aux battants massifs et fortement verrouillés de la grande porte. Tous ces visages d'enfants étaient pâles, inquiets, agités. A chaque détonation, qui semblait une menace superbe échappée du bronze royal, leurs poitrines se soulevaient hale-tantes comme celle du fils témoin de l'assassinat de son père qu'il est trop jeune pour venger, ou comme celle du soldat malade qui entend le son de la trompette et ne peut voler aux combats. Avec le bruit redoublait l'anxiété des écoliers, et bientôt la voix géante de la révolte annonça une tempête générale.

Cependant Lafontenelle, que désespéraient les obstacles qui s'opposaient à sa sortie du collège, Lafontenelle parcourait les rangs de ses compagnons d'étude, et cherchait à ébranler sur ses gonds la grille qui enchaînait sa liberté : c'était un lion qui entend dans la loge voisine l'appel incessant de sa fouguese compagne. Celui qui eût alors regardé notre écolier, sur la toque duquel la croix blanche de l'Union avait remplacé la plume bourgeoise, n'aurait pu deviner si c'était l'éclair de la férocité ou du génie qui brillait dans ses yeux. Se dressant pareil à la bête fauve à qui l'on vient d'enlever ses petits, il écumait de

rage et pâlissait de désespoir en voyant l'immobilité de la porte qu'il agitait et en aspirant à pleines narines l'odeur du salpêtre qui se répandait de tous côtés. Tantôt, l'œil fixé sur la terre, il s'abandonnait à de sombres réflexions, tantôt, regardant les maîtres d'études, dont la terreur avait paralysé la langue, il leur lançait de méprisants sourires, qui passaient et repassaient comme autant de sarcasmes sur ses lèvres décolorées.

Il semblera d'abord étrange que des hommes que leur position sociale devait jeter dans la Ligue catholique, fussent ainsi terrifiés au moment où cette faction religieuse touchait au but de ses désirs ; mais l'étonnement cessera quand on réfléchira que la valeur n'est point l'apanage ordinaire de ceux que recouvre le froc, et que, même après la victoire, ils sont souvent tremblants devant ceux qu'ils ont vaincus. Alors on devinera quels motifs faisaient redouter aux maîtres du collège Beaucourt, quoique faisant partie du clergé catholique, le triomphe d'un parti coréligionnaire qui pouvait, par un effort nouveau, saper les fondements du trône, dont les profondes et nombreuses racines eussent entraîné tous les intérêts de la vieille société royale.

Les professeurs et maîtres du collège Beaucourt, inquiets des suites que le triomphe du catholicisme

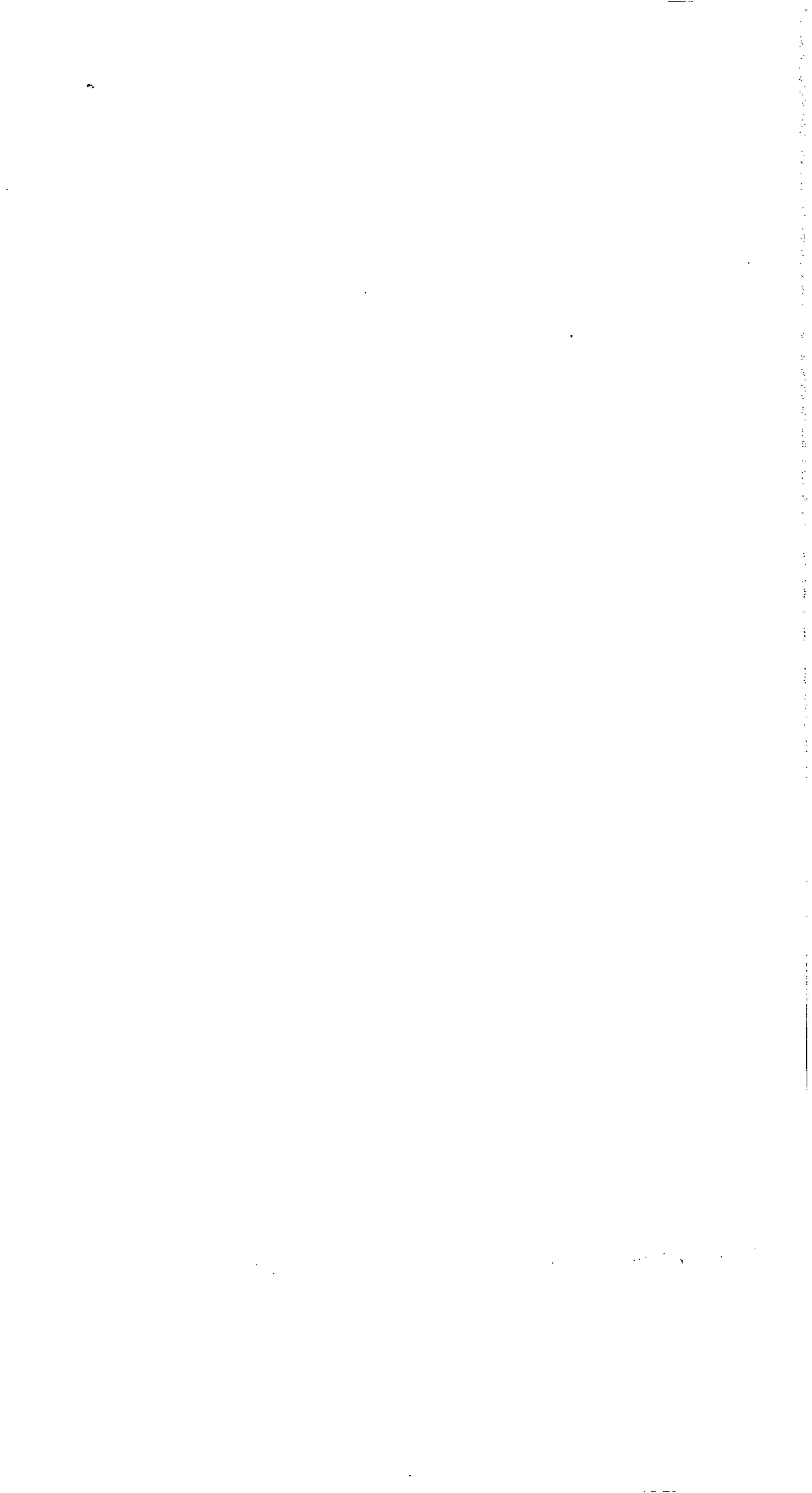
devait naturellement avoir, ne pouvaient sans pâlir d'effroi arrêter leurs regards sur le jeune Lafontenelle, car tous pensaient que plus d'une fois, dans les émotions populaires, la balle d'un enfant a décidé du sort d'une nation. Aussi un tremblement convulsif vint-il tout à coup les saisir en apercevant l'écolier qui, renversant sur la pierre froide de la cour un de ses condisciples coupable d'avoir voulu le retenir, s'élançait sur la saillie d'une fenêtre, et, bondissant ainsi qu'un jeune daim, franchissait les quinze pieds qui le séparaient de la rue. D'abord étourdi de sa chute, il resta quelques moments à se remettre; mais bientôt, revenant à lui, il se mit à suivre, en courant, les détours déserts de ces rues longues et étroites. Les habitants effrayés avaient soigneusement fermé les portes de leurs maisons; ce qui donnait à la capitale l'aspect d'une ville abandonnée. A mesure que Lafontenelle s'enfonçait dans cette forêt de piliers en bois qui, bas et épais comme des arcades, ou plutôt comme des pilotis, supportaient, en s'affaissant et en courbant le dos, ce dédale bizarre de maisons, son énergie prenait une force nouvelle. Enfin le bruit éclatant de la tempête populaire, se rapprochant de son oreille, le guida vers l'angle d'une ruelle, d'où déboucha tout à coup un peloton desoudards à cheval, dont le chef, étonné de voir at-

tachée sur sa toque la croix blanche de l'Union, s'avança vers le factieux; mais lui, prévoyant leur dessein, passa sous les étroites arcades que les chevaux ne pouvaient traverser, et, continuant sa route plus rapidement qu'il n'avait fait jusqu'alors, il arriva aux pierres amoncelées d'une barricade de ligueurs. A voir ces pavés arrachés du sol, ces demeures fermées et silencieuses comme des tombeaux, Lafontenelle eût pu se croire encore dans le labyrinthe des rues abandonnées qu'il venait de parcourir, si son œil d'aigle n'eût aperçu, derrière de longues chaînes de fer, une masse imposante d'individus vêtus de couleurs vives et disparates, se fondant dans une teinte sombre, que blanchissait par intervalles une fluctuation perpétuelle de croix arborées à toutes ces toques et à tous ces feutres pointus. Il prévint dès lors qu'un combat ne tarderait pas à s'engager; et en effet, après quelques minutes d'attente, le galop des coursiers se fit entendre à l'extrémité de la rue, et une troupe nombreuse de cavaliers en cuirasses, appelés *rondaciers*, arriva à la file et forma une haie épaisse de lances terminées en croix d'acier, tranchantes et meurtrières, qui donnaient la mort et faisaient à la fois briller aux yeux des mourants le signe de la Rédemption. Des milliers d'étincelles jaillissaient aux

rayons du soleil de leurs lourdes cuirasses, et, protégée par ce mur d'airain, la masse rouge de l'infanterie suisse s'amassait imposante comme les gerbes d'un champ à demi fauché. La position prise, il y eut un temps d'arrêt qui fit circuler dans les veines un frisson glacé semblable au vent du nord; mais, au commandement qui s'élança hardi à travers le silence de la multitude, les cavaliers se ruèrent sur la barricade en baissant la pointe de leurs lances. Tout aussitôt la masse sombre du peuple, qui se cachait derrière, se dressa, debout et agenouillée, et vomit sur la troupe un torrent de feu qui se déroba dans un nuage brûlant et pourpré, pareil à celui de l'orage qui contient et lance la foudre, en faisant dans les rangs ennemis de profondes et sanglantes trouées. A ce bruit, qui donnait la mort, les fenêtres de toute parts s'ouvrirent; et les meubles des maisons tombant sur les légions royales, en même temps qu'un monde aérien, paraissant sur les toits, les découvrait pour en lancer les débris, achevèrent de porter le désordre dans les rangs éclaircis des lansquenets, écrasés et meurtris par leurs chevaux blessés. Les femmes, oubliant en ce jour leur timidité ordinaire, se joignaient à leurs époux, et, les cheveux épars, brisaient les portes pour prendre part au carnage sanglant qui se déroulait sous leurs

yeux. Les plaintes des mourants ne pouvaient se faire entendre ; elles s'évanouissaient dans l'air, qui portait au loin l'odeur du salpêtre embrasé ; et la voix du peuple , formidable comme l'ouragan dévastateur, s'élevait audacieuse pour crier : *Vive Guise ! vive la Ligue !*

On sait l'issue de cette journée des barricades, à laquelle donna lieu le retour à Paris , malgré les ordres du roi , du duc Henri de Guise , qui , au nom de la Ligue , venait de détruire en douze jours l'envahissement formidable de cinquante mille reîtres allemands. Le roi , voulant profiter de la présence de son ennemi pour le perdre , appela à son secours six mille hommes de guerre , tant Français que Suisses, qui occupèrent incontinent les places et les avenues de la ville ; mais la bourgeoisie de Paris se souleva avec tant de rapidité , qu'en moins de deux heures, disent les historiens, plus de douze cents barricades se dressèrent à quinze ou vingt pas les unes des autres jusque dans la cour du Louvre , et que le roi , déçu dans ses projets, se vit contraint d'abandonner sa capitale, sous l'escorte d'une cavalerie d'élite , qui , demeurée fidèle, l'accompagna à Vernon , à Rouen et à Chartres, où il fixa successivement son séjour.



III

Le Premier Echec.

Les premiers, on les appela LES ÉCORCHEURS, et les seconds, LES RETARDEURS
MÔREAU.

Le poëte lui-même qui bâtit un mausolée à l'endroit des grandes douleurs
risque trop souvent d'oublier l'âme dans le marbre du monument.

SAINTE-BEUVE.

C'était dans une de ces cellules obscures et étroites, que l'on retrouve encore dans quelques couvents, mais plus froides et plus dépouillées, car le temps où l'écolier recevait pour passer la semaine

trois *sols parisis*, n'était pas encore éloigné; et les collèges de Paris ressemblaient davantage à des salles d'asile ouvertes à la science, qu'à de royaux établissements d'éducation. Encore, on le sait, parmi ces refuges, le collège Beaucourt n'occupait-il pas, tant s'en faut, le premier rang. C'était, dis-je, dans une de ces cellules, qu'éclairait la lune douteuse du premier crépuscule, passant à travers les barreaux rapprochés d'une petite fenêtre, que dormait sur un lit étroit et dur un enfant qu'une blonde chevelure, les grâces naïves et le doux sourire de son âge, eussent pu faire prendre pour un ange descendu du ciel. Au souffle égal que soulevait sa jeune poitrine, à la sérénité de ses traits, on pouvait prédire qu'étranger au mal, il ne connaissait encore que la vertu. Au-dessus de cette tête d'enfant si pure, si candide, se dessinait dans l'ombre celle de Lafontenelle, contristée par la douleur d'une première séparation et par la crainte qu'elle ne fût éternelle.

Parvenu, à la faveur du désordre qu'avait fait naître l'émeute, à rentrer dans le collège Beaucourt, et déterminé à céder à son destin, qui lui commandait d'affronter le péril, Lafontenelle, avant de quitter pour jamais cette demeure consacrée à l'étude, avait voulu dire un dernier adieu à cet enfant, dont la douceur angélique tempérant chaque jour la vio-

lence de son caractère, et qui, la veille encore, était venu à sa rencontre pour rendre à son âme attristée le calme dont l'homme a besoin, et le ramener dans l'enceinte de cet asile de la science, que, pour son bonheur, il n'aurait jamais dû quitter.

Vous qui, le visage baigné de larmes, le matin, avant jour, quand tout repose encore, vous êtes arraché à l'antique salon de famille, votre pauvre vieille mère qui vous a nourri, atteinte du mal qui doit hâter sa fin, s'affaissant sur son fauteuil, et laissant échapper, dans un sanglot convulsif, le mot terrible de *mort* ! Vous qui, dans cette salle, avez vu votre père, vieillard aux cheveux blancs, au visage austère, dans l'œil duquel brille une larme qu'il retient, et vos frères aussi, naïves et douces figures, dont le sourire s'efface pour la première fois devant tant de douleur et qui, sanglotant, vous étreignent les bras et les genoux ; vous qui êtes resté insensible à cette crise déchirante, en présence de laquelle l'homme sent ses forces l'abandonner, l'âme et le cœur s'arracher soudain pour ne plus se réunir et les membres palpitants d'une même famille s'écarteler sans retour ; vous qui avez vu votre mère, ainsi tombée sur un siège, silencieuse, brisée, les bras pendants, votre père debout, fort et douloureux, et les petites mains de vos frères qui vous retenaient ;

Vous qui avez fermé l'oreille à cette voix de la famille; vous qui avez rompu brutalement toutes ces chaînes sacrées; vous qui avez peut-être heurté en vous éloignant les cercueils de vos proches; vous qui vous êtes dit : Que m'importe! le sort en est jeté; il faut que je m'enfuie comme un voleur;

Vous qui entendez le doux murmure des ruisseaux comme vous entendriez la voix lugubre du destin;

Vous à qui l'ombre d'une verte retraite inspire un mortel ennui, et qui redoutez les clartés éblouissantes, comme les redoute l'oiseau des nuits;

Vous qui, ayant cherché dans la fatigue de l'esprit le bâton secourable du voyageur, le sentez s'alourdir dans vos mains et échapper à votre faiblesse quand vous aviez eu tant de bonheur à le saisir;

Vous qui avez rêvé le soleil dans la nuit des cachots, et qui, lorsque la porte s'ouvre, chanceliez sur le seuil, parce que vous avez perdu la vue;

Vous qui avez lutté dans ces terribles duels à mort, où, à la suite d'un sanglant accouplement de deux personnes, une seule pourra se relever;

Vous enfin que la destinée a marqué de son sceau réprobateur en vous arrachant sans pitié l'espérance de l'avenir et le souvenir du passé : vous comprendrez tout ce que le cœur de Lafontenelle dut éprouver en ce moment suprême où, poussé par la fatalité,

il allait de ses propres mains briser des liens chéris et poser une barrière entre lui et son jeune camarade, le seul être vivant qui l'attachât encore au monde ; car pour lui le foyer de l'aïeul était éteint, le seuil paternel n'existait plus, et son extrême jeunesse lui avait jusqu'alors interdit l'enivrement de l'amour. Une larme, la seule peut-être qui vint humecter sa paupière desséchée, tomba sur le visage de l'enfant endormi, qui se réveilla comme frappé d'un plomb brûlant.

— « Guyon ! » s'écria-t-il de cette voix qui s'insinue si bien dans les replis de l'âme, « Guyon ! voudrais-tu me quitter?..... Oh ! non, non, tu ne partiras point, ajouta-t-il en ouvrant tout à fait les yeux et en serrant dans ses bras l'écolier, pâle et sombre comme l'effroi ; tu ne voudrais pas m'abandonner ainsi ? »

— « Il le faut, » dit Lafontenelle en prenant la main de l'enfant qu'il pressa sur sa poitrine ; puis il descendit à pas précipités dans la cour, dont cette fois la porte massive s'ouvrit aisément devant lui, sans que le portier, plongé dans son premier sommeil, pût s'opposer à ce brusque départ.

A peine se vit-il libre, que, parcourant de nouveau les arcades tortueuses des rues, il arriva, après quelques recherches, dans une de ces échoppes ob-

scures où les fils d'Israël s'efforçaient de cacher sous des haillons leur argent et leurs bijoux précieux. C'était une chose étrange que cet asile, encombré de richesses, dans lequel étaient morts des vieillards dont la main cupide tordait les hommes comme un linge, pour en faire dégouter de l'or. On pouvait y voir tour à tour les chaînes brillantes du courtisan et les diamants de ses maîtresses : on y trouvait des trésors pour acheter la conscience du riche, un denier pour s'emparer de la chemise du pauvre et une amorce pour l'enfant qu'on voit commencer par le vol et finir sur l'échafaud. Caverne de l'usure, on eût pensé en jetant les yeux sur ses habitants, contempler le spectre jaune et rongé de l'avarice, refusant à son estomac les aliments qu'il réclame, pour acquérir le vase d'or, qui peut les renfermer, et qu'on n'emplit jamais. Il y a cependant quelque chose de vraiment extraordinaire dans cette soif de la richesse, qui fait courber depuis des siècles devant les trésors de la terre un monde entier d'hommes, sans que les reins de cette génération dorée puissent jamais se redresser; il semble que la proscription de Pharaon pèse encore sur ces têtes blanches et antiques de vieillards, nation qui reparait sur le sol froid de l'étranger comme le peuple errant de Moïse aux bords de la mer Rouge, ou comme les compagnons de Jérémie, exilés à Babylone, lorsqu'ils

suspendaient les harpes muettes de Sion aux saules du rivage ; peuple de la fatalité, que la fatalité pousse, et qui attend en vain un Rédempteur qui est venu.

Lafontenelle était entré dans une de ces échoppes en cachant sous sa pauvre cape ses livres classiques aussi usés que ses vêtements ; il en sortit quelques moments après, couvert d'un simple juste-au-corps, en assez mauvais état, mais qui faisait ressortir avec avantage les grâces d'une taille élancée ; un poignard à coquille reluisante brillait à sa ceinture ; et la longueur démesurée de la rapière qu'il avait à son côté, ne l'empêchait pas de la porter avec cette aisance qui était l'apanage militaire des gentilshommes d'autrefois. Horace et Tite-Live avaient payé les frais de cette métamorphose, opérée par les juifs au profit de l'écolier, qui bientôt après cheminait pédestrement sur la route de Tours, en tournant quelquefois la tête pour regarder, dans le lointain des plaines monotones de la Beauce, la grande ville, qui déchirait de ses innombrables clochers de couvents et d'abbayes la vapeur grise de l'horizon.

En ces temps où la Ligue divisait les citoyens, c'était une triste chose, surtout vers les provinces éloignées, que les routes, toutes couvertes de fossés et de buissons, dont quelques chemins vicinaux des départements de l'Ouest peuvent encore donner une idée

assez complète. Cependant celles qui avoisinaient Paris, débarrassées de mares stagnantes et de ruisseaux infects, recevaient de temps à autre un lit de cailloutage, qui facilitait dans l'été les communications; mais, par une compensation malheureuse, les habitudes nocturnes d'une multitude de vagabonds, errants aux portes de la capitale, rendaient dangereuse la fréquentation de ces routes après le coucher du soleil. Quant au peuple, il ne s'étonnait pas plus de la contribution forcée qu'exigeaient de lui ces misérables, qu'il n'est surpris aujourd'hui en acquittant aux barrières les droits de la douane et de l'octroi. Grâce à la fermeté de Louis XI, ces bandes aventureuses d'hommes sans aveu avaient considérablement diminué; mais les discussions religieuses ayant divisé à leur tour les esprits, les écumeurs de grands chemins étaient revenus plus nombreux et plus exigeants que jamais; ils attaquaient indistinctement tous ceux qui pouvaient les enrichir, et se montraient tellement redoutables, que le bourgeois, l'abbé, le moine aux gras bénéfices et les caravanes de muletiers cessaient de voyager avec la nuit, et se réfugiaient pêle-mêle dans les villages, où des escouades d'arquebusiers, armés jusqu'aux dents, avaient été détachés par le pouvoir afin de les protéger; mais lorsqu'un pauvre diable de voyageur tombait aux mains

des bandits, oh ! il pouvait réciter promptement ses paternôtres et recommander vivement son âme à Dieu, car le chef, lui parlant tête haute, lui jetait à la face le sobriquet de traître au roi, s'il avouait être ligueur, et celui d'hérétique, s'il convenait de son attachement au roi de Navarre. Que si, par aventure, il se vantait de sa neutralité, sa déclaration faisait éclater une si longue kirielle d'injures et de jurements, que le malheureux pouvait sans peine se croire tombé dans un nid de couleuvres, dont les sifflements n'étaient que le prélude des dards empoisonnés.

Lafontenelle ne tarda pas à rencontrer sur la route royale d'Orléans plusieurs convois de chariots, escortés par de jeunes hommes de son âge, grotesquement affublés d'oripeaux, et portant sur l'épaule, avec la gêne du conscrit, des piques, de ces énormes glaives à deux mains appelés pertuisanes, des arquebuses, des mousquets poudreux et mutilés ; et puis aussi il passait des troupes de soudards de ligne et de milices bourgeoises, qu'une longue absence du foyer paternel avait à peu près disciplinées. Tous ces convois, tous ces groupes paraissaient se diriger vers un même point, vers Orléans ; tous semblaient animés du même esprit, et, malgré leur inexpérience, quelque chose de guerrier brillait sur leur visage ; on devinait quelle part active ils pouvaient prendre aux querelles

qui allaient éclater aux quatre coins du royaume et l'embraser d'une tempête de feu.

Peu de soleils s'étaient levés depuis le jour des barricades ; et le pas de notre histoire sanglante avait été tel pourtant qu'on n'en accomplit de pareils qu'en longues années, *pas de géant qui vint d'un crime*, dit l'historien Moreau, *et qui acheva de séparer le bon grain de l'ivraie*. Déjà le roi, comme nous l'avons vu, avait été forcé par le peuple d'abandonner sa capitale ; il s'était retiré au château de Blois, et y avait convoqué les états-généraux, moins peut-être pour aviser au moyen de sauver la monarchie en péril, que pour les rendre témoins du plus sanglant attentat dont la race des Valois s'est souillée, attentat qui devait lui fermer bientôt la carrière royale. Peut-être cependant, il faut le dire, l'assassinat du duc de Guise et celui d'une partie des membres de la maison de Lorraine furent-ils une nécessité cruelle, indispensable pour sortir de la crise fanatique où les factions se trouvaient engagées. Henri III, sans postérité, se voyait en face d'une famille impatiente de saisir le pouvoir et qui se dressait haletante vers un sceptre, qu'une dynastie mourante allait laisser échapper, comme un bourgeon plein de sève, enté sur un vieil arbre, perce son tronc blanchi et déchire le flanc qui l'a fait vivre pour y étaler ses rameaux verts. Le roi, qui se rappelait le sort

de quelques-uns de ses prédécesseurs des premières races, enfermés vivants et rasés dans un cercueil claustral, voulut, par un moyen brusque, violent, inattendu, déjouer de régicides intrigues, et rompre des liens menaçants pour sa liberté, en précipitant dans la nuit des tombeaux l'homme qui préparait ses fers. La puissance de Guise fut son arrêt de mort. La masse des politiques, toujours flottante, toujours prête à se ranger du côté où ses intérêts pouvaient gagner quelque chose, ayant vu l'appui que donnait à ce roi de France, jusqu'alors sans énergie, le jeune prince de Navarre qui n'en manquait pas, se déclara en faveur des deux monarques, qui, assurés de ce nouveau renfort, se présentèrent devant Tours, où s'étaient retirés, après la mort de Guise, le duc de Mayenne, son frère, et les principaux ligueurs qui occupaient alors toute la France.

Lafontenelle, absorbé dans ces réflexions, Lafontenelle, que la légèreté de sa marche avait fait devancer tous les autres voyageurs, ne s'était pas aperçu que, demeuré seul sur la route, fort mal éclairée par la lune, il était au moment d'atteindre la longue rue composant la ville d'Étampes, que protégeaient alors des pans inégaux de maçonnerie, percés de meurtrières et qui liaient extérieurement les murs anguleux des maisons et des jardins, auxquels on avait aussi pratiqué

de grossières ouvertures pour le mousqueton, l'arquebuse et l'escopette ; c'était une rapide et pittoresque fortification, dont aucun Vauban n'est venu effacer le sceau virginal. Notre écolier approchait de la vieille tour de Brunehaut, croulante sur la colline, et dont le spectre confus et isolé blanchissait dans les ténèbres, lorsqu'une masse sombre, qu'il n'avait pas vu se traîner au devant de lui sur le milieu du chemin, se dressa tout d'un coup presque sous ses pieds, en faisant vibrer avec force à ses oreilles le mot impératif de *halte!* cri que répétèrent à l'instant deux ou trois autres veilleurs de nuit. A leurs voix, les buissons s'agitèrent et livrèrent passage à plusieurs hommes armés, qui, formant un cercle autour de notre voyageur, le tirèrent de sa rêverie. Ils étaient couverts de vêtements en lambeaux, coiffés de feutres gris, pointus et sans ornements, ou la tête emboîtée dans un casque à demi-brisé. Ces hommes, dont les mains agitaient la pesante rapière ou la carabine rouillée, ressemblaient moins à des gens de guerre, qu'à un ramassis d'écorcheurs ; et quand le chef, que distinguait de sa suite un long manteau brun jeté sur de larges épaules, se fût précipité au devant des siens et eût crié au jeune aventurier :

— « Quel parti ? »

— « Dieu et sa très-humble servante la très-sainte

Union catholique », répondit Lafontenelle sans la moindre hésitation.

— « Eh bien ! alors, » répondit l'homme au manteau brun, avec un désappointement mal dissimulé, « tant mieux et tant pis ! car mieux vaut prendre aux ennemis qu'emprunter aux amis ! » Et il fit suivre sa phrase d'un gros rire qui se prolongea tout le long de la bande, et, après un moment de silence, il reprit, cherchant à donner à sa voix une expression de lente gravité et de politesse bouffonne : « Vous êtes trop bon catholique, seigneur gentilhomme, pour vous offenser de la dure nécessité qui, dans ces temps mauvais, contraint les fidèles amis de la très-sainte Union à des procédés parfois un peu brusques : aussi vous voudrez bien, je l'espère, sans aucune résistance (car elle nous obligerait à des choses fâcheuses et nous ferait voir en vous un suppôt du roi de Navarre et de l'enfer) nous permettre une perquisition pour la forme, qui ne fera, tout au plus, que vous alléger ; et si, plus tard, vous voulez prendre ailleurs votre revanche, songez que vous trouverez ici, à toute heure, la coopération fidèle et dévouée de bons et loyaux soldats catholiques. »

Et, tandis que le capitaine laissait tomber une à une ces paroles de sa grosse voix du Midi, moitié railleuse, moitié grave, ses gens, dès les premières

syllabes, avaient serré de près Lafontenelle, et *dextrement* parcouraient son individu dans toutes les poches et sur toutes les coutures, depuis le bourrelet du chaperon jusqu'à la semelle des bottines; et, comme ils restaient mornes et décontenancés à la suite de cette perquisition, qui finit juste avec la harangue du chef, celui-ci, après un moment de silence et lorsque les soudards eurent élargi leur cercle, éleva la voix avec une affectation de plus en plus burlesque, qui sentait de vingt lieues son terroir de la Garonne, et il dit, comme plongé dans ses réflexions :

— « Restez un instant, mes gars; et vous, messire gentilhomme, ou manant plutôt, à en croire la pénurie de votre escarcelle, veuillez, si c'est un effet de votre obligeance, me permettre encore une simple remarque. Comme vous vous dites bon catholique et que vous allez sans doute à l'armée à Tours, monseigneur le duc de Mayenne remplacera ces rouillardes (que vous traînez, sauf votre respect, ainsi qu'un escargot traîne sa coquille), par un brillant armet et par une brillante carabine ou rapière, à votre choix. Donc il serait parfaitement inutile et tout à fait embarrassant pour vous de conserver ces vieilleries, qui récompenseront de pauvres soldats chrétiens du temps précieux que vous leur avez fait perdre. »

Et en finissant son discours le capitaine avançait la main sur la coquille du poignard de Lafontaine.

— « Arrière ! arrière ! maltôt ! » s'écria l'écolier, d'une intonation puissante, en repoussant d'un geste rapide la main du chef et en égratignant de son poignard sa poitrine qui s'approchait trop.

Furieux de voir couler le sang de leur capitaine, les bandits se ruèrent à la fois sur le jeune homme, qui, ne pouvant lutter seul contre tant de bras aguerris, meurtri de coups, serré violemment par ses redoutables adversaires, affaibli par ses blessures, perdit à la fin connaissance et tomba à la renverse.

Lorsqu'il revint de son long évanouissement, il se trouva couché dans un des fossés fangeux qui servaient de bordure au chemin; ses vêtements, ses armes et jusqu'à son feutre, tout avait disparu. Il était seul, brisé, à demi nu. Il recueillit cependant peu à peu ses souvenirs, se leva tout d'un coup en étouffant en lui sa douleur, et resta quelque temps debout, si immobile, qu'un passant l'eût pris pour une des yeuses qui bordaient la route. Ses pensées s'entre-choquaient rapides dans son cerveau. Puis un mot s'échappa comme l'arrêt irrévocable de ce débat intérieur, un seul mot : *vengeance* !

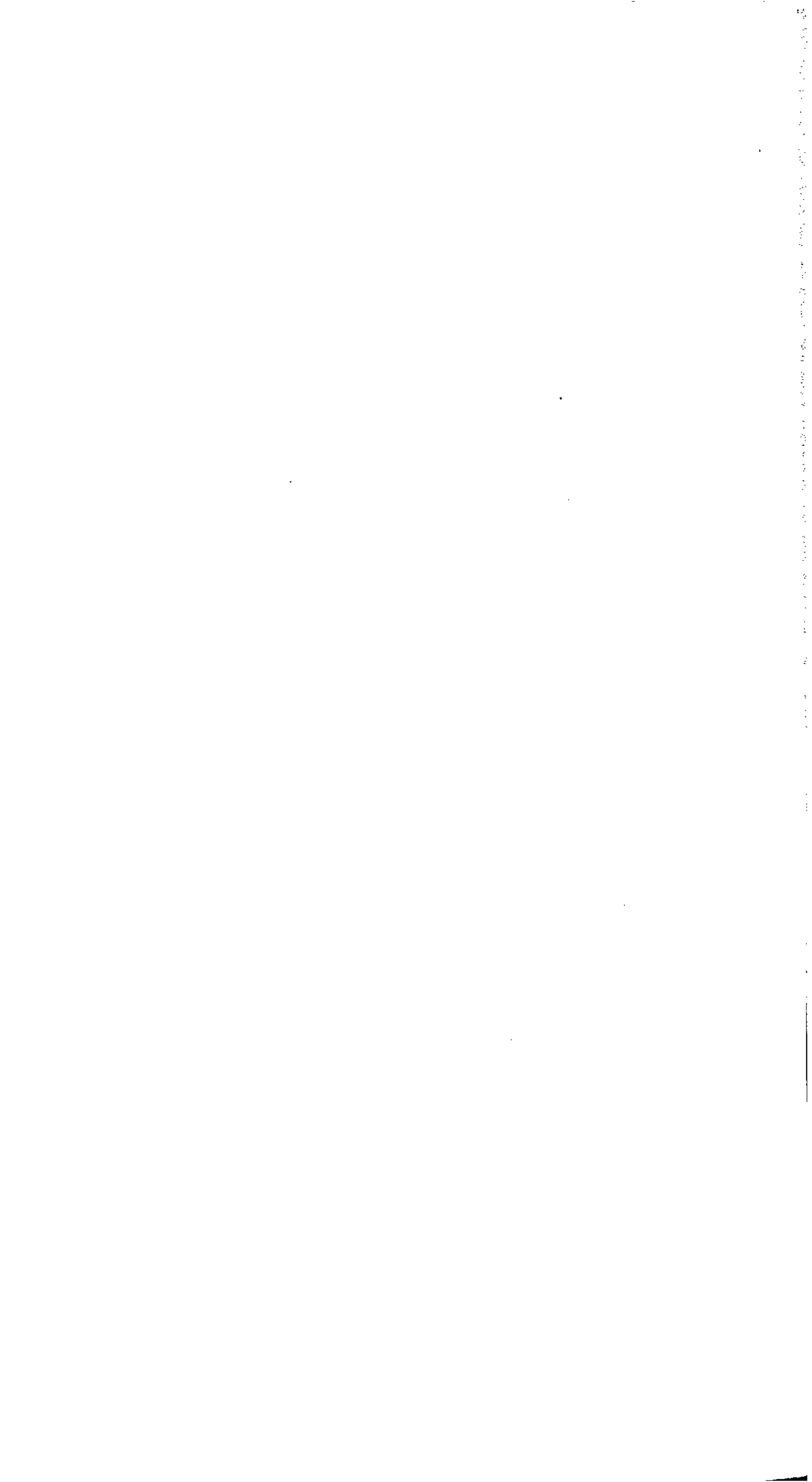
Indécis néanmoins sur le parti qu'il devait prendre, tantôt décidé à marcher encore en avant, tantôt déterminé à faire un pas rétrograde, brave et pusillanime tour à tour, Lafontenelle frémissait de rage et tremblait presque de frayeur. Plus d'un exemple fameux a prouvé que chez les hommes de cœur le courage et la crainte peuvent s'allier quelquefois. Ainsi l'on a vu, de nos jours, un soldat vaillant, devenu prince grâce à de nombreuses victoires, Murat, le magnifique roi d'Homère, entrer, un fouet insultant à la main, dans l'incendie géant de Moscou, la grande ville sainte, et chasser devant lui, comme une nuée d'oiseaux du désert, les Scythes innombrables et indomptés. Qu'eût répondu alors Murat à celui qui lui aurait dit avec un froid sourire : « Conserve bien cet excès d'héroïsme, cette surabondance de bravoure ! Un jour, un seul jour dans ta vie, tu en auras besoin, et elle te fera défaut. Tu iras chercher ton royaume perdu, et une poignée de paysans te fusillera, pauvre homme sans cœur et sans défense. »

Enfin, parvenant à maîtriser les sentiments qui se combattaient dans son âme, le fugitif du collège Beaucourt recouvra toute son énergie, et, jurant encore de se venger :

— « Perfides ! s'écria-t-il en grinçant les dents, ils apprendront un jour de moi comment l'homme de

cœur punit une trahison!... En avant! et que Dieu me protège! »

Ces mots étaient à peine prononcés que, résolu à tout braver, notre héros prenait la route de la Basse-Bretagne, où nous le retrouverons bientôt.



IV

Le Manoir de la Basse-Bretagne.

Il tiendrait cent hommes de plus dans les granges, s'ils voulaient se coucher les uns dessous les autres, en travers, mais ce serait disputer sans fin à qui serait par-dessus, et l'on pourrait bien jouer du couteau.

.....
Il faut que ce qui doit arriver arrive ; mais nous entendons plus d'un chant de victoire avant l'heure du massacre et de l'échafaud.

WALTER SCOTT.

La mort de Henri de Guise avait affligé profondément le duc de Mercœur, son parent, qui était gouverneur de la Bretagne en cette mémorable année 1589. Il s'empessa de favoriser le parti des mécontents,

et, levant l'étendard de la révolte, il organisa la guerre civile, qui, pour la première fois, vint désoler la Bretagne au moment où son flambeau s'éteignait sur tous les autres points du royaume. En vain le roi Henri III, plus célèbre par ses mignons que par ses qualités, et son cousin le roi de Navarre, envoyèrent-ils de nouveaux gouverneurs, appuyés de quelques soldats, pour soumettre et remplacer ensuite le duc de Mercœur; cet illustre personnage, leur disputant le terrain pied à pied, lutta longtemps contre eux avec courage et bonheur, et finit par prouver aux monarques coalisés que souvent la force se brise contre l'opiniâtreté.

La réforme religieuse avait fait peu d'adeptes en Bretagne; à peine comptait-on dans ses rangs quelques gentilshommes, dont le plus grand nombre, entre autres les princes de Rohan, s'étaient retirés à La Rochelle et dans les provinces méridionales soumises à la faction. Il ne se trouvait dans la contrée que deux partis bien dessinés, professant la même religion, mais divisés sur des questions gouvernementales, les ligueurs ou ceux de l'Union, et les politiques ou royaux; et encore ces deux partis, ne se composaient-ils, en général, que de gens de guerre, grâce à l'humeur inquiète et turbulente de la noblesse d'une part, et de l'autre au désir de pillage, mani-

festé journellement par certaines bandes d'aventuriers, aussi présomptueux que hardis.

Ce n'était donc point pour l'adoption ou le rejet de quelques dogmes religieux que la guerre civile se propageait avec une effrayante rapidité sur les côtes de l'océan. Son véritable but était de rajeunir la société mourante de vieillesse; elle avait besoin d'un sang frais, vigoureux, pour recouvrer sa vigueur primitive et pour sortir de l'état de torpeur où elle était plongée; car la caducité et le trépas ne sauraient jamais enfanter.

Babylone, Athènes, Rome ont eu aussi leurs jours de triomphes et de gloire, mais, l'oisiveté ayant remplacé le travail, la mollesse et l'abus des plaisirs énervèrent bientôt des peuples, dont la grandeur passée n'existait plus que dans le souvenir, tandis que d'autres nations, s'élevant sur leurs débris épars, brillent aujourd'hui au premier rang, pour être détruites à leur tour, car tout ce qui existe dans ce monde, est destiné à périr.

En France, la noblesse, les communes et la bourgeoisie, rangées en nombre à peu près égal sous la bannière royale et sous l'étendard de la Ligue, se mesuraient d'un œil menaçant et se préparaient de part et d'autre aux combats. Elles n'espéraient aucun appui des membres du clergé, qui, dans ces

luttres déplorables de peuples et de souverains, ne cessèrent pas un jour de remplir un rôle entièrement passif, et excitèrent ainsi l'ambition des princes étrangers, toujours prêts à fomenter des troubles intérieurs dont ils avaient l'espérance de profiter.

La cour d'Espagne, d'un côté, revendiquait depuis longues années la possession de nos provinces de Bretagne. Elle fondait ses prétentions à cet égard sur le partage de la succession de Montfort. Gouvernée en ce temps par Élisabeth, l'Angleterre, dans cette circonstance, ne pouvait oublier (elle si disposée à ne rien négliger pour ses intérêts!) que jadis elle avait dicté des lois à cette partie du royaume; que la France s'était agrandie de la province de Bretagne, grâce au mariage du roi Louis XII avec la princesse Anne, et qu'elle l'avait retenue, lors du décès de cette reine, en violation flagrante du contrat régulateur des droits respectifs des nobles conjoints. L'Angleterre enfin se souvenait que le sort du pays par elle regretté n'avait été entièrement fixé que par une convulsion politique qui l'avait rendu libre, comme un captif qui perd connaissance au moment où ses fers brisés pendent encore de ses mains meurtries et défaillantes, sans qu'il puisse se plaindre des chaînes qu'il n'a plus, ni de celles qu'on lui impose.

La guerre civile venait d'éclater dans la Basse-Bretagne, pointe de terre isolée qu'entoure l'océan orageux, et qui est demeurée toute celtique, à travers les siècles, sans que son langage ait perdu une seule de ses voyelles gutturales; sa chevelure, son abondance et sa rudesse; ses larges braies gauloises, un seul pli de leur toile grossière.

Dans un de ces chemins creux, recouverts en dôme par les arbres des fossés, piétinait dans la boue un de ces groupes, mélange bizarre d'éléments hétérogènes, qui annonce le départ des levées, ou l'approche de quelque mouvement populaire. Ce groupe n'était composé que de quelques douzaines d'hommes, mais l'éparpillement de leur marche et les couleurs tranchées de leurs vêtements doubleraient leur nombre à la vue. Physionomies, allures, habillements, il y avait là deux caractères, ou, au moins, deux nuances bien distinctes.

L'une, qui n'offrait rien de bien rassurant, était dominée par des têtes de vieux barbons, à la peau jaune et tannée, comme si trente hivers de pluies avaient passé dessus, et noire, comme si un canon venait de leur cracher au visage; têtes rasées comme celles des vautours, regards avides et scrutateurs, moustaches redressées avec une expression d'effronterie et de luxure, barbes de bouc, rousses et pointues. Quant à

leur équipement, il appartenait en entier aux maltôtiers, coureurs, écorcheurs, qui tous se confondaient à cette époque de la Ligue. Ils avaient des jacqs de buffle usés, des feutres terreux, bosselés, à haute forme, aux larges bords rabattus par les pluies, ou des casques coniques, évasés, tout rouillés, avec des sacs de peau de veau roulés et jetés sur l'épaule, le court mantel en loques, puis une forte ceinture bien garnie d'acier, des hauts-de-chausses rompus, et, autour des pieds, des sortes d'espargattes en peau, avec le poil à l'extérieur, retenues par des cordons roulés et croisés sur une pièce d'étoffe entourant le bas de la jambe; d'autres avaient de mauvaises hottines sans forme; d'autres, de grosses guêtres échangées avec les paysans, toutes éclaboussées de crotte et criblées de déchirures; mais le signe caractéristique de ces hommes était une certaine désinvolture, une sorte de balancement facile d'un jarret vigoureux et routier, et, par-dessus tout, la pose transversale et militaire d'un mousquet, qui ne demandait pas mieux que de s'exercer sur le premier venu.

La seconde et plus nombreuse partie de la bande se composait de jeunes paysans, aux têtes parfois belles, naïves, enthousiastes, mais dont la généralité reflétait ses traits finement niais et grossièrement malicieux des mauvais sujets bas-bretons. Leur cos-

tume était celui des campagnards du pays : veste, gilet et pantalon aux amples formes orientales, et, par un étrange rapprochement géographique, par un singulier anachronisme, chapel des pasteurs de l'ancienne Celtique, feutre à la forme pittoresque, modelé sur un nid d'oiseau.

Un entretien bruyant, coupé par les incidents de la marche, régnait le long de cette troupe dans un échange de questions matoises et de réponses naïves, qu'interrompaient sans cesse les lazzis et le gros rire des soudards. Cette conversation des vieux reîtres et des jeunes paysans s'arrêta tout à coup, comme dans une attente commune, à l'aspect d'une habitation de gentilhomme, qui se démasqua brusquement sur le bord de la route, entourée d'un bois de hauts châtaigniers séculaires; et la bande entière se perdit sous le grand portail extérieur, ouvert à deux battants, et dont le fronton déployait étalé, entre deux lions debout à faces rébarbatives, un écusson qui avait été apposé en l'année 1540 aux mandements de Cornouailles, par Guillaume Éder, qui était alors évêque de Quimper. Ces armes étaient de *gueules*, à une face d'argent, flanquées de trois quintes feuilles pareilles.

Ayant de pénétrer dans la cour avec la bande qui vient de disparaître sous l'ogive de la grande porte,

jetons un coup-d'œil sur cette gentilhommière vieille et féodale, de celles qu'autrefois on appelait *manoirs* dans la province, et que de nos jours les propriétaires abandonnent aux métayers et à leurs bestiaux. Elle était bâtie sur le penchant d'une colline boisée. Sous l'édifice se déroulait une pelouse verte, au delà de laquelle on distinguait une plaine, où se balançaient le genêt aux flots d'or et le sarrazin embaumé, étalant toutes leurs richesses. Dans un massif d'arbres plantés en avant de la grande cour, se pressait le pigeonier pyramidal avec ses nuées de colombes ; plus loin, les murs gris du castel, percés de fenêtres rares et grillées, ayant, au milieu, leur grande porte à ogive, avec des armoiries de pierre au front, en guise de cimier, et l'inévitable poterne ; tout cela formait un étrange contraste avec le pavé sonore, tout bordé d'herbes jaunies par le soleil, et le perron du manoir, constamment orné de fleurs rampantes et d'un vieux cep vivace, aux longs bras étendus, et les larges croisées peintes en rouge, et le toit aigu d'où descendait une foule de monstres, qui vous regardaient immobiles en vomissant des torrents d'eau pluviale.

Devant la porte se prolongeait le petit tertre en gazon menu comme du velours, ayant, à un de ses côtés, la gracieuse chapelle seigneuriale, et de l'autre un lavoir ombragé par un sycomore, dont les larges

feuilles cachai^{ent} presque en entier de leur frais éventail une humble statuette érigée à la Vierge.

L'entrée de la bande de soldats et de recrues dans la cour intérieure du manoir troubla pour quelques instants l'habitude silencieuse de ses maîtres. Des voix confuses s'élevèrent de toutes parts; et, monté sur une estrade composée de planches, qu'entouraient environ deux cents individus, notre écolier du Pré-aux-Clercs et du collège Beaucourt se mit à pérorer la foule, que son œil magnétisait, en même temps que sa parole éloquente la forçait à lui prêter une attention soutenue. Celui qui l'eût revu là, eût eu peine à reconnaître Lafontenelle, l'écolier pensif et pâli; il avait comme grandi dans le commandement; sa voix était sonore, entraînante, accentuée. Ses traits nobles et fiers, son regard impérieux et fixe, contraignaient au respect, et l'éclat de son costume de gentilhomme ne faisait que mieux ressortir toute sa bonne grâce naturelle. Cependant il y avait en lui je ne sais quoi de rude et de dur; le trépignement convulsif de son éperon d'argent semblait vouloir fouler et broyer; le balancement de ses longues plumes trahissait son orgueil et son impatience. Il achevait une harangue mi-partie française, mi-partie bretonne, sans autre règle que sa pensée, qui se tortillait heurtée, bouillonnante, débordée.

— « A nous ! à nous ! enfants du Christ ! » criait-il à ses auditeurs, en les brûlant comme des laves, en les creusant comme des abîmes, en les soulevant comme des tempêtes. « Ils ont dit : « Malheur ! malheur ! le règne du fils de l'homme est passé. Nous appellerons de Babylone le grand dévastateur, pour qu'il fasse manger ses chevaux sur leurs autels ; nous jetterons leurs vierges à sa lubricité, et leurs enfants à ses chiens ; car l'heure de l'Antéchrist est venue ; il doit vaincre avec nous, qui sommes ses enfants, Dieu, et eux qui sont de sa race. » — Et alors ils brisent les autels de Jésus-Christ, ils écartent les pierres du tombeau des saints pour arriver à leurs reliques, qu'ils jettent dans les égouts ; ils s'emparent des vases sacrés, et, semblables à l'impie Balthazar, ils s'en servent pour une longue et dégoûtante orgie ! Mais le doigt de Dieu a écrit la terrible sentence sur le mur de la salle du festin. Cette salle d'immondices et d'impiété sera le sépulcre du sang et de la damnation. Et la voix de l'ange a trois fois crié : Debout, fils de Jacob l'élu ! le Seigneur a tiré son épée sur la race d'Amôn ! Levez-vous, fils des hommes, et écoutez l'ordre de Dieu ! Que pas un Amalécite ne soit soustrait à son glaive, car le sang de l'Amalécite doit purifier l'autel du fils de Dieu ! Quiconque cachera un Amalécite au Seigneur, verra le sang de l'impie

retomber sur sa tête, et Dieu abandonner son peuple et le livrer aux nations ! »

Lafontenelle se tut un instant , puis il reprit :

« — Ils ont tué le grand duc de Guise, qui était un saint, et ils ont brûlé ses membres, pour qu'il ne se redressât pas pour les exterminer; ils ont jeté ses cendres aux quatre vents, dans la crainte que le peuple ne s'en couvrît la tête en criant vers le Seigneur. La France a adoré le Bélial de Navarre; Israël s'est prostitué aux filles des Gentils; mais la trompette de l'archange a sonné, et l'ange de la mort a marqué du doigt chaque porte d'Égypte; le glaive du père a lui à travers les nuages, et le pied de la femme écrasera les douze têtes de la bête. Au combat, au combat, Israël! Le Christ a parlé: celui qui mourra, sera saint et martyr; on baisera sa cendre, et il priera Dieu pour ses frères. Celui qui vivra, verra son manoir comblé des biens du Seigneur, car le Seigneur a donné Chanaan à Israël. — Vengeance! l'heure est venue! Dieu vous a donné la race d'Amon. Que tous meurent! que pas un enfant ne soit épargné sur le sein de sa mère! qu'il ne reste pas une pierre dans le sang! Vengeance! vengeance pour Guise et les saints! Malheur à ceux qui ont remplacé Jéhovah par le veau d'or! Maudits soient les trafiquants d'Israël qui, comme Judas, ont reçu le prix du sang

et vendu les enfants du Christ à l'Hérode de Navarre! »

Accueilli par un tonnerre d'applaudissements et par les cris : *Vengeance! et vive Lafontenelle, le zélé défenseur de la sainte Église catholique!* ce discours était à peine terminé, que l'orateur quitta son estrade, et, s'élançant sur un cheval à robe noire et luisante, comme s'il sortait d'un torrent de l'Ukraine, il le fit légèrement bondir, et passa sous le portail, suivi de la cohue, qui cherchait à prendre une attitude militaire, chose assez difficile au milieu de ce mélange inégal de vieux soudards et de recrues, de fourches et d'arquebuses.

— « A bientôt, frère! » cria-t-il en adressant de la main un léger signe d'adieu à une figure placide et triste, enveloppée dans une houppelande de damas, et qui était demeurée immobile sur le balcon en regardant la bande avec un sourire commencé, que la crainte paraissait retenir; « à bientôt, frère! j'enverrai à ton souper quelques joyeux compagnons, et à ton cellier quelques bons barils de vieux vin! »

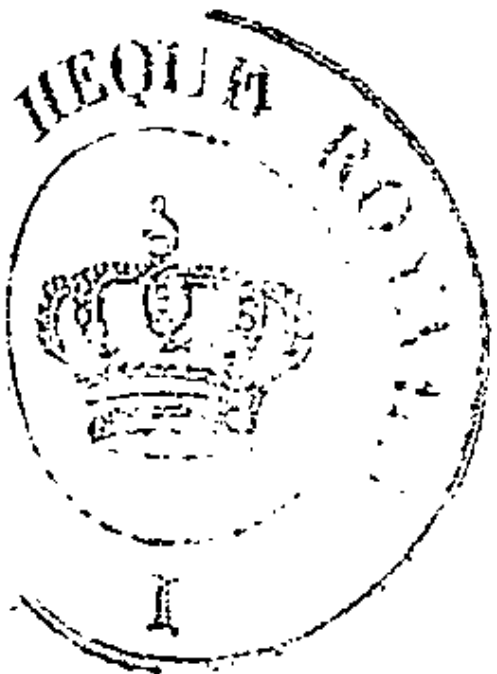
La petite troupe se perdit bientôt dans les profondeurs de la vallée, tandis que le personnage à houppelande regardait toujours dans la direction qu'elle prenait. Il la revit, au bout d'un certain temps, jeter un éclair fugitif au sommet pelé d'une colline rocheuse, puis elle

disparut. Alors le personnage à houppelande, le sire de Lafontenelle, frère aîné de notre écolier, honnête et modeste gentilhomme de la Basse-Bretagne, poussa un soupir, comme s'il eût senti sa poitrine soulagée d'un grand poids, et dit à demi-voix :

— « Fous ou brigands, huguenots ou ligueurs, que le diable ou le Créateur, n'importe lequel, vous enlève, pourvu que j'en sois débarrassé!... »

— « Ainsi que mon pauvre cellier, » ajouta une voix aigre et criarde, qui fit sourire et retourner le seigneur vers une vieille femme jaune et ridée, dont les lèvres pincées annonçaient la parcimonie, et qui remplissait près de lui les fonctions de femme de charge ou de ménagère.

— « Oui, monseigneur, » ajouta-t-elle en roulant dans leur orbite ses petits yeux éraillés, « fasse le ciel que notre cellier et notre office soient pour toujours débarrassés de ces maraudeurs; car, s'ils séjournent encore ici une quinzaine, je ne sais pas, en vérité, ce que nous deviendrons. Monseigneur votre cadet a enfoncé hier au soir notre avant-dernière barrique, pour en désaltérer ses goujats, plus dignes de la corde que de ce bon vin de Gascogne dont vous régalez vos amis. Et puis, n'est-ce pas une horreur de voir le castel d'un honorable gentilhomme, un des meilleurs de la Haute-Cornouailles, transformé sans



son bon plaisir en une vraie caverne d'écorcheurs, en une caserne de lansquenets ! »

— « Patience ! » lui répondit le sire avec son flegme habituel ; « quand on est le plus faible il ne faut pas heurter les gens ; d'ailleurs Guyon m'a promis de chercher un autre logement plus favorable à ses projets, et Guyon vient de trop bon lieu pour fausser sa parole ; il a des torts, sans contredit, mais il n'exposera point le manoir de ses pères à une ruine complète. Il a débauché mes vassaux, il a séduit mes domestiques, il a entamé mes provisions, il n'a pas toujours montré toute la déférence que doit avoir un cadet envers son aîné d'après les lois de noblesse ; mais il est jeune, impatient d'être gentilhomme de fait, et au fond il n'est pas méchant ; il m'aime, et je suis plus certain de sa parole que je ne le serais de celle d'un baron ou d'un duc ! Ainsi donc, patience ! et tout le monde sera content. »

En rassurant de son mieux Marie, le gentilhomme descendait le massif escalier de pierre donnant entrée au vestibule, qui, ainsi que toutes les pièces du rez-de-chaussée, présentait l'aspect d'une maison prise d'assaut et livrée aux pillage. Cette vue arracha deux larmes à la ménagère, qui recommença ses doléances, en mêlant à ses soupirs des paroles menaçantes et injurieuses pour les auteurs de ces désordres et en frottant

ses yeux rouges d'un pan de son tablier d'étoffe rude et rayée. Son maître ne parut voir les unes, ni entendre les autres, et, abandonnant le soin de la calmer aux grosses filles du village qui étaient entrées pour voir le champ de bataille dès que le bivouac avait été évacué, il sortit de la maison, traversa le tertre velouté que dorait en ce moment un rayon de soleil, dont l'effet sembla lui rendre le sourire, et alla discrètement ouvrir la porte rouge du petit jardin, dont la culture était son plaisir favori. Mais ses bras tombèrent quand la porte entr'ouverte lui montra ses fleurs arrachées, ses arbres avec leurs branches cassées, pendantes, ainsi que leur feuillage et leurs fruits, et ses plates-bandes chéries indignement foulées sous le piétinement des hommes et des chevaux !

— « Ah ! mon pauvre jardin ! » s'écria douloureusement le sire de Lafontenelle. « Encore s'ils s'étaient contentés de prendre mes fruits ! mais briser les branches, détruire les arbres, anéantir tout sur leur passage comme les sauterelles d'Égypte !... Ah ! barbares ! Et mes fleurs, mes pauvres fleurs, écrasées, perdues pour l'aurore qui ne les fera pas renaître, qui ne les arrosera plus de ses larmes ! » — Et il allait leur relevant la tête parmi les hauts buis brisés, et, lorsque leur tête languissante retombait à terre, il soupirait.

Puis il s'avança, toujours triste et plus inquiet

que jamais, vers un bosquet servant de bordure à la verte pelouse, la veille encore émaillée des plus belles fleurs, et dont le milieu était occupé par un fût de colonne supportant un vieux cadran, tout gravé de sa main, et tout couvert de sentences grecques et latines et des douze signes du zodiaque. Les fleurs, le gazon, le cadran, rien n'avait été respecté, et le soleil, se faisant jour à travers les nuages, cherchait en vain l'aiguille sur laquelle il avait coutume d'annoncer midi ! Ce spectacle affligea tellement le gentilhomme, qu'il sentit une larme amère mouiller ses joues amaigrées, et, tombant sur un banc de verdure, il demeura absorbé dans ses réflexions, déplorant le sort de ses plantes mortes avant le temps ! C'était là qu'il avait passé les plus longues heures de sa vie. A son déclin il tâchait de se retenir à tout ce qui l'entourait. C'était là qu'il avait étudié la science alors peu connue du cœur humain ; c'était là, au milieu de ces fleurs, que se cachait le sage inconnu et faible. Chaque feuille se rattachait à une de ses pensées, chaque fleur avait un nom au fond de son âme. C'était là, au milieu de cette famille toute d'amour, de chants, de parfums, qu'il voyait chaque jour le soleil se lever et se coucher sur le vert tombeau qu'il s'était préparé à lui-même. Il prit une rose meurtrie et l'effeuilla en poussant un soupir... La nuit le trouva encore dans cette position,

qu'il ne songeait pas à quitter, quand le son discordant des voix d'une bande de maraudeurs, qui marchaient en chantant au son des cornemuses, le força de quitter le jardin et de rentrer dans la cour du château, où il trouva son frère, revenu de son expédition, et que suivaient ses gens de guerre, amenant avec eux un fort convoi de bœufs, qui laissaient tomber à terre la bave de leur tête brisée de fatigue. A la lueur des torches allumées par les maltôtiers, le gentilhomme aperçut quelques individus mornes et pâles qu'entouraient les soudards, mèche et mousquet au poing. A la couleur uniforme de leur vêtement on reconnaissait des habitants des villes, et leurs visages abattus disaient assez qu'ils étaient prisonniers.

— « Tu le vois, » dit Guyon en prenant les deux mains de son frère, qui cherchait à se glisser inaperçu sous le portique de son château, « la journée a été bonne, et mon début mérite tes félicitations. »

— « Dis plutôt mes regrets, » lui répliqua le gentilhomme avec un accent de gravité qui ne lui était pas habituel; « tu as apporté bien des douleurs dans le manoir de ton frère; et cependant toujours il a prié pour toi, et il te pardonnera volontiers tes erreurs passées si tu rends la liberté à tes malheureux captifs. Ils ont touché le seuil de la demeure où ton père

exerça l'hospitalité; tu la souillerais en les y retenant dans les fers. »

Guyon, pour toute réponse, serra tendrement la main du gentilhomme en lui faisant signe de s'éloigner; puis, d'une voix sonore, il ordonna à sa troupe d'amener les prisonniers. Aussitôt la foule s'ouvrit respectueusement et découvrit les victimes.

— « Ça, manants! » fit Lafontenelle, « qui êtes-vous? »

L'un répondit : — « Je suis avocat au parlement de Bretagne; » l'autre : — « Je suis grand-baillif et officier du roi; » un troisième : — « Je suis bonnetier et bourgeois; » et le dernier : — « Je suis syndic. »

— « Païens, juifs, voleurs, suppôts de Satan et du bourreau, *hi illis* (chiens de ville)! » leur cria Guyon d'une voix menaçante, « pour que vous ne souilliez pas plus longtemps de votre présence le manoir de mon père, qui, de son vivant, ne vous eût pas admis chez lui, je vous fais grâce à tous; allez, et changez de conduite! mais, avant de vous éloigner, regardez les épaules nues des soldats de la foi, et convenez que vos manteaux et vos guenilles bourgeoises leur iraient mieux qu'à vous... Yan, approche, continua-t-il en s'adressant à un jeune gaillard, dont les joues écarlates annonçaient la santé et dont la peau brunie laissait

voir la vigueur à travers les déchirures de sa chemise, couvre-toi du manteau de monsieur le baillif; il a assez volé le pauvre peuple pour avoir le moyen d'en acheter un autre... »

Yan s'empara du manteau de fine laine d'Espagne et se drapa majestueusement devant ses camarades.

— « Et quant à vous, manants, » dit Lafontenelle aux autres prisonniers, « on vous dépouillera dehors : vos pourpoints de dessous, vos souliers et vos bottines sont les seules choses que vous conserverez, et Yan distribuera le reste à mes braves... A présent, compagnons, chassez cette poussière d'hérétiques et de malotrus du seuil de mes pères! »

Un cinquième prisonnier, que Guyon avait omis d'interroger, ayant refusé d'obéir à ses ordres, notre écolier, devenu chef de bande, lui en demanda le motif.

— « Je suis gentilhomme! » répondit celui-ci avec un mélange de fierté et de confusion.

— « Agréez mes excuses, » lui dit Guyon en se découvrant, « et permettez-moi, à moi, fils et frère de gentilshommes, de vous offrir telle réparation que vous exigerez pour avoir confondu un homme tel que vous, avec ces misérables. Ce sera comme il vous plaira ; isolé ou en masse, à pied ou à cheval, à la lance ou au poignard, je suis à vos ordres, et j'at-

tendrai votre choix, votre jour et votre heure. »

— « C'est bien ! » dit l'étranger, et les deux gentilshommes échangèrent une poignée de mains significative.

Alors Lafontenelle se tournant vers les siens :

— « Qu'on rende, » leur cria-t-il, « son cheval et ses armes à ce gentilhomme, et qu'il n'y manque rien ! »

— « Point de distinction ! » bourdonnèrent les maltôtiers d'une voix insolente; « le butin est à nous ! pas de quartier pour les païens ! mort au gentilhomme aussi bien qu'au vassal ! »

Et les fourches de fer se tournèrent vers la poitrine du prisonnier, demeuré calme et souriant au milieu du tumulte qu'il avait involontairement suscité, et vers celle de Lafontenelle, qui croisait les bras et serrait les dents.

— « A moi, Beaumanoir Éder ! » clama Lafontenelle, et d'un bond il sauta sur son cheval, au milieu des serviteurs de son frère, qui se pressaient autour de lui, l'escopette à la main; puis une étincelle jaillit de sa rapière formidable, qui ressemblait au glaive de l'ange exterminateur en se promenant sur les têtes hurlantes de ces hommes révoltés. Saisis de frayeur, ils laissèrent tomber leurs torches et se dispersèrent de toutes parts. Un seul des maltôtiers

s'arrêta devant Lafontenelle, et heurta le poitrail de son cheval, avec un grognement de dogue dont un pied maladroit vient d'écraser la patte; c'était une des plus vieilles âmes damnées parmi ces soudards.

— « Arrière, Cag! » lui cria la voix menaçante et dédaigneuse du capitaine, qui essayait de rompre cet obstacle.

— « Tout beau! » répliqua le soudard en repoussant du manche de sa dague le bras qu'on étendait vers lui, « tout beau! mon bijou de gentilhomme, mon damoiseau d'amour! je suis, moi, un vieux catholique de la Saint-Barthélemy, dont la poudre a tanné le cuir, et vous ne tétiez pas alors! »

— « Arrière, encore une fois, truand que Dieu confonde! » répéta Lafontenelle en enfonçant les éperons dans le ventre de son cheval et en élevant sa rapière rapide et étincelante, qui bientôt retomba lourdement; et le cheval, se cabrant en face du soudard, ne rencontra plus qu'un cadavre! « A présent, » ajouta-t-il en promenant ses regards sur la foule stupéfaite, « le cheval et les armes de ce gentilhomme? Dépêchons, et que pas une courroie n'y manque, si le voleur ne veut s'en faire un licol aux branches de quelque arbre. »

Alors deux ou trois hommes se détachèrent de l'ombre, amenant le cheval avec ses étriers sonnants et sa haute selle doublée d'acier.

— « Maintenant , au revoir, mon bon gentilhomme, » dit Lafontenelle à l'inconnu, dont la main, cette fois, serra vivement la sienne pour le remercier; et il le reconduisit avec grâce jusqu'aux portes du vieux manoir.

Après l'avoir quitté, il revenait silencieux, lorsque, à travers l'obscurité de la nuit, il aperçut une sorte d'ombre qui cherchait à lui échapper. Piquant des deux promptement, Lafontenelle courut vers le fantôme, et reconnut son frère dans le costume fort peu guerrier de sa houppelande et portant une large lame, dont probablement il n'avait jamais fait usage.

— « Qu'est-ce à dire, mon frère, » lui cria-t-il en riant de la pâleur qui couvrait son visage, tu te promènes bien tard, en singulier costume, et je ne te croyais pas, d'honneur! si guerrier. »

— « Je veille sur toi, puisque notre père m'a laissé ce soin, » répondit l'aîné.

— « Merci! » répliqua Lafontenelle; « tu as vu que j'avais une fidèle garde pour faire respecter de ces vilains les manoirs des gentilshommes. »

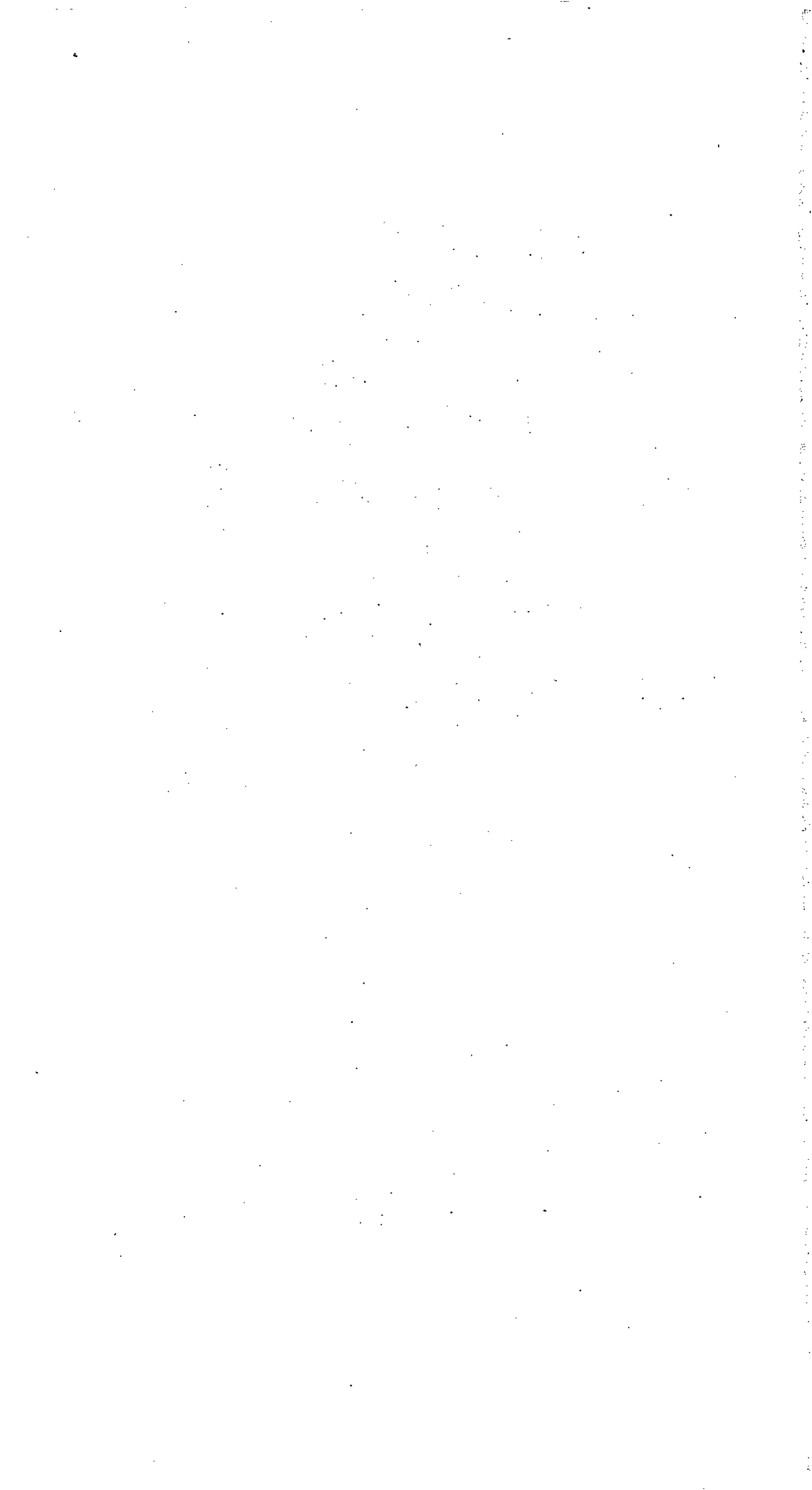
Et, en parlant ainsi, il caressait la poignée de sa rapière comme on caresse le cou d'un bon dogue qui vous a défendu.

— « Laisse-là ce jouet, » reprit gravement le gentilhomme; « il ne pourra te servir contre celui que

tu as attiré sur ta tête; et pourtant, à ton premier cri de détresse, oubliant ma prudence accoutumée, je suis accouru vers toi, accompagné de mes serviteurs. Écoute-moi, Guyon : *Celui qui se servira de l'épée périra par l'épée*, a dit le Juste à celui qui la tira pour le défendre contre la trahison. Tu as fait couler sur les dalles du manoir de tes ancêtres un sang que nous aurons de la peine à laver. »

A cette apostrophe inattendue, Lafontenelle voulut sourire, mais sa tête tomba affaissée sur sa poitrine; toutefois, se remettant bientôt, il murmura entre ses dents :

— « As-tu donc perdu la tête, toi aussi, Arthur? D'où vient qu'à ton bizarre accoutrement tu as joint cette arme meurtrière? Veux-tu verser du sang, toi aussi? C'est bien assez de moi. — Arrête, insensé! Ne te rappelleras-tu donc jamais les paroles du philosophe : *La sagesse humaine n'existe pas*. Non, elle n'existe pas la sagesse humaine », répétait-il en regagnant avec son aîné leur asile solitaire, puis il grommelait tout bas ce verset de Job : « La perdition et la mort ont dit : *Nous avons entendu parler de la sagesse*; » et ce passage de saint Paul : *Ne soyez jamais sages à vos propres yeux*.



V

Le Duc.

. Au dedans, routiers, veltres
Vont battant le pays et brûlant la moisson ;
L'escopette est braquée au coin de tout buisson.

Io que soy contrabandista !

CHANT ESPAGNOL.

Le parlement de Rennes s'étant fortement prononcé en faveur de Henri III, le duc de Mercœur s'efforça d'en créer un à Nantes, où il s'était retiré en élevant sa bannière contre celle de son souverain.

Il avait choisi pour sa résidence un de ces sombres et vastes hôtels de gentilhomme qu'on voyait en 1589 dans la vieille enceinte de cette ville, tout couvert d'insignes féodaux, et dont les vitraux, barriolés comme ceux de nos églises, rappelaient au souvenir les chroniques du moyen âge. Deux tourelles octogones, à toitures aiguës, surmontées de girouettes, et qui laissaient apercevoir, à travers d'étroites et longues meurtrières, la spirale d'un escalier; des verroux en saillie, noircis par le temps; des figures et des hiéroglyphes bizarrement sculptés sur la pierre blanche des murailles, donnaient un aspect de silencieuse et froide dignité à cette demeure seigneuriale, hermétiquement fermée et devant laquelle veillait constamment une garde nombreuse, qui encombrait le passage d'un immense portail à ogive, surchargé de pesants blasons. Les armes éclatantes de cette garde étaient symétriquement rangées sous les fenêtres grillées du rez-de-chaussée, et devant leurs faisceaux se promenaient à pas comptés deux sentinelles, dont les armures luisantes et polies brillaient comme le blanc rayon d'une belle journée d'hiver. Il y avait dans ce mélange d'aspect immuable et glacé de demeure seigneuriale et de bouffée d'accents grossiers et railleurs de soldat, quelque chose qui rappelait involontairement à l'esprit la

contenance noble et digne de Charles I^{er} recevant sur sa face royale la fumée de tabac que lui envoyait un soudard éhonté.

Le calme profond de cette résidence, qu'interrompaient à peine les pas d'une multitude de serviteurs empressés de veiller aux besoins de leurs maîtres, cessa tout à coup; et un lourd carrosse, chargé de dorures et entouré d'hommes de guerre et de varlets à cheval traversa la cour, dont il fit retentir le pavé froid et désert. La garde prit incontinent les armes, et se rangea sur une seule ligne au bruit du tambour, sans que le gentilhomme qui sortit des grands panneaux à armoiries du noble équipage, ouverts par un page élégant, parut le remarquer le moins du monde, occupé qu'il était à se faire suivre par un cavalier descendu de cheval à son arrivée. Tous deux traversèrent rapidement le vestibule et gravirent les marches glacées du grand escalier; puis, arrivé à une porte artistement ciselée et incrustée d'ornements précieux, l'étranger frappa doucement, et la main gantée d'un homme du palais, aussi raide, aussi compassé que la fraise de son pourpoint, l'ouvrit soudain, sans obtenir d'autre remerciement qu'une légère inclination de tête de la part du visiteur, entraînant à sa suite, jusque dans la salle d'honneur,

le cavalier, dont le trouble visible augmentait à chaque pas.

La décoration intérieure de cette salle, où se rassemblait le conseil, était aussi riche que noble, et les rideaux en damas rouge, broché d'or, qui garnissaient les hautes fenêtres cintrées, les peintures dont étaient ornés les lambris et le plafond, la somptuosité de tout l'ameublement, et les nombreux trophées d'armes groupés dans les angles, donnaient à cette partie du palais un air de majesté et de gloire chevaleresque qui inspirait le respect.

L'aspect imposant de cette demeure ne parut toutefois nullement surprendre le gentilhomme étranger; il en traversa les salles comme un homme habitué à l'éclat des cours, et conserva une aisance et un air de dignité aristocratique que la simplicité de ses vêtements n'aurait jamais pu faire soupçonner. Quand il fut arrivé à l'extrémité de la galerie, la révérence profonde de l'officier de service, dont le front s'abaissa jusque sur le parquet, tandis que sa main soulevait la portière de damas, et les têtes des joyeux petits pages, devenus tout à coup silencieux, se découvrant et laissant échapper les longs anneaux de leur blonde chevelure, ne permirent plus de douter du rang de ce personnage, qui s'arrêta au moment où l'officier disparut

secrètement par une petite porte pratiquée du côté opposé et cachée par une riche draperie.

Quant au cavalier qui accompagnait l'étranger, l'état de vétusté de son costume indiquait un gentilhomme pauvre, et, à travers sa raideur militaire et la brusquerie de ses gestes, on apercevait une sorte de gêne ou d'indécision qui semblait le clouer au parquet.

Le personnage inconnu, dont la présence avait mis ainsi en mouvement les officiers et la garde du duc de Mercœur, était Anne de Sausaye, comte de Maignale. La grande fortune territoriale que lui avait apportée en dot la dame de Pen-March en Léon, réunie à la sienne, déjà considérable, en avait fait l'un des seigneurs les plus puissants du duché. Orgueilleux, remuant, insoumis et toujours en guerre, le comte de Maignale, espèce de souverain féodal, propriétaire de la pointe la plus avancée du nord de la Bretagne, qui domine deux mers à la fois, et entouré de petits gentilshommes ignorés, de villes sans défense, et de rochers éternellement couronnés de sombres nuages, planait comme l'aigle du fond de son aires sur la Manche et les terres du pays de Léon, qui presque toutes étaient sous sa dépendance. Chaque fois qu'un navire anglais s'approchait imprudemment de la côte, il lâchait à sa poursuite

d'insolents et nombreux pirates, qui s'élançaient des excavations du rivage comme une volée de cormorans avides, et semblaient se jouer des éléments et des hommes. Sur ces entrefaites, les gens de guerre du comte, disciplinés et obéissants, parcouraient le pays, semé de ses forteresses, levant des contributions avec une régularité et une impunité royale, qui avait fini par y accoutumer ceux qui ne pouvaient s'en défendre.

Cependant Henri III était parvenu à se saisir du comte, et il ne sortit vif de la Bastille que par l'intervention du baron de Mollac. Plus orgueilleux et plus avide que jamais de guerre et de pillage, le sire de Maignale, en recouvrant sa liberté, s'était rangé sous les drapeaux de la Ligue, espérant qu'ils serviraient à couvrir son indépendance nobiliaire; mais, par un sentiment de loyauté qui en faisait, malgré ses pirateries, un des hommes les plus accomplis du royaume, il avait cessé une partie de ses exactions, cédant aux sollicitations du duc de Mercœur, dont il avait reçu le commandement d'une des divisions de l'armée.

Toutefois, soit nécessité réelle de ses soldats, soit réveil de son instinct pillard, il venait d'accomplir une de ses plus heureuses excursions. La Basse-Cornouaille, reléguée en dehors des grands intérêts par

sa position géographique et peut-être aussi par l'humour pacifique de ses habitants, avait été préservée des guerres qui désolaient la contrée. La dernière dont elle avait eu à souffrir, était celle de Blois et de Montfort, déjà éloignée de deux cents ans. Aussi, dit Moreau, la *paysantaille* y était-elle fort enorgueillie et fort insoumise, à cause des richesses provenant de cette paix. Pas un manant qui n'y eût son *hanap*, ou gobelet d'argent. Cependant, comme le voisinage du comte les inquiétait, ils gardaient soigneusement la rivière de Châteaulin, qui couvrait le pays de son côté; mais le comte usa de si beaux discours, qu'il obtint enfin des magistrats de Quimper de venir rafraîchir ses gens en Cornouaille, et ainsi il eut libre le pont de Châteaulin; mais à peine eut-il fait quelques lieues en bon ordre dans l'intérieur du pays, que, retournant tout d'un coup sur ses pas, il fit un grand pillage, et ses soldats, se débandant par les riches campagnes, en revinrent chargés de hanaps et de choses précieuses.

Après cette échauffourée, dont il avait cherché à se justifier aux yeux du duc, il s'était rendu sous les murs de Guincamp, patrimoine de Marguerite de Penthièvre, duchesse de Mercœur, pour faire le siège de cette place, qu'avait ouverte au prince de Dombes, commandant du roi en Bretagne, un traître appelé La Comterie. Ce misérable, qui fut depuis

pendu à Nantes pour cette trahison, |était un chef que le duc avait fait sortir des derniers rangs du peuple; mais son maître, pour complaire à la noblesse de Vanes, ayant été obligé de lui ôter son commandement en faveur d'un gentilhomme du pays, de la puissante famille d'Aradon, La Comterie le trahit et se retira près du prince de Dombes, dont il n'obtint que le mépris et qui daigna à peine l'admettre comme simple cheveu-léger dans ses troupes.

Le mauvais succès du siège ne devant pas être ignoré du duc de Mercœur, c'était pour le lui apprendre qu'Anne de Maignale se rendait dans son palais. Arrivé à l'âge où l'homme commence à décroître, le comte n'avait encore rien perdu de ses avantages extérieurs, et, malgré le poids des années, sa vigueur était la même, et l'expression de sa physionomie portait un tel caractère de noblesse héréditaire et d'habitude du commandement, que sa supériorité incontestable se lisait sur son front, où le temps, de ses griffes de vautour, semblait avoir à peine imprimé la trace de son passage.

Le cavalier qu'il avait introduit dans le palais du duc, et dont les habits usés et communs semblaient déguiser un gentilhomme, était en effet un pauvre et vieux soldat, quoique cadet à la noble maison de Kergoranton. Accusé de s'être rendu complice de la

trahison du capitaine La Comterie, le fidèle soldat avait prié le comte de l'aider à revendiquer son honneur, le seul bien qu'il possédât dans ce monde; et celui-ci, certain de son innocence, l'amenait chez le duc, heureux de pouvoir démontrer la fausseté de l'accusation à laquelle il était en butte.

C'était une excellente figure que celle de ce brave soldat, sur laquelle on pouvait lire tout à la fois, au milieu des cicatrices dont elle était couverte, la franchise et le courage, qualités qui lui attiraient la sympathie des grandes âmes, car la sympathie généreuse et intelligente est le sceau du génie et de la vertu.

L'officier de service, ayant reparu après une absence de quelques minutes, invita le comte à le suivre, et celui-ci, toujours accompagné de son vieux protégé, qui cependant se tenait à distance respectueuse, passa avec dignité par une longue file d'appartements, faisant l'office de l'OEil-de-Bœuf de Versailles, et où attendait une foule compacte d'officiers, de religieux, de bourgeois, d'hommes de robe, et plusieurs députés des villes qui formaient une sorte de république fédérative de la Ligue. Puis ils traversèrent une enfilade d'autres appartements, dont quelques-uns étincelaient de jeunes seigneurs et de gracieux pages; enfin ils arrivèrent à une porte

dont les deux battants furent ouverts par le gentilhomme introducteur qui annonça le seigneur Anne de Sausaye, comte de Maignale, sire de Pen-March en Léon. A ce nom, le duc de Mercœur se leva de son siège, et fit deux pas vers son noble visiteur, qui, s'avançant seul avec un digne respect et une assurance guerrière, fléchit le genou devant le duc, dont la main le releva aussitôt.

— « Avant toute chose, seigneur, » dit le comte en s'inclinant, « permettez-moi de vous demander une grâce à laquelle j'attache le plus grand prix ? »

— « Je l'octroie, et de très-grand cœur, quelle qu'elle soit, » lui répondit gracieusement le duc, « car vous ne sauriez rien solliciter de moi qui ne fût digne de vous; et si j'éprouve un regret, messire comte, c'est de ne pouvoir vous accorder tout ce qu'ont mérité vos services et votre attachement à la plus juste comme à la plus sainte des causes. »

— « Alors, et puisque vous le permettez, » répliqua le comte en se tournant vers l'officier de service, « je prierai ce gentilhomme d'introduire mon compagnon. »

Le pauvre cadet, tremblant peut-être pour la première fois et le front coloré d'une noble rougeur, parut aussitôt, soutenu plutôt que conduit par son guide. Il tomba aux pieds du duc en lui demandant

justice, et en réclamant la punition de ceux qui faussement l'avaient accusé de félonie. Cette brusque entrée en scène, si contraire aux lois de l'étiquette, cet appel à une loyauté qui ne s'était jamais démentie, les souvenirs d'une trahison récente et qui avait fait grand bruit, surprirent tellement le duc, que le plus vif ressentiment éclata subitement sur son visage, mais bientôt l'expression naïve des sentiments du fidèle soldat y ramena la sérénité; il lui ordonna de se relever, puis, comme il restait à genoux, disant qu'il ne se relèverait que lorsque le duc lui aurait promis de paraître comme gentilhomme devant la cour du parlement pour y laver son honneur, Mercœur, par un de ces mouvements de grandeur et de bonté qu'ont seuls quelquefois les monarques, détacha la chaîne d'or de Saint-Michel qui brillait sur sa poitrine, et la lui passant au col :

— « Je te sacre chevalier, » lui dit-il, « et je te mets au col cette chaîne d'or à mes armes. Certes plus d'une fois elle a mérité d'être changée en corde de chanvre pour nombre de hauts seigneurs à qui je l'ai donnée : aussi faut-il bien que j'en décore une fois par hasard un honnête homme, pour que l'honneur de la chevalerie ne s'en aille pas tout avec eux à La Rochelle et à la trahison. »

La figure du vieux gentilhomme, qui se releva en

mouillant de ses larmes la main du duc, parut alors animée d'un feu divin, car l'intérêt inspiré par le malheur aux grandes vertus rajeunit les têtes flétries, et le regard de remerciement dont il paya la bienveillante intercession du comte de Maignale, honora au même degré le protecteur et le protégé. Celui-ci, s'élevant au niveau de ses nobles interlocuteurs, ressemblait à un de ces preux antiques chez qui le succès enfantait la fierté et ressuscitait dans l'âme un souvenir de gloire qu'une défaite avait pu momentanément effacer.

Le comte, lui prenant cordialement la main et ne la lâchant pas, le reconduisit ainsi à travers ces splendides appartements. Oh ! comme maintenant le pauvre gentilhomme, lui aussi, s'était redressé grand d'abaissé qu'il était ! comme il se sentait à la hauteur de ces lambris dorés !

Le comte revint silencieux près du duc, qui lui fit signe de s'asseoir dans un large fauteuil armorié. Là se trouvait réunie la famille ducale, formant un groupe de trois personnes, rangées autour d'une table couverte d'un riche tapis à fond écarlate, dont le reflet empourprait légèrement le jour affaibli et mystérieux des rideaux hauts et étroits et se mariait pittoresquement à la vivacité de leurs nuances. Les trois personnages étaient le duc de Mercoeur, la

duchesse sa femme, dame de Penthievre et de Martigues, et leur fille unique Françoise de Lorraine, encore enfant à cette époque, et qui depuis devait épouser le fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, en lui apportant pour dot les titres et seigneuries duciales de Mercœur, Étampes, Penthievre et la vicomté de Martigues.

Le duc de Mercœur, Philippe-Emmanuel de Lorraine, issu d'une de ces grandes races de pairs, descendues du trône, et conservant toujours la pureté de leur noble origine comme l'eau belle et transparente d'un fleuve qu'alimente une source élevée, appartenait, par sa physionomie autant que par son caractère, à cette aristocratie de naissance dans laquelle s'effacent les individualités; vraie noblesse, où rien de plébéien n'a germé, et qui souvent demeure inconnue et sans valeur, ainsi qu'un cheval de pur sang perdu dans la campagne.

Il existe dans les sommités de la haute aristocratie un reflet de mérite et de dignité qui étonne et séduit le peuple; il y a en elle je ne sais quel prestige auquel s'attache le privilège de se faire obéir par ceux-là même qui ignorent si le pouvoir sera bien placé dans ses mains. Le duc de Mercœur était, au physique comme au moral, une de ces puissances héréditaires, un rejeton illustre de ces races qui peuvent

bien se reposer par intervalles, et s'endormir quelquefois comme impuissantes et usées, mais qui se réveillent aussi fréquemment, quand le peuple les appelle, et se retrempe alors pour de nouveaux exploits, dans le souvenir de la gloire de leurs aïeux. Doué d'un caractère noble et bienveillant, mais dont l'énergie en plusieurs occasions avait commandé aux événements, il méritait l'entière confiance que lui avait accordée la Bretagne, à la souveraineté de laquelle il aurait pu prétendre, du chef de sa femme, si ce duché n'eût été précédemment réuni à la couronne.

Le duc exerçait, en outre, cette sorte de justice facile dont les chefs savent user aux dépens de leurs soldats quand ils préfèrent la popularité d'un pays à celle de leurs troupes. Sa bonté naturelle, qui ne s'était jamais démentie au milieu des vicissitudes de la guerre civile, tempérerait la sévérité des lois qu'auraient voulu exécuter avec trop de rigueur les cœurs endurcis des juges et des bourreaux. Cependant, quelquefois, la fatalité l'avait contraint à punir : aussi des caractères de sang, mal effacés par les larmes, se lisaient-ils sur son noble visage.

La duchesse, élevée dans l'ignorance de ces divisions cruelles qui agitent les hommes, et douloureusement affectée de l'air inquiet et sombre de son illustre époux, cherchait, au moment où le comte

de Maignale fut introduit, à ramener le calme sur le front soucieux du duc, lui faisant remarquer les grâces de leur jeune fille, qui, assise sur un tabouret aux pieds de sa mère et les coudes nus et blancs appuyés sur ses genoux, la regardait avec cette gracieuse attention de l'enfant qui cherche à deviner ce qu'il ne peut encore comprendre. Petite fille de Rénée de Brosse, dite de Bretagne, et descendante immédiate de Charles de Blois, Marie de Luxembourg, duchesse de Mercœur, n'avait pour concurrentes à la plus riche succession du royaume que les deux branches éloignées de la maison de Montfort, l'une catholique et assise sur le trône d'Espagne, l'autre protestante et représentée par les princes de Rohan, alors fixés à la Rochelle. C'était une jeune et idéale figure que la sienne; ses cheveux, partagés sur un front blanc en nattes ondoyantes, donnaient à sa physionomie un air de candeur virginale et presque enfantine, qu'animaient un sourire fin et spirituel, vrai sourire de beauté aristocratique. Cette candeur était encore rehaussée par une forme élancée et adolescente, que dessinait gracieusement un vêtement de l'époque, semblant, en satin et en fleur, une variété de celui des hommes, sorte de robe d'amazone, à formes unies, à longs plis onduleux, caressant le cou d'un collier de dentelle, augmentant la finesse du corsage

comme celui d'un phalène élané; serrée au haut des manches, pendante ensuite comme des ailes abaissées et déroulant voluptueusement, le long de l'idéalité des contours, une noire cordelière de jais brillant, tout entremêlée de croix d'or. Un petit berret, ouvré d'or aussi sur un fond d'azur, pareil à celui que portent encore les enfants de la campagne dans la Basse-Bretagne, emprisonnait en partie ses beaux cheveux et lui donnait cet air enfantin que rendait encore plus gracieux le voile qui retombait le long de son charmant visage. A ses pieds sa fille blonde et blanche, avec de grands yeux bleus, pétillant d'une intelligence précoce, semblait le complément de ce tableau de moyen âge qu'eût envié l'école romantique.

— « Eh bien ! » dit le duc au comte de Maignale après l'avoir présenté à la duchesse, « quelles nouvelles nous apportez-vous de Guincamp ? »

— « De très-fâcheuses, monseigneur, » répondit le comte en hésitant à continuer.

— « Le Seigneur a donc bien percé de ses flèches l'âme de son pauvre serviteur ? » repartit à l'instant le duc d'une voix altérée..... « Continuez cependant, messire comte, et ne craignez pas de m'instruire ; car, depuis le jour où j'ai vu ces traîtres de *politiques* vendre leur Dieu aux Juifs,

comme Iscariote, les choses d'infamie et de trahison ont cessé de m'étonner. Parlez, messire comte ! le siège est-il levé ? »

— « Il est levé, » répliqua froidement Maignale avec un calme dans lequel entraît pour beaucoup l'orgueil blessé. — Puis son regard étant tombé sur celui de la duchesse, qui avait pâli avec cette rare perspicacité de femme, il ajouta d'une voix dominée par une sorte de tristesse sympathique : « Et comment eût-on pu faire autrement contre une place dont la trahison seule était en état d'ouvrir les portes, et quand vos troupes égalaient à peine en nombre la moitié de celles des assiégés, qui n'avaient l'air de rester là que pour attendre que les nôtres changeâssent de rôle avec elles, ou que le prince de Dombes et ses nouveaux Anglais de Norris vinsent en passant les attacher à la queue de leurs chevaux ? »

Puis, jetant un regard profond sur le duc :

« Avez-vous confiance en moi et en ma parole de gentilhomme, monseigneur ? » lui demanda le comte avec empressement.

Pour unique réponse, le duc saisit la main rude et large du vieux capitaine avec ce mouvement de l'homme qui se rattache dans une chute à tout ce qui s'offre à ses yeux.

— « Eh ! que serait donc le monde s'il n'y avait

plus ici-bas d'honneur de gentilhomme? » ajouta-t-il avec émotion.

— « Eh bien ! » reprit le comte avec une froide impassibilité, « le siège ne pouvait plus durer; la prudence nous dit maintenant d'attendre. »

— « Oh ! » s'écria douloureusement le duc, « la France, la France est partout vendue et livrée à Philippe II et à l'hérétique... Ah ! La Comterie ! moi qui t'avais tant aimé ! » Puis son visage devint dur. « Mon sein, » continua-t-il, « a été un nid de serpent; j'y ai réchauffé le reptile qui devait me lancer son venin. Oh ! la loi des traîtres et des trahisons est terrible et lourde, mais tu la traîneras jusqu'au bout !... Oui, la justice humaine se fera, et elle te rejettera à celle de Dieu, que tu as aussi trahi. Oh ! les grands !... les grands !... toujours trompés ! toujours traversant le monde avec un masque qui les empêche de voir et d'être vus !... Dieu seul connaît leurs misères. »

Un moment de silence succéda à ces paroles, et le comte, dont le caractère indépendant et quelque peu railleur ne put plus se contenir dans cette froide gravité, reprit d'un ton léger :

— « Et, en effet, monseigneur, le début de ce mal-tôtier est assez insolent, assez hardi. Il a commencé par dépouiller son seigneur et maître du propre patrimoine de sa très-honorée épouse ; mais, si l'on re-

connaît sa nouvelle profession de gentilhomme dans sa hardiesse envers son souverain, certes on retrouve bien le manant dans sa conduite envers sa gracieuse souveraine. »

Et le comte s'inclina devant la duchesse, qui sourit.

Mais le duc devint sombre, et une sorte de colère mal comprimée sembla lutter en lui contre sa bienveillance ordinaire.

— « Seigneur comte, » dit-il enfin, « vous montez bien haut la trahison, que vous la divisez en noble et en vilaine. »

— « Ce n'est pas moi, monseigneur, » répondit le rude gentilhomme, « qui fais la distinction dont vous vous plaignez. Elle appartient tout entière à messires les justiciers qui ont cru devoir dresser le billot tendu de noir, lamé d'argent, et le gibet sale et disgracieux. Quant à moi, tous les traîtres me paraissent appartenir à la même famille, famille fort ancienne, à mon avis; car, si Adam n'était le premier homme, on pourrait affirmer sans crainte qu'elle a existé avant lui. Le boule-dogue de Navarre, ce maître passé en félonie, a signé de sa patte droite, avec tous les traîtres, un traité d'alliance et d'amitié, et, si le masque dont il couvre son museau, ne paraît pas horrible à tous les yeux, c'est qu'au-dessus luit une couronne

royale, venue des monts Pyrénées et qui éblouit les bonnes gens. Le peuple, le bas peuple vaut cent fois mieux que ces hauts personnages confits d'ambition; et vous l'appellez *révolté* quand il veut rompre leurs chaînes et se faire justice de ceux qui l'écrasent? »

— « Non, non, cela ne se passe pas ainsi, comte, » reprit le duc piqué au vif; « le peuple est un amas de bêtes féroces, qui profitent de la division de leurs maîtres pour s'insurger. Les révolutions ne sont que l'ouvrage des peuples, qui, après s'être battus pour leurs souverains, s'entr'égorgent entre eux afin de se partager les dépouilles des maîtres; car chacun à son tour aspire à posséder quelque chose, et le misérable vassal, devenu puissant et riche, grâce au sang répandu par ses mains, est à son tour la première victime d'une réaction populaire, le plus formidable fléau dont Dieu se serve pour châtier la pauvre humanité. »

En ce moment, l'officier de service entra dans l'appartement pour annoncer d'un air tout décontenancé qu'un soudard de fort mauvaise mine et de plus mauvais pourpoint encore, avait, sans respect pour sa défense, franchi le grand portail, en dépit des gardes, avec lesquels il se débattait au vestibule, criant qu'il voulait parler à la personne même du duc et lui remettre une missive de son capitaine le sire de Lafontenelle,

dont il était lieutenant, et qui appartenait à ceux de l'Union.

— « Voilà un étrange ambassadeur, » dit le duc en ordonnant au gentilhomme de le lui amener.

— « Aussi extraordinaire que la puissance dont il émane, » observa le comte en souriant.

Le gentilhomme disparut, et peu de temps après la porte s'ouvrit pour laisser passage à un homme dont l'extérieur, s'il n'eût eu par lui-même rien d'individuel, n'en aurait pas moins jeté un saillant contraste sur cette scène aristocratique. Sa mise grossière, l'entaillure du sabre à son pourpoint de buffle jauni, la plume de sa toque à demi arrachée, l'éperon noir de ses bottines toutes tachées de la boue du chemin et du sang du poney breton qui lui servait de monture, figuraient mal sous ces lambris dorés, mais l'inconnu faisait partie de cette classe guerroyante qui maintenait sur le pavois le duc de Mercœur, et la politique du chef lui imposait l'obligation d'écouter les vieux soudards, plus accoutumés à marcher sur l'herbe des champs, que sur les tapis de sa somptueuse demeure.

La physionomie de cet homme appelé La Boule, et dont notre jeune écolier avait fait son second, offrait un bizarre assemblage d'audace et de brutale avidité; ses membres nerveux et son œil où brillait le courage, lui donnaient quelque ressemblance avec la bête fauve

qui défend sa vie et ne la livre pas, et annonçaient une résolution d'agir, qui brave le péril et n'hésite jamais.

Arrivé sur le seuil de la porte, il s'arrêta subitement, et, déguisant sous l'impassibilité militaire l'insolence de ses habitudes audacieuses, il présenta au duc, silencieusement et le front haut, la dépêche dont il était chargé, et que scellait un cordon de soie, cacheté aux armoiries de la maison de Beaumanoir Eder; puis il resta debout, immobile comme une ordonnance qui attend le commandement de son supérieur.

Le duc rompit le cachet avec une curiosité que sa dignité ne put déguiser entièrement et qui se changea bientôt en une surprise, grandissant à mesure qu'il poursuivait sa lecture. Dès qu'il l'eut achevée, comme s'il se fut défié du témoignage de ses yeux, il passa la lettre au comte, en l'invitant à la lui lire de vive voix. Voici ce que contenait ce message :

« Monseigneur, ayant eu connaissance que votre bonne ville et forteresse de Guincamp, appartenant à la noble duchesse de Mercœur, Penthievre et Martigues, votre illustre épouse, avait été, par trahison et félonie, livrée aux hérétiques anglais et rochelais du prince de Dombes, moi, Guy de Beaumanoir Eder,

capitaine d'hommes d'armes, pour le parti de la Sainte Union en Bretagne, fais savoir que j'engagerai, à qui de droit, ma parole de gentilhomme et de catholique, ainsi que nombre convenu d'otages choisis parmi mes bons hommes d'armes, le tout à l'effet de remettre la dite ville et forteresse de Guincamp, ainsi que le félon capitaine La Comterie, aux mains de ses maîtres et seigneurs légitimes, demandant, pour ce, le commandement d'un régiment de gens de pied afin d'en opérer la prise, et la capitainerie desdites ville et forteresse, après leur reddition.

« Dieu garde votre seigneurie longues années.

« GUY DE BEAUMANOIR ÉDER DE LAFONTENELLE,

« Capitaine d'hommes d'armes sous très-haut et très-puissant seigneur duc de Mercœur, tenant pour l'Union en Bretagne. »

— « Eh bien ! cher comte, » dit le duc après un moment de silence, « que me conseillez-vous ? »

Le comte réfléchit aussi un instant, puis répondit sans hésiter, avec toute la fermeté d'une intime conviction :

— « Si j'étais votre grâce, j'accepterais sur-le-champ. »

— « Mais vous ne le pensez pas, comte ? »

— « Tout au contraire, monseigneur ; c'est, chez moi, une opinion bien arrêtée. Je connais les hom-

mes, et surtout les hommes de guerre : l'ambition et l'amour de la gloire les rendent capables de tout. »

Le comte eut à peine achevé ce peu de mots, que le duc, dont l'esprit ne se berçait plus d'une vaine illusion, lui répliqua, fortement ému et agité :

— « Dieu, pour nous éprouver sans doute, permet chaque jour le triomphe de ses ennemis et éclaircit les rangs d'Israël. Nos pauvres soldats sont trop peu nombreux pour que leur conservation ne me soit pas devenue plus chère que celle de mes provinces. Aussi fût-ce même tous mes biens qu'il fallût recouvrer au prix de quelques gouttes de leur sang, et fallût-il les livrer à un chef plus expérimenté que ce *folâtre* et *brigandau* Guy Éder, que je croirais, en le faisant, manquer à la confiance de l'Union. »

Le comte ne put retenir un sourire à la fin de cette phrase, car il connaissait la timide et trop égoïste politique du duc.

— « Allez dire à votre chef, » ajouta Mercœur en se tournant vers le messager, « que je ne puis accepter l'offre qu'il me fait, mais que, si, sans le secours d'un régiment régulier, il parvient à remettre Guincamp au pouvoir de l'Union, je voudrai bien oublier les plaintes élevées de toutes parts contre lui par notre bon peuple, que font gémir ses brigandages continuels. Je lui continuerai, de plus, le titre de

capitaine dont il s'est gratifié sans lettres-patentes de nous, ni des États, quand il n'ignore pas combien sont sévères les derniers règlements sur ces usurpateurs de titres. Enfin deux mille écus d'or seront tenus à sa disposition dans ma trésorerie de Nantes, en échange de la personne du traître La Comterie. Allez! votre message est rempli. »

— « Pas encore, » répliqua La Boulle, « car j'ai ordre de mon capitaine de répéter de vive voix à votre seigneurie le contenu de son billet, et de vous promettre, en son nom, la remise de Guincamp quinze jours après l'arrivée du régiment qu'il vous a fait demander. »

— « C'est bien, » interrompit le duc ; « vous pouvez vous retirer. »

— « Sa grâce vous a ordonné de sortir, » ajouta le comte, en fixant un regard sévère sur le visage du soudard, immobile comme une statue de pierre.

Le duc fit un geste violent en montrant la porte.

La Boulle, avec une grave salutation militaire, s'éloigna en faisant résonner ses éperons souillés de sang et de boue sur les larges tapis des somptueux appartements.

— « Tête-Dieu ! » s'écria le comte en regardant partir le soudard, « c'est un hardi louveteau que ce petit Lafontenelle : il est venu glisser sa patte, dont les

griffes poussent à peine, dans la tanière du vieux lion; aussi y a-t-il laissé sa queue; mais sa témérité lui a mérité mon estime, non pas certes à titre d'homme scrupuleux, mais en sa qualité de jeune éclaireur intrépide qui a droit à nos encouragements. Et puis j'aime l'audace dans un gentilhomme; l'audace c'est une seconde noblesse. Vous ne le croiriez jamais, monseigneur: eh bien! ne trouvant plus rien dans son voisinage, pour avoir sans doute trop fauché la prairie et trop tondu le bonhomme Jacques, n'a-t-il pas eu l'insolence de pousser une incursion audacieuse jusque dans mon propre comté de Léon, et la plus heureuse insolence d'en sortir sans y laisser autre chose que quelques-uns de ses plus mauvais traînards, dont il n'était pas fâché de se défaire. Ce jeune louveteau a de rares dispositions pour la maraude: il a profité avec un vrai tact de guerre du moment où mes hommes étaient occupés au dehors. Par bonheur, comme j'ai un peu apprivoisé mes vassaux à se pelotonner, sans trop de compliments, à la manière des moutons, pour le cas où, semblable au loup qui vient visiter la bergerie, il prendrait fantaisie au saint Georges anglais de pousser à la nage jusqu'à mon rocher, ou aux dignes bourgeois de Saint-Pol et autres lieux circonvoisins d'avoir une velléité de revanche, ou pour celui enfin où la fortune (je crois à tout, moi) m'honorerait

de la venue d'un roi de France en mauvaise intention d'hôte; comme je puis me vanter, je le répète, d'avoir un peu dérouillé et fourbi la cuirasse bretonne sur le dos de mes braves truands, ils se réunirent assez rapidement en armes autour de mon cadet de Lafontenelle, et ainsi lui firent la reconduite aux volées du tocsin comme dans un *harey bleis* (huée de loup). Toutefois ceux qui s'étaient laissé approcher de trop près, s'en retournèrent avec de belles et bonnes égratignures. Certes ce dut être plaisant pour Soudéac, le damné huguenot, continua le comte en riant, de voir, de son château de Brest, deux partis de la Sainte Union s'entre-déchirant comme pour lui éviter courtoisement la peine de les détruire. »

Cette réflexion parut produire un effet tout contraire sur le duc.

— « C'est un bien triste spectacle, » dit-il en étouffant un soupir, « que celui de ces luttes enfantées par la guerre civile. Souvent le vainqueur de la veille tombe vaincu le lendemain, et peut être la corde qui doit servir un jour à serrer le cou du petit Lafontenelle, est-elle déjà tressée par la main du bourreau! »

— « Ma foi, » reprit le comte, « chaque espèce enfante sa race; Dieu seul a tiré l'ordre du chaos. Les hommes du désordre ne peuvent produire que le dés-

ordre; de vieux gentilshommes et de braves capitaines doivent être excusés, si, abandonnés à eux-mêmes, quand il s'agit de la défense commune, ils éprouvent quelque peine à se croire dépendants. L'antipathie de la noblesse pour tout ce qui ne porte pas l'épée, a produit de grands maux dans cette province de Bretagne. Maintenant la guerre ne doit-elle pas accroître cette antipathie par le contraste? Le toit de l'édifice féodal ayant été arraché, comment voulez-vous que le pilier, qui n'a plus d'appui, commande à la pierre qui dévie et s'en retourne au chaos? Les hommes, monseigneur, excusent une injure quand elle ne sort que de la bouche, mais, lorsqu'elle vient du cœur, ils ne la pardonnent jamais. »

VI

Le Partisan.

San Marita !

San Marita !

San Martin !

LA RETIRADA.

Vamos andando, señor militar ;

Vamos andando el paso regular.

MARCHE ESPAGNOLE.

Tandis que le duc de Mercoeur et le comte de Maignale s'occupaient des propositions du jeune Guyon de Lafontenelle, relativement au siège de Guincamp, une scène non moins intéressante se passait dans cette

malheureuse ville, agitée d'intérêts contraires, et sous ses murailles épaisses, noircies par les années.

Au sommet nu d'un monticule qui dominait la ville et le château gothique de Guincamp, paraissant à l'horizon ainsi qu'un point topographique, qui n'ôtait rien à la fraîcheur de sa verte vallée, arrosée par le Trieux, s'arrondissait un fossé, protecteur de nombreuses baraques en feuillage, que de loin on eût prises pour un champ de sarrazin, dont les gerbes relevées attendent le soleil qui doit achever de les murir. C'était le camp de Lafontenelle. Seul, debout sur le sommet d'un parapet, il promenait alternativement son regard sur Guincamp et sur une espèce de ligne blanche et sinueuse, se déroulant en chemin à travers la campagne, ainsi qu'un ruban jeté sur une plaine de verdure. Comme le jeune chef était ainsi posé en saillie, immobile, embrassant toute l'étendue que son œil pouvait dominer, qui l'eût vu à cette distance l'aurait pris pour une yeuse de la colline, ou plutôt pour une statue laissée là par quelque gloire des anciens temps. Le soleil, avec cette ardeur qu'il retrouve quelquefois dans les belles journées d'hiver, commença tout à coup à darder ses rayons sur la campagne dont il pompait la vapeur, en faisant scintiller des milliers d'atomes, et qui semblait légèrement osciller, découpée sous un ciel bleu à dôme profond et large.

Dans ce silence plein de bourdonnements de midi qui sont une espèce de fermentation de la terre, La-foitenelle seul, absorbé dans ses réflexions, paraissait attendre avec anxiété le résultat d'un événement important.

Ses soldats, étendus dans l'intérieur du retranchement; goûtaient un repos profond, mais rapide, comme celui du partisan, qui la nuit parcourt les montagnes, et qui, fatigué le jour, se livre aux douceurs d'un sommeil bienfaisant, sans abandonner son mousquet. Quelques-uns dormaient dans les baraques, d'autres dans leurs intervalles; sur le sol, aux rayons du soleil...

C'était un pittoresque tableau que celui de tous ces hommes, mêlés et confondus dans un commun repos, sur ce point isolé des montagnes sauvages de la Bretagne, et qu'un seul ordre de leur chef eut suffi pour arracher à ce calme et pour lancer de nouveau dans les combats. Sur le visage de quelques-uns on lisait des lignes pénibles de souffrance et de misère qui faisaient mal à voir; d'autres laissaient errer des songes gracieux sur le sourire de leurs lèvres et sous l'écarquillement de leurs sourcils; à côté, des rêves plus sombres creusaient les fronts et se faisaient jour par des mots inintelligibles, accompagnés d'un vague frémissement. Les têtes de tous ces hommes étaient si di-

verses, si étrangères les unes aux autres, qu'on s'étonnait du hasard fortuit qui les avait réunies de la sorte dans une guerre barbare, dont la cause était un mystère pour la plupart; et cependant ils arrosaient cette terre haineuse et inhospitalière de leur sang et de leur sueur, qui en tombant s'y desséchaient pour en féconder les maigres fruits, les rares moissons que tourmentaient les vents glacés du nord; car cette terre avait besoin d'un engrais humain, et c'était pour cela que la Providence y avait poussé tous ces combattants venus de divers côtés. Mais aussi, de tous ces débris mortels, il s'élevait comme un cri de déception et de vengeance qui montait vers le ciel.

La fatalité avait armé tous ces bras; tous ces hommes semblaient n'avoir au cœur qu'un seul besoin, celui de confondre les arrêts du destin et d'exterminer sans pitié les forts ou les fourbes qui leur avaient trop longtemps dicté des lois.

L'ancien écolier du collège Beaucourt, après avoir établi une sorte d'uniformité dans le costume de sa troupe, avait essayé d'y introduire la discipline, sans laquelle il n'est point de succès possible, et encore moins de succès durable; et il y était parvenu jusqu'à un certain point, à force de patience, pendant le séjour qu'il avait fait dans le manoir de son frère. Sa bande s'était aussi numériquement gros-

sie du double, quoique un mois se fût à peine écoulé depuis son entrée en campagne. L'ordre le plus parfait ne cessait de régner parmi tous ces hommes, les nouveaux venus suivant l'exemple des anciens, toujours prêts à obéir en aveugles aux ordres du capitaine.

Plus d'une heure cependant s'était écoulée depuis qu'il était là, planant sur le calme et l'étendue de la campagne, fixant de son regard inquiet la ville silencieuse à ses pieds, endormie au soleil, qui faisait à peine luire çà et là sur ses parapets les casques et les carabines des soldats anglais et français, se mouvant comme s'ils eussent tous obéi à la même impulsion. Son œil ne se détournait de ce spectacle que pour se porter sur la route déserte qui blanchissait dans le lointain. Tout à coup un point noir, imperceptible à l'œil des indifférents, brilla dans une de ses sinuosités, pareil à un grain de verre enseveli dans la poussière et que frappe un rayon du soleil; puis il grandit sensiblement, sans que la distance qu'il parcourait sembla s'allonger derrière lui; enfin on vit se dessiner presque subitement, dans un petit nuage de poussière, les formes indécises d'un cavalier, arrivant bride abattue et de toute la vitesse de sa monture. Certes l'inconnu paraissait avoir un puissant motif d'accélérer sa marche, mais la garnison

de la ville semblait aussi avoir ses projets, et, imitant la manœuvre cauteleuse du chat qui feint de dormir pour laisser approcher la souris qu'il convoite, elle ne vit pas plutôt le cavalier à portée de ses remparts, qu'abaissant un pont-levis devant une de ses portes, elle lâcha par cette issue un détachement de cavaliers qui se dispersa sur la route, manifestant l'intention d'entourer l'arrivant et de lui couper la retraite au besoin. Les casques scintillèrent quelques minutes derrière les buissons de la route; les chevaux luttèrent d'ardeur en gravissant la colline. Celui qui eût alors observé la vedette qui veillait immobile au sommet du petit camp, aurait remarqué une vive animation agitant les muscles de son visage à la vue du péril que courait l'étranger. Mais lorsqu'elle l'aperçut s'arrêtant court et indécis, presque rejoint par les cavaliers de la ville, portant la main au long pistolet de sa ceinture de buffle et répétant en triomphe le cri de *bravo!* alors une vive rougeur de satisfaction colora le visage du spectateur, qui semblait prendre un si vif intérêt à toute cette scène. Déjà le cavalier, après un instant d'indécision et comme un homme habitué à toutes les ruses de la guerre, s'était jeté brusquement d'un côté de la route, et, faisant franchir une grande haie à son cheval, il s'était mis à décrire à travers champ une longue courbe dont l'extrémité

paraissait devoir s'appuyer sur la colline du retranchement. Lafontenelle vit un instant toute la troupe ennemie se rallier à la poursuite de l'inconnu, quoiqu'ils fussent clair-semés et à une certaine distance les uns des autres; le plus rapproché atteindre un moment le fugitif, les sabres briller, puis le provocateur rouler de son cheval, le fuyard franchir un autre fossé, et les assaillants s'arrêter pour donner leurs soins au blessé. Une décharge de pistolet se fit entendre; les cavaliers se replièrent en toute hâte vers la ville, harcelés par les escopetteries de quelques tirailleurs du parti de l'Union, embusqués derrière les haies voisines; puis le silence régna de nouveau dans la campagne, qui sembla se rendormir; seulement, le bruit du trot d'un cheval approchait, et Lafontenelle eut bientôt devant lui La Boule, son lieutenant et son ambassadeur, qui, sans autre préambule, lui rapporta textuellement la réponse équivoque et dédaigneuse du duc de Mercœur.

Aucun signe d'émotion, pas même d'étonnement, ne marqua l'effet de cette nouvelle, si ce n'est une prompte pâleur mate et un serrement convulsif des lèvres qui reparurent sanglantes. La Boule avait achevé depuis quelque temps son rapport, lorsque Lafontenelle, reprenant son impassibilité de marbre, lui demanda :

— « Est-ce tout? »

— « Oui, capitaine, » reprit le lieutenant, et les deux chefs se promenèrent silencieusement en jetant sur la ville des regards annonçant le regret de ne pouvoir s'en emparer.

— « Il y aurait démenche à persister dans mon premier dessein, » dit enfin Lafontenelle, « car notre troupe ne formerait pas une chétive compagnie dans la garnison formidable d'Anglais et de huguenots qui la défend, et je ne suis pas assez fou pour leur présenter une bataille où je serais infailliblement vaincu; cependant, comme j'ai promis à mon frère Arthur de ne plus l'embarrasser de mon troupeau, nous chercherons demain un autre gîte, car nos pauvres soldats ont besoin d'un abri moins humide que ces nuages qui crèvent, chaque jour, sur nos têtes, et que cette lune qui préfère nous inonder, chaque nuit, de ses ondées que de sa lumière. Quant à présent, mon camarade, il faut songer à dérouiller nos escopettes et à tenir la haie; car voilà, au fond de cette place, un petit point noir et brillant qui s'amasse comme un puits et qui va déborder comme une mer. Nous allons leur faire oublier l'heure à escarmoucher, en leur laissant le champ libre, afin de les attirer dans nos fraîches vallées et dans nos fossés plus agréables encore. A la nuit nous ferons en sorte de

les embrouiller de telle façon qu'à chaque haie ils s'accrochent à quelque bonne escopetterie de nos gars. Nous n'épargnerons rien alors pour mettre la main sur quelques chefs de ces chiens d'hérétiques, assez rançonnables à merci pour dédommager mon excellent frère de son hospitalité coûteuse et nos braves soudards des fatigues et des privations de ce siège, ou bien, s'ils s'obstinent à rester trop prudemment serrés, les uns contre les autres, comme des moutons qui ont peur, nous saurons bien jeter dans leurs lourdes masses quelque désordre qu'aideront les éclaircies des buissons; et ainsi, en leur faisant poliment la reconduite, nous essaierons de pénétrer avec eux dans les poternes de la place. Nous ne pouvons pas, en conscience, agir autrement, puisque notre seigneur duc ne nous laisse qu'honorables horions à recevoir pour sa plus grande gloire.

« Cela te va-t-il, maître La Boule?..... Certainement oui, me répondras-tu, car tu n'es pas homme à refuser de t'enrichir à leurs dépens. Mais, hélas! il n'y faut pas songer d'aujourd'hui; le moment n'est pas encore venu de préparer ta vieille escarcelle. L'escarmouche de ce soir, je ne la provoquerai que dans l'intention de faire honnêtement nos adieux à ces fanfarons de païens, en les saluant, au départ, de quelques décharges d'arquebuses, et de satisfaire

une certaine curiosité bretonne que j'éprouve de voir de près les rouges casaques de messires d'outre-mer. »

La Boule écoutait son jeune capitaine avec le silence respectueux d'un inférieur, plus habitué à obéir qu'à discuter une opinion; seulement, lorsqu'il entendit parler des vieux écus à la vache béarnaise qu'aurait pu lui rapporter la prise de Guincamp, un gros soupir, longtemps retenu, s'échappa du fond de son cœur, et il s'écria, vivement ému :

— « Voilà pourtant bien des jours, capitaine, que le soleil tanne ma peau, que les estocades huguenotes l'entament, jusqu'à ce qu'elle finisse par rester accrochée à quelque arbre du chemin, à moins toutefois, ce qu'à Dieu ne plaise! que ces chiens d'hérétiques, et je ne dirai pas même le glorieux duc de Mercœur, s'emparant de ma loyale personne, qui n'a pas de belle rançon à donner, ne possédant avec son âme que sa cape et sa rouillarde, ne m'invitent à monter tout au haut d'une belle échelle, où la patte d'un vilain homme noir, accroupi au-dessus, me passera au cou une fort désagréable cravate de chanvre, autour de laquelle tourbillonneront, avec de hideux croassements, des nuées de corbeaux affamés. Tout cela, vous l'avouerez, capitaine, n'est pas fort récréatif en perspective, et pour-

tant voilà bien des jours que je vis ainsi dans la crainte du Seigneur et l'éloignement opiniâtre des mauvaises occasions, sans que j'aie pu entendre résonner dans mon pauvre bissac de buffle quatre misérables petits écus d'or, neufs ou vieux, n'importe, en compagnie de mes cartouches, qui seules le trouvent depuis longtemps. Ces paysans stupides cachent tous leur argent sous terre, comme si l'argent était fait pour être caché, et ils se feraient griller les pieds jusqu'à la moelle de l'orteil plutôt que de partager avec les braves soudards qui les défendent. Bien loin de là, ils nous assassinent comme des chiens, par derrière les haies et dans leurs chemins, lorsque, par hasard, nous nous attardons un peu. Quant à vos gentilshommes, ils montrent plus la corde au coude que des frocards de mendiants; ils nous traitent à coup de plats de rapière, ils nous pendent à leurs pigeonniers, et, lorsque d'aventure ils ont quelque argent, ils s'enferment dans leurs castels comme de véritables hérissons. Ne me parlez pas enfin de ces pince-mailles de bourgeois, toujours l'œil au guet, et dans les salles échoppes desquels il est aussi difficile de pénétrer que dans le bouge d'Israël ou dans la joaillerie de Belzébuth; il n'y a de place chez eux que pour des princes de Dombes ou de Mercœur, dont ils préfèrent bourrer le

trésor qui regorge, que la poche vide de pauvres hères qui ne mangent pas la moitié du mois, et encore de la galette de blé noir et quelque bête à demi pourrie, dont les corbeaux ont dévoré les trois quarts. »

— « Assez! assez! » cria Lafontenelle, en interrompant brusquement la longue litanie de son lieutenant : « montrez que vous êtes un soldat, si vous voulez qu'on vous traite en soldat, et un allié, si vous voulez remplir vos coffres en allié; vous verrez si votre capitaine vous laissera large part et saura récompenser les braves... Mais... aux armes! aux armes! ralliez vos hommes; voici l'ennemi qui sort de la place et qui va nous attaquer. »

Et, en effet, les ponts-levis de Guincamp s'abaissaient tous à la fois, et des portes de la ville s'épanchaient comme de longues traînées rouges et bleues, toutes hérissées de points brillants. C'étaient les troupes de France et d'Angleterre.

Cependant Lafontenelle avait porté à ses lèvres une longue corne de bœuf recourbée, dont le son sourd fut répercuté par tous les échos des montagnes; la petite troupe se dressa soudainement, comme en sursaut, s'agita un instant bruyante et confuse, et couronna bientôt de ses rangs pressés le point culminant du campement de la nuit dernière.

Les lignes ennemies ne cessaient, de leur côté, de déboucher des portes de la ville ; elles étendaient dans différentes directions leurs longues sinuosités, semblables aux replis des serpents écaillés qui glissent sur la verdure, disparaissant aux arbres gris des sentiers, reparaissant ensuite, mais portant toujours leurs têtes vers le point qu'ils menacent.

— « Voilà, » dit Lafontenelle en prenant familièrement le bras de La Boule et lui montrant la campagne et la ville, « voilà un plan d'attaque qui modifie un peu mes projets. N'importe ! Nous aurions encore tout le temps de nous retirer ; mais ce serait malséant. Il faut leur brûler les doigts. Du reste, il paraît qu'il y a là quelqu'un qui s'y entend : c'est, à coup sûr, un homme du métier, avec qui j'aurai assez de peine à me maintenir dans les bornes de l'escarmouche. En attendant, puisque ces messieurs paraissent vouloir nous cerner, tu resteras ici, toi, La Boule, pour les régaler, en guise de réception, d'une décharge bien nourrie, s'ils tentent de nous débuser en montant par le grand chemin ; mais tu ne leur accorderas que quelques salves d'honneur, et tu leur céderas poliment le terrain où nous avons campé, te retirant par le sentier étroit qui suit la crête de ces montagnes et qui te permettra de leur présenter dans la retraite un front égal au leur. Recule

toujours lentement ; écorche ferme, lorsqu'on t'approchera de trop près ; arrête-toi, quand on s'arrêtera ; manœuvre comme un chat poursuivi par une vieille femme. S'ils ne s'élancent pas avec trop d'impétuosité, tu t'en iras en les aveuglant d'un feu bien nourri ; tu feras un petit cratère de chaque cavité que tu rencontreras ; tu leur jetteras au visage de brûlantes laves d'escopetterie. Ainsi, sans t'attarder, sans te hâter, sans te laisser approcher surtout, tu arriveras à ce mamelon que tu vois là-bas revêtu d'une robe de taillis. J'y serai, moi ; sois tranquille, je t'aurai vu faire !

« Ainsi, use bien de tes griffes et de tes pattes de devant ; agis comme un gracieux matou forcé de marcher à reculons ; ne t'inquiète jamais de tes flancs, sur lesquels ces messieurs, pour t'effrayer, jetteront des poignées de sable rouge et bleu. Je me charge de les occuper. Lorsqu'il en sera temps, je t'enverrai deux ailes qui te protégeront mieux que celles d'un ange du Seigneur. Quant à Cypriano, qu'il descende rapidement vers ce petit pont, unique clé du seul de nos flancs qui nous reste libre pour la retraite. Qu'il défende à outrance le passage de la rivière, en se masquant de l'épaisseur de la haie ; mais qu'il se garde bien de se laisser accrocher ou de faire la moindre pointe, car il serait perdu. S'il arrivait

du nouveau, qu'il ne perde pas la tête, qu'il te rallie et vienne me rejoindre avec toi. Maintenant, allez ! que Dieu vous conduise, et que tout s'accomplisse rapidement ! mais n'oubliez pas qu'il ne s'agit que d'une escarmouche. »

Ces ordres une fois donnés, la petite armée se sépara en trois corps, qui bientôt se distinguèrent à peine sur l'étendue accidentée du paysage, entourés qu'ils étaient de toutes parts d'ennemis qui cherchaient à les enlacer avant de les saisir, comme l'araignée qui tisse de ses mille pattes la toile qui doit envelopper les imprévoyants moucheron.

Cependant les nombreuses têtes de l'armée ennemie, rampant sur la verdure, se rapprochaient rapidement du camp abandonné par Lafontenelle, et bientôt ceux qui se tenaient cachés dans les lignes, virent se dessiner et croître dans des dimensions menaçantes la colonne, qui s'était répandue sur la grande route et qui venait droit tourner la base de la hauteur. Un instant après, des arquebusades partirent du sommet ; un tourbillon de fumée s'arrondit à ses pieds et l'enveloppa en y répondant à coups réitérés. Deux nuages bleuâtres ceignirent la base et la crête de la colline, pareils à des brouillards du matin ; puis, tout à coup, comme un sable brillant répandu sur une feuille sèche, mais entraîné en sens inverse de

la pente, une fourmillière de petits points scintillants couvrit l'espace laissé entre les deux bandes de fumée qui ceignaient, ainsi qu'une double couronne, le front chauve et immobile du mamelon. Un coup de vent rapide des montagnes dissipa ce brouillard, et l'on ne vit plus au soleil qu'une masse ardente et pressée qui occupait la crête ronde et pelée de la colline et quelques lignes colorées qui se dévidaient inégales, quoique d'un mouvement régulier et progressif, le long du roc excavé, sur la croupe nerveuse duquel on distinguait un corps de troupe peu nombreux, mais en bon ordre, qui se retirait, tantôt en se déployant tout d'un coup dans les haies avec un feu heurté et interrompu, tantôt en se groupant de sommets en sommets, et attendant l'ennemi de pied ferme; puis, après une décharge nourrie, à brûle-pourpoint, on l'apercevait se débandant encore, et ne laissant à ses adversaires, qui arrivaient au pas de course, que la bruyère du plateau. On eût cru voir dans cette lutte inégale de tirailleurs éparpillés et de lourds bataillons anglo-français un essaim de mouches attaquant le lion furieux, insaisissable, l'ensanglantant aux oreilles, à la queue, aux yeux, pénétrant dans ses narines, se jouant de sa gueule enflammée, et le forçant, harcelé de toutes parts, à se rouler sur le sable, qu'il rougit de son sang.

Tout à coup éclate sur le flanc de la petite troupe en retraite une nouvelle fusillade, mais vive, roulante, heurtée, rapide, que répercute chaque écho rocheux de la vallée, qui s'emplit de bruit. Des sinuosités agrestes de la rivière qu'elle fait fumer, s'élève une vapeur blanchâtre qui enveloppe le petit pont à ogive, en travers duquel Cypriano a eu le temps de traîner quelques chariots chargés de pierre, dont il a brisé les roues; mais il n'a pu réussir encore à en construire des barricades, que les armes ennemies étincellent soudainement sur les taillis de la colline en face, et les projectiles pleuvent sur son œuvre inachevée et sur ses travailleurs, qui s'efforcent en vain de se mettre à l'abri de leur atteinte. Ils tiennent bon cependant, répondant de leur mieux à l'escopetterie des réguliers et cherchant à dérober leurs têtes derrière les pierres amoncelées, contre lesquelles s'aplatissent, avec un son rauque, les balles lancées de la colline. Tout d'un coup elles arrivent sifflantes et grésillantes sur les parapets latéraux du pont, où ils sont à découvert, et d'où ils ne leur présentent plus qu'une muraille trop peu solide de pourpoints de buffle, doublés de chair et d'os. Alors ils distinguent clairement deux longs bataillons qui, sous la colonne de fumée qui recouvre la rivière comme un brouillard du matin, coupent le fil de

l'eau et atteignent la rive opposée ; mais une petite réserve cachée par Cypriano se dresse soudain et fait pleuvoir ses projectiles sur les assaillants, forcés de se défendre au moment où ils croient attaquer.

Utilisant cette espèce de trêve pour mettre en sûreté sa troupe, Cypriano abandonna sa barricade à demi construite, et, se formant en colonne serrée, il se replia lentement jusqu'au fossé, où il disparut avec les siens derrière les hauts buissons, dont chaque feuille recélait la gueule embrasée d'une arquebuse qui foudroyait la masse ennemie, étranglée au passage du pont, d'une grêle de balles dont le sifflement indiquait le départ et le but.

En ce moment, de la campagne silencieuse et comme endormie, tomba dans la campagne fumante, toute balayée de fer et de feu, une voix douce, amie, qui suspendit le bruit du combat. C'était un son lointain, apporté du sommet, semblable à une plainte de frère qui fait serment à son frère de ne pas mourir sans lui. A cette voix soudaine, trois fois du champ de bataille une voix obéissante et valeureuse répondit : « Frère, nous mourrons ensemble. »

Le plus pittoresque, le plus poétique effet que l'homme puisse produire, au sein de ce murmure universel des chants de la terre qui montent vers Dieu, c'est bien celui du combat, surtout depuis que la dé-

tonation des armes à feu en a fait une sauvage harmonie, dont rien ne peut donner une idée dans ce monde. Il semble que ces fusillades soient des voix animées qui chantent, pleurent, grincent, s'endorment, se réveillent, tuent et meurent. Il semble que ce soit le cri de toute l'armée, comme si elle n'avait qu'une seule poitrine, grondant et se soulevant ainsi qu'une mer en courroux, s'étreignant sous l'acier et le sang de l'armure, palpitante sous le fer, râlant son agonie, pareille à un taureau qui a reçu le coup de grâce. Et cependant il semble aussi que ce soient les mystérieux accords de la harpe éolienne, toute chargée de parfums et de poésie; les chants d'Homère, de Virgile, de Camoëns, de Tasse, d'Arioste; l'épopée faite homme, pleurant tantôt le chaume que dore le soleil et qu'entourent de beaux arbres verts, tantôt comme une vierge s'éteignant dans un long soupir d'amour. Le conscrit, dont un long filet de sang rougit l'uniforme neuf, regrette sa mère absente; d'autres tressaillent encore d'ardeur, de jeunesse, d'ambition, pauvres coursiers abattus qui frissonnaient et jetaient le feu quand s'est levé le vent de la bataille. Plus loin, ce sont deux voix jumelles, rudes et enrouées de poudre et de fatigue, celles du tambour et de la trompette, vieux instruments de mort, aussi vieux que le monde; et sur le tout, comme un im-

mense voile de deuil recouvrant ces bruits divers, le rugissement de la tempête qui les balaie tous, et remonte vers Dieu, ne laissant que des cadavres et du sang dans cette triste vallée de larmes.

Aux sons aigus de la corne de bœuf de Lafontaine répondaient les sons aigus de celle de Cypriano, qui, comprenant que l'instant était venu de rejoindre son capitaine, abandonnait les haies, une à une, par un mouvement compact, régulier, quoiqu'il parût brisé, de pur hasard, et qui commençait à gravir la colline, en s'appuyant au plateau occupé par le corps de réserve. Profitant des avantages de sa position, qui lui permettait d'apercevoir les ennemis sans en être aperçu, il se mit à faire rouler sur leurs têtes d'énormes quartiers de roc, détachés des flancs de la montagne; puis des tirailleurs invisibles, insaisissables, se glissaient au milieu des assaillants, dont les rangs épais couvraient la campagne, dépouillée par l'hiver, et venaient se briser sans cesse contre les fossés hérissés de chevaux de frise. Il fallait voir cette poignée de ligueurs mutilant sans cesse l'ennemi au moyen d'une fusillade vive et capricieuse, pénétrant partout à travers les haies, avançant et se repliant sans cesse, attaquant à la fois en tête et en queue, s'insinuant par surprise jusque dans le cœur des troupes royales, harcelant leurs ailes et les heur-

tant ensuite de front comme d'impétueux béliers.

Par cette manœuvre habile, Cypriano amena l'ennemi hors d'haleine, jusqu'à la moitié de la hauteur boisée, et atteignit La Boule, inquiet comme lui du résultat de ce coup de main, et voyant avec effroi, à travers les arbres, les lignes toujours croissantes des rouges et des bleus fourmillant, répandues dans la vallée. Tous deux cependant, sans témoigner à leurs soldats le juste sujet de leurs craintes, continuèrent à marcher vers le mamelon, et le trouvèrent désert et silencieux ! Peut-être alors chefs et partisans, ne rencontrant plus l'appui sur lequel ils comptaient, se crurent-ils abandonnés par Lafontenelle ; peut-être leur perte leur parut-elle consommée, lorsqu'ils se virent débordés sur toutes les issues par les masses royales arrivant sur eux à flots pressés ; mais ce mouvement, que La Boule et Cypriano regardaient comme le prélude de leur entière défaite, était impatientement attendu par leur jeune capitaine, placé au sommet du rocher. Dans sa joie il ne put retenir un bruyant éclat de rire, un rire d'enfant qui bat des mains en voyant ses adversaires pris au piège qu'il leur a tendu. Il saisit sa corne et en tira un son âpre et rapide. A ce signal, ses compagnons, tapis dans les buissons épais, se dressèrent subitement. Son regard terrible doubla leur intrépidité, et tous, s'épanchant en laves fumantes, se précipitèrent le

long de la pente boisée, entraînant pêle-mêle, avec de grands cris, ce qui résistait encore à leur choc impétueux. Ainsi roulait la masse, déjà vivement accueillie par les mousquets de Cypriano et de La Boulle, aux cris répétés par les échos environnants de *vive la Sainte Union! vive Lafontenelle! mort aux maudits!*

Les colonnes régulières, brisées par ce choc inattendu, se rompirent, s'écartelèrent, descendirent en tumulte, en se heurtant les unes contre les autres, pareilles aux eaux d'une cataracte qui tombent dans le bassin qu'elles emplissent en écumant. Mais ce moment de surprise et de confusion devait bientôt cesser et faire place au désir d'écraser cette poignée d'hommes assez audacieux pour se mesurer avec de formidables légions, composées de vieux soldats aguerris. Lafontenelle le prévint sagement, et, sans perdre un instant, il groupa la totalité de sa bande en un bataillon carré, dont le feu continu, tandis qu'il la dirigeait en bon ordre vers le point culminant du rocher, ouvrait les flancs rompus de l'ennemi, qui tentait de se ruer sur les ligueurs pour leur interdire l'entrée du petit camp abandonné, unique clé de la vallée et des montagnes.

Le jour, qui commençait à baisser, protégea quelque temps les huguenots; cependant les balles sifflaient toujours comme le cri des arbres dans le vent,

comme le signal rapide et aigu des pâtres, les unes s'aplatissant sur les armures, les autres jetant au visage et aux cheveux un courant d'air glacé, le plus grand nombre pénétrant dans les corps avec un douloureux murmure, toutes se croisant, s'éparpillant sur ces masses confondues; c'était un pêle-mêle affreux, un écrasement général, une terreur indicible, au sein des ténèbres qui grandissaient; le courant roulait sur le courant qu'il étouffait; les chevaux, les bagages gisaient abandonnés de toutes parts; le sol se parsemait au loin d'armes et d'uniformes rouges, dorés de la croix de Saint-Georges.

Cependant Lafontenelle, étant parvenu à gravir la hauteur où il avait campé, en trouva le sommet désert, silencieux, toutes ses baraques, tous ses parapets dispersés sur la bruyère, et, au bas, dans le fond, aux dernières lueurs du jour mourant, la troupe ennemie ondulant, presque indistincte, jusqu'aux portes de Guincamp. Il conçut alors le projet de descendre précipitamment, afin de l'attaquer en queue et d'essayer à l'aide du désordre de pénétrer avec elle dans la ville, mais il fut brusquement arrêté au bas de la colline par la vue d'une masse noirâtre, morne, immobile comme un roc.

— « Les gouverneurs de Kegoumarch et de Liscoët sont là, » dit-il tout bas à La Boule; « chaque parti s'at-

tribuera la victoire ; il ne faut pas qu'il en soit ainsi ; » et, lui donnant quelques ordres rapides, il éparpilla de nouveau sa bande des ligueurs, qui, se rompant une seconde fois, entoura, en cherchant à l'entraîner et à la pousser dans les haies, la masse silencieuse qui ne bougea pas. En ce moment, le petit corps de cavalerie de Lafontenelle, qu'il avait, durant l'action, caché dans les ravines, se déchargeant tout à coup sur le grand chemin, s'abattit, comme un torrent, sur les fuyards, et poursuivit, à grands cris, leur déroute. Cependant la masse compacte faisait bonne contenance et se raidissait contre les petits chevaux bretons qui escarmouchaient sur ses flancs. Soudain elle s'entr'ouvre, toujours sombre et taciturne, pour vomir une colonne de gens d'armes bien équipés, qui brilla, comme un éclair, dans la nuit et balaya les cavaliers peu nombreux de notre jeune capitaine. Mais, lorsque, après cet exploit, elle voulut revenir sur ses pas, elle n'aperçut derrière elle que buissons et broussailles tout en feu ; et une vive fusillade d'escopetterie renversa chevaux et cavaliers à brûl-pourpoint. Alors la lourde masse se mut avec gravité et fit un pas en avant. Cependant la corne du chef des ligueurs retentissait de nouveau dans les ténèbres, et la mousqueterie se dispersait à travers champs, marquant chacun des pas que faisait la co-

lonne dans sa retraite; puis semblable à un grésillement que le vent éteint, elle se prolongeait dans la nuit et le silence par quelques coups isolés, paraissant tantôt se ranimer et se succéder rapidement, tantôt s'éteignant au loin comme les derniers sons d'une voix qui se perd, comme les dernières clartés d'une lampe qui se meurt. La corne du capitaine breton réveilla encore une fois les échos de la plaine; quelques coups de mousquet retentirent encore dans la direction du pont-levis relevé, et tout rentra dans le repos.

Peu de temps après, la petite troupe de Lafontaine arrivait par détachements successifs au campement ruiné.

Tous ces hommes revenaient boueux, déchirés, le visage barbouillé de poudre, les fidèles mousquets tout rouges et tout fumants, avec les dépouilles des morts et des prisonniers, parmi lesquels brillaient des lambeaux de pourpre anglaise. D'autres traversaient les rangs portant dans leurs bras quelques-uns de leurs camarades, dont un linge sanglant enveloppait la tête, aventuriers joyeux le matin, luttant le soir avec résignation contre l'agonie! Ce présage de sinistre augure s'effaça bientôt devant l'insouciance du soldat, donnant cours à son humeur joviale à la vue des feux de bivouac qui se rallumaient de tous côtés. Alors aussi s'arrêtèrent sur la plate-forme quelques lourdes

charrettes, dont les aies criaient depuis longtemps sur les contours de la pente rocheuse; les chefs subalternes distribuèrent à leurs escouades les vivres enlevées par la force à l'ennemi et aux villageois des environs, et la batterie de cuisine forma comme un second cercle autour du foyer. Ce fut en ce moment de répit que Lafontenelle, précédé des derniers traînards parut, monté sur son cheval noir qu'il faisait caracoler avec grâce, au milieu de ses compagnons, dont l'allégresse éclata bruyamment à la vue de la ceinture qu'il s'était faite d'un lambeau de pourpre flottante, écartelée des armes d'Angleterre, rouge encore du sang dont il l'avait taché en l'arrachant à un porte-étendard ennemi; mais leurs transports ne se continrent plus lorsqu'ils aperçurent une longue file de prisonniers qu'il traînait à sa suite, deux à deux, le front haut, et semblant encore protester par la fierté de leurs pâles visages contre les coups de la fortune. Après les chefs se traînait, en sillons pénibles et brisés, la foule des prisonniers vulgaires, tous têtes et pieds nus, sans pourpoints, quelques-uns ayant endossé en échange la casaque trouée de leurs vainqueurs, d'autres dépouillés jusqu'à la ceinture, grelottant de froid, et chacun chargé de deux ou trois mousquets mis hors de service, de caisses de tambours, de moissons enlevées sur la route aux greniers

du paysan. Les files s'allongeaient et se groupaient dans les ténèbres comme celles d'un troupeau de bêtes de somme, qu'un chien fidèle poursuit et mord, afin de hâter sa marche.

— « Enfants ! » dit le chef, « demain il y aura double ration de vin. Ce soir encore il faut marcher. »

Consternés d'abord par cet ordre qu'ils n'attendaient pas, mais accoutumés à cette obéissance mécanique, qu'imprime aux soldats une discipline passive, les ligueurs se levèrent d'un seul bond, et, jetant dans leurs besaces de toile ou de peau roulée, leurs poteries, avec les aliments à moitié cuits qu'elles contenaient, ils suivirent leurs chefs dans la nuit, traversant leurs feux abandonnés et laissant derrière eux comme des étincelles tombées d'un tison. Après quelques minutes de marche, un nouveau feu, allumé au sommet d'une autre colline par les ordres du capitaine, fut également délaissé. Deux heures entières furent employées par les soudards à allumer de distance en distance des feux de campement et à décrire ainsi une courbe de bivouacs, amphithéâtre étoilé, autour de la ville, pour masquer ainsi leur retraite sous l'apparence d'une arrivée de nombreux renforts.

La petite armée, descendant la chaîne de collines qui s'élève en vue de Guincamp, s'enfonça tout à coup

dans l'obscurité profonde d'un chemin creux, qui sembla s'ouvrir sous ses pas, pareille à la gueule béante d'une des portes de l'enfer.

Il y a dans la marche de nuit d'un corps de troupes, je ne sais quoi de fantastique, qui saisit l'imagination et qui accroît la crainte vague et toute d'attente de ces heures destinées au repos. On dirait que cette fragile expression de la puissance de l'homme, se brise et se perd en ce moment devant l'immuable volonté d'un Dieu qui nous parle dans le silence ! Le soldat voyageur pose un pied incertain sur cette bruyère que blanchit à peine la lune, il frissonne dans l'obscurité, croyant rencontrer à chaque pas son semblable, armé comme lui. Cette file d'hommes qui traverse l'ombre silencieuse, semble se glisser sous chaque buisson, sous chaque brin d'herbe, imitant la couleuvre qui épie l'instant le plus favorable pour enlacer son ennemi.

Les soldats de Lafontenelle le suivaient en bon ordre, et le calme de la nature n'était troublé que par les pas de cette réunion d'hommes de guerre, marchant avec précision, et par le son monotone de leurs chants de guerre ou d'amour. Quelquefois la file s'arrondissait sur la croupe d'une montagne, et alors une blanche lumière en reflétait une partie, avec ses armes, dominant la campagne noyée dans ce brouil-

lard qui l'enveloppe au matin comme un voile de gaze. Quelquefois aussi le détachement tombait tout à coup sur un chemin royal, où ses mousquets brillaient mystérieusement, ainsi qu'un souffle indicible, un frisson subit passant dans le cœur des hommes, ou entre les armes inclinées, ou à travers les arbres immobiles, ou sur la nudité blanchâtre de la route, mais on ne suivait qu'un instant cette voie fréquentée de tous, et l'on se perdait de nouveau dans les chemins creux, dans les sentiers couverts de pierres et traversés de petits filets d'eau sinueux.

C'est dans ces nuits là, que le soldat de fortune, isolé, perdu dans la nature, rêve à sa patrie et croit fouler le sol natal. Son aveuglement moral et physique étouffe en lui la voix de sa volonté individuelle. Ce troupeau d'hommes, réduit à l'état de machine par une force invisible qu'il ne connaît pas et qui l'entraîne, qu'il hait et à laquelle il obéit, marche sans voir ni but, ni chemin, exténué de fatigue, ne remarquant sur la route que les pierres aiguës qui lui brisent les pieds. Cependant il est un homme, comme chacun de ceux de la foule, un homme qui vit seul, qui a seul le secret de cette marche, qui seul connaît le but de cette fatigue, qui seul possède le fil de ce dédale au milieu de la nuit, et auquel tous les autres obéissent ainsi que les membres obéissent au corps.

Cet homme, on le suit en fermant les yeux; c'est le pilote du vaisseau, toujours sûr pied et ne connaissant pas le sommeil. Oh! c'est alors qu'un chef est vraiment grand, qu'il domine le troupeau et qu'il le dépasse de vingt coudées.

Dans cette insouciance profonde et sans autre inquiétude qu'à peine celle d'un gîte quelconque pour le matin, les soldats de Lafontenelle se pressaient derrière son cheval, balançant sur leur épaule le mousquet refroidi et ne songeant ni aux boues profondes ni aux ornières des chemins couverts, dans lesquelles restaient leurs chaussures rompues, ni aux cailloux aigus roulant dans les fondrières. Les champs et les prairies glissaient devant leurs yeux comme de fantastiques apparitions. Ils avançaient avec cette élasticité du jarret qui se raidit aux obstacles, avec cette puissance des muscles qui se développe au sein des fatigues.

Tout à coup le mot *silence!* prononcé par Lafontenelle, s'est rapidement transmis à voix basse de bouche en bouche, sur toute la ligne, semblable au chant qui meurt dans le silence, mode prompt de transférer les ordres, qui est encore en usage dans les armées espagnoles. Alors on n'entendit plus que le pas régulier de la marche; le sommeil, longtemps combattu, abaissa les têtes de bronze des soudards; et aux échap-

pées de la lune on voyait leurs corps s'agiter entre les armées, pareils aux épis que courbe le vent, mais ils poursuivaient leur route dans un dur et puissant sommeil jusqu'à ce que leur pied vint heurter une pierre et leur arracher un cri de douleur ; puis le sommeil reprenait ses droits jusqu'à la rencontre d'une nouvelle pierre.

Cependant, depuis quelque temps, des haltes courtes, mais fréquentes, commandées à la tête de la colonne, imprimaient à toute la ligne un mouvement d'arrêt, qui, dans la nuit surtout, est un martyre pour des troupes en marche, mélange indicible de veille et de sommeil, dont ne les arrache parfois que la fraîcheur subite d'un ruisseau qui traverse le chemin.

Les compagnons de Lafontenelle étaient dans cette disposition morale et physique où le soldat, accablé de fatigue, croit sincèrement qu'il aimerait mieux se laisser hacher que de se lever pour se défendre, lorsqu'un brusque redressement de toutes ces têtes et une vigueur de départ retrouvée vinrent protester fortement contre ce sentiment de lassitude à l'explosion soudaine, vers la tête de la colonne, d'une double décharge de mousqueterie, que suivirent seuls bientôt de loin en loin quelques coups éparpillés dans les champs, comme si l'on poursuivait des fuyards. Alors se détacha dans l'obscurité une masse noire, heurtée,

quadrangulaire, aux meurtrières rares et espacées, aux fenêtres rouges comme le feu, devant laquelle on pouvait distinguer, par un effet d'optique, dans les ténèbres de la nuit et à la clarté des feux d'escopetterie qu'ils lâchaient de loin en loin, quelques hommes groupés çà et là, se serrant au pas de charge. Les chevaux hennissaient, pressés d'arriver au gîte; et en peu de temps la queue de la colonne passa étonnée sur quelques fortifications, déjà détruites par l'avant-garde, et sur la herse baissée d'une haute porte, pour aller se former en bataillons réguliers dans la cour intérieure du château de Coatfrec.

Cette importante et féodale propriété appartenait en fief à la dame vicomtesse de Thouars, épouse du seigneur baron d'Avrecourt. Le noble couple était fort entaché d'hérésie, et faisait sa résidence habituelle dans ce magnifique séjour, où la guerre civile n'avait pas encore pénétré et qu'on appelait dans la contrée *le Paradis des hommes de guerre*. Le désir ardent de mettre à contribution un puissant huguenot, joint à celui de ravitailler sa petite armée, avait déterminé Lafontenelle à tenter ce coup de main, qui jetait en son pouvoir une place importante pour s'en emparer, il avait déployé toute son habileté stratégique, tout son esprit de ruse et d'à-propos. Informé, depuis quelques heures seule-

ment, du départ de la garnison de Coatfrec, qui allait escorter un convoi destiné aux troupes royales, notre jeune aventurier avait formé le projet, qu'il venait d'exécuter avec tant de bonheur. A peine arrivé, il manda le baron dans la cour ; celui-ci, tremblant, consterné, se hâta d'obéir, et descendit de son manoir, apportant au vainqueur toutes les clés du château. Lafontenelle le laissa libre alors de quitter la place, accompagné de tous les gens de sa maison.

Cette permission une fois octroyée, et le château débarrassé de ses maîtres, les ligueurs s'installèrent dans les appartements vastes et sonores de cette belle habitation, ne laissant dans la cour que les moins fatigués d'entre eux, destinés à être placés en sentinelles partout où besoin serait. Le jeune capitaine posa lui-même celles des ouvrages avancés, des tours et des ponts-levis... Puis, roulé dans son manteau, il se jeta tout armé, tout botté, sur le lit de velours, aux crépines d'or, dont il venait de faire déguerpir si inopinément le malheureux baron. Le premier crépuscule du jour le trouvait, une heure après, étudiant, sur la plate-forme du château, la vaste campagne qui se déroulait à ses pieds en secouant la froide brume de l'aurore. Bientôt la trompette matineuse éclata du sommet du donjon et se répercuta bruyante dans les échos de l'enceinte féodale ; un second

clairon lui répondit, plus sonore, sous la voûte de granit du portail; un troisième, dans la cour, et, comme une ruche subitement éveillée, les soudards, qui n'avaient pas ôté leur uniforme, se massèrent en un clin d'œil. Leurs voix confuses et bourdonnantes se turent à l'apparition du chef; les rangs se formèrent; chaque homme avait ses armes, son bissac roulé sur le dos, et peut-être encore la ration demi-cuite du dernier bivouac. Et ainsi, prêts à partir ou à rester selon la volonté du capitaine, ils se promettaient bien, intérieurement, d'obéir en aveugles à ses moindres ordres.

Quelques minutes après, les chefs inférieurs divisaient et découplaient le carré par une sorte d'appel, à la suite duquel se déployait un second détachement composé des soudards, désignés à tour de rôle. Les commandants de ce corps d'élite formèrent un cercle autour de Lafontenelle, qui leur donna ses instructions sur le but de leurs courses diverses, le plan de leurs marches et contre-marches, des détails sur les positions topographiques environnantes, sur les points occupés par l'ennemi, dont il fallait éviter l'approche, les passages libres ou fermés, les défilés des montagnes, les embranchements des chemins et le cours des rivières, les coups de main à tenter et les retraites qui étaient possibles.

Puis, s'avancant entre les deux troupes, il fit apporter un lourd bahut, à garnitures de cuivre, servant plus, suivant l'apparence, à sa solidité qu'à son ornement, vieux meuble patrimonial, à la vue duquel les gros yeux des routiers s'illuminèrent subitement d'une flamme de convoitise.

— « Camarades, » leur dit Guyon, « vous avez tous montré un courage digne de la sainte cause que nous sommes glorieux de défendre. Les événements ne permettent point encore à l'Union catholique de laisser reposer ses enfants, dont elle sait les longues et pénibles fatigues, car il faut que le bras d'Israël tienne haut le glaive de Dieu tant que ses ennemis lèveront la tête. Ne pouvant donc vous accorder le calme que vous avez acheté par tant de peines et de périls, je veux au moins, en son nom, vous en dédommager : je partage par égales portions entre vous tout le butin que j'ai trouvé dans le camp des Philistins; ce n'est qu'un bien faible à-compte, mes amis, sur les grands biens qu'à l'exemple de Josué je suis appelé à vous distribuer un jour pour prix de votre bravoure et de votre confiance dans le Seigneur. »

Un tonnerre d'acclamations enthousiastes accueillit les dernières paroles de Lafontenelle; toutes les mains se levèrent spontanément; toutes les armes s'agitèrent. Il ordonna qu'on procédât immédiate-

ment au partage de tous ces vieux écus, frappés au coin de Bretagne. Cette distribution fut calme, régulière, rapide. Quand elle fut terminée, Guyon, imposant silence aux *vivats* renouvelés, passa en revue le corps expéditionnaire, lequel, après avoir traversé le pont-levis, se divisa, en six ou sept détachements, qui, ayant chacun son chef en tête, se dispersèrent dans différentes directions, à mesure que la voix du capitaine les désignait alternativement. Puis, lorsque vint le tour du dernier, il en retint quelques hommes, dont il envoya une partie quérir des chariots avec leurs paysans, tandis que les autres roulaient dans la cour la moitié des barriques de vins que contenaient les caves du château. Il les fit charger sur trois ou quatre charrettes, qui arrivèrent traînées par leurs bœufs et guidées par leurs conducteurs tout aussi lourds qu'eux. L'ordre fut donné au chef du convoi de les conduire au manoir de son frère Arthur, ordre dont l'honnête lieutenant ne s'acquitta qu'à moitié, car, le loyal seigneur de Beaumanoir Eder ayant refusé de recevoir ce don, qu'il soupçonnait, à juste titre, d'être le fruit de quelque rapine, les chariots revinrent bien, comme on s'y attendait, entièrement vides, mais le vin avait eu une destination que le commissionnaire se dispensait de divulguer.

Peu de jours après l'entrée de Lafontenelle au manoir de Coatfrec, toute la Bretagne tressaillait de terreur en écoutant les récits du pillage nocturne de la ville de Landernau, des surprises des gros bourgs de Lannion et de Paimpol et des courses en Cornouaille, Bas-Léon, Tréguier, et jusqu'aux portes de Vannes et de Rennes, de partis de ligueurs, qui interceptaient la route de Brest à Rennes, ces deux grands points politiques et militaires des huguenots, par lesquels ils semblaient tenir la province comme par ses deux pôles.



VII

Les Etats de Vannes.

La popularité, c'est là grande impudique.

AUGUSTE BARBIER.

Le roi voulut faire périr le petit Saint-André, mais il lui pardonna
à la sollicitation des hommes de guerre.

BARANTE.

Il y a trois sortes d'existence qui s'agitent dans cette vallée de larmes : l'une froide, végétative, décolorée, qui se traîne péniblement, et pour peu de jours, au soleil ou à l'ombre, s'acheminant à pas

lents vers la tombe, vain souffle de vie que la pensée a réduite au mécanisme insensible de la plante, et qui continue à être seulement, parce qu'elle a été. Cette existence ne fait qu'effleurer de ses lèvres pâles la coupe de la vie; elle en regarde tristement le fond; elle s'incline comme la fleur qu'un souffle pestilentiel a flétrie; une idée de suicide la brise et la laisse à peu près morte au milieu d'un monde mort pour elle; mais, le plus ordinairement, cette existence est celle dont une religion trop austère, quoique sublime, a perverti la nature première, principe d'amour et de vie, pour en faire un principe d'agonie et de destruction, et qu'elle a arrachée, pensée vivante, du monde vivant, pour la rejeter dans celui de la mort, pareille à une fleur qu'on enlèverait aux prairies émaillées pour la transplanter à l'ombre d'un cyprès funèbre; — existence qui dort sur la terre comme dans un cercueil fermé, — qui ne laisse que son corps ici bas, et dont l'âme est partie pour le ciel; — existence faussée, triste, qu'illumine seulement quelquefois une sublime vision.

La seconde existence est celle de l'habitude; froide sans glace, colorée sans couleurs, chaude sans soleil; — espèce de vie générale, collective, dont la destination est animale et végétative; qui obéit à la seule nature comme tout ce qui est créé; terme-moyen

entre deux principes contraires, le mal et le bien, la vie et la mort; — existence qui est douce et âpre, triste et heureuse; — qui a des instincts mauvais; — sorte de poids égalisés, faisant osciller la balance, en rejetant ce qu'il y a de trop, en sollicitant ce qu'il lui faut de plus.

Cette existence vide la coupe lentement, sans saveur et sans amertume, comme si elle contenait un breuvage auquel on est habitué. — Puis, lorsqu'ainsi, sans se hâter, sans se ralentir, on a trouvé le fond, on regrette un goût qu'on n'a pu saisir. — Cette vie est celle de la masse; c'est la vie générale, et voilà pourquoi elle semble être celle de la destination humaine, — triste et sceptique rire qu'on n'ose se permettre qu'à voix basse.

La troisième existence est toute d'action; elle marche tant que luit le soleil, et ne s'arrête que le soir, — dans la tombe. Elle prend la coupe à deux mains, et d'un seul trait elle la vide, en proie à un enivrement qui ne cesse que lorsqu'elle a trouvé la mort dans la dernière goutte du fond : c'est qu'aussi elle s'était déjà enivrée de toutes les grandes joies, de toutes les grandes douleurs de la terre qui ne les avait données qu'à elle, à elle seule, comme une mère forte qui ne livre son lait fort qu'à son enfant fort, lequel ne périra que lorsque ses dents se glaceront

à cette source de vie; c'est qu'aussi pour elle seule la nature voile de mystérieuses harmonies, de grandeurs sublimes, ses masses qui ne sont pour les autres que des chaos endormis; c'est qu'aussi ce n'est qu'elle qui aspire le parfum des fleurs perdues et les émanations perfides des poisons égarés; qui entend les chants harmonieux des lyres voilées et des cèdres du désert; s'enivrant de ces parfums, de ces poisons, de ces harmonies, jusqu'à ce que, saisie par l'ivresse, elle roule sous les tables de l'orgie, sans songer qu'il y avait un autre parfum que celui de ces fleurs, un autre venin que celui de ces poisons, une autre harmonie que celle de cette terre.

A peine établi au château de Coatfrec, Lafontaine commença à couvrir de ses courses tout le pays environnant, poussant ses excursions jusque sous les murs de Brest, dont la garnison protestante le força cependant à battre en retraite; mais, comme nous l'avons dit, il fit ample curée à Lannion, à Paimpol, dans plusieurs autres grandes bourgades du pays, surprit Landernau, qu'il abandonna à ses soudards, et ainsi s'enrichit avec les siens aux dépens du pays, jusqu'à ce que quelques bataillons, venus de Tréguier, unis aux levées des communes, vinrent mettre le siège devant sa retraite, qu'il abandonna par capitulation pour s'en retourner en Cornouaille, où il

fortifia l'église de Trémeur, à Carhaix. De ce poste improvisé on le voyait fondre sur les châteaux environnants, situés dans les montagnes, s'emparer de ceux de Corlay, de Treméneq, et, plus tard, du Granec, dont nous raconterons la surprise. Se partageant de la sorte entre ces divers pied-à-terre ou retraites, il se trouvait comme à cheval sur le point central et culminant de la Basse-Bretagne, au nœud qui fait la chaîne sauvage des montagnes d'Arrès, quand, après avoir traversé la péninsule rocheuse, elle s'est écartelée en deux branches, embrassant les deux évêchés de Léon et de Cornouaille et venant se réunir à celles qui bornent les territoires de Tréguier et de Vannes. De ce point Lafontenelle tenait dans ses mains les clés des routes des quatre évêchés, dans le cœur desquels il pouvait, à son gré, pénétrer par la crête des montagnes, et parcourir la Bretagne dans toute sa longueur, en suivant la chaîne qui, s'étendant en arête à travers le pays, va cotoyer Rennes, et se perd ensuite dans les hauteurs qui bornent la Normandie.

Mais la fin de la guerre civile, refoulée au fond de la Bretagne, y fixait également l'ambition de Lafontenelle, qui se contentait de tenir en respect les quatre évêchés par ses audacieuses combinaisons stratégiques, ses grandes ruines, ses fréquents pillages,

poussant maintes fois ses éclaireurs jusqu'aux portes de Quimper, de Vannes et de Tréguier en Léon.

Maintenant jetons un regard sur l'antique cité des Venètes, où le duc de Mercœur avait rassemblé les États de Bretagne, et où, sur sa demande, un corps auxiliaire d'Espagnols, commandés par le vaillant don Juan d'Aquila, venait soutenir son pouvoir chancelant. C'était un tableau pittoresque que celui de ce populaire, de cette foule bigarrée et confuse d'étrangers, de soldats, de bourgeois, de manants, de gentilshommes, de paysans, tous se heurtant bruyamment dans les rues étroites et sombres de Vannes, recouvertes d'informes maisons de bois, Vannes, la vieille ville des temps celtiques, assise gravement au fond de son golfe, découpé par la verdure des prairies, comme la fantaisie d'une fée bienfaisante qui aime à entourer sa grotte de chênes noirs et de rochers échevelés, à travers lesquels le soleil, à son lever, semble jeter, à pleines mains, son sable d'or. On se croirait sur les bords du golfe de Naples, avec ses fraîches îles de Caprée et d'Ischia, avec son ciel d'Italie bleu et pur, aussi diaphane que le voile de Vénus assise dans l'Olympe, avec sa mer tiède qui s'amollit et s'endort de volupté, — si, au lieu du laurier de Virgile, ce n'était pas le chêne druidique qui tombe de toutes parts sur le front inspiré du barde, quand il émeut la

vallée en tirant de sa harpe des sons harmonieux. Vannes, cette antique métropole de la Bretagne, toujours plaintive et toujours regardant les flots qui ne lui ont point encore ramené ses valeureuses galères, détruites par César, était fière de voir les États de la province, assemblés par le duc de Mercœur, discuter dans son sein les grandes questions politiques de l'époque, et tenter un dernier effort au nom de la Croix et de la Liberté. C'était aussi un terrible moment que celui qui réunissait, sur un même point et en présence, des fluctuations d'intérêt longtemps divergentes, qu'un besoin commun ralliait enfin pour faire cesser trop de maux causés par un éloignement réciproque et par un manque d'ensemble déplorable.

Dès l'ouverture de la séance préparatoire, on put juger des difficultés à vaincre pour maintenir l'accord parmi tant d'hommes passionnés, voulant tous faire triompher leur opinion, et refusant obstinément de se ranger du parti des autres. Le nuage du premier jour devint tempête le lendemain, et la présence même du duc eut peine à réprimer le trouble; mais enfin son ton sévère imposa silence au ressentiment de certains gentilshommes et chefs de corps, accusés de déprédation, et lui permit de prêter l'oreille aux plaintes des députés de Châteauneuf et du Fou en Cornouaille, qui venaient implorer sa justice et celle

des États, menaçant de se soumettre au roi, s'ils ne l'obtenaient pas entière et prompte. Leur voix retentit bientôt seule dans la salle, animée, dolente, tantôt pleine d'indignation et de menaces, tantôt empreinte des angoisses, des terreurs, des méfiances de leurs âmes. Ils racontèrent comment, ayant toujours tenu pour l'Union catholique et pour le seigneur duc de Mercœur, il était dur de se voir soumis à des exactions pires que celles que les Turcs font subir aux Chrétiens, surtout de la part du capitaine Lafontaine, qui se disait du parti catholique, et par qui pourtant ils se voyaient, chaque jour, forcés, pillés, ravagés, massacrés, à grand renfort de brutalités et insolences de lui et des siens, les prenant à otages et à rançons, foulant aux pieds des chevaux leurs blés encore verts, et livrant enfin tout le pays à la ruine, à la misère, à la famine.

A cette dénonciation, espèce d'*ultimatum* présenté par les délégués de Châteauneuf et du Fou, une sourde rumeur s'éleva de tous les bancs des députés; et presque tous les seigneurs et gentilshommes, debout au même instant, lancèrent aux accusateurs de sanglantes ironies et des paroles menaçantes et railleuses.

— « Silence, messires! » s'écria le duc de ce ton d'autorité qui ne soupçonne pas la résistance; il est

temps que la justice de Dieu et des hommes ait son cours et tombe enfin sur la tête des misérables qui s'engraissent de la sueur et du sang des peuples, et s'imaginent que la force est mère de l'impunité! Il est temps de frapper un grand coup et de faire un grand exemple; le moment est venu de réprimer l'insolence de ces infâmes routiers et écorcheurs qui ne rêvent leur prospérité que dans la guerre civile et les malheurs de la patrie. Oui, messires, dès aujourd'hui, le peuple obtiendra justice, justice éclatante et prompte, qui devienne la terreur des traîtres, compagnons de pilleries et de violences!..... J'engage ma parole de gentilhomme de me montrer sévère envers tous, quels qu'ils soient, et de punir tous les coupables, n'importent leurs noms, dès que les crimes dont on les accuse auront été prouvés. »

— « Sire de Lafontenelle, » ajouta-t-il en se tournant vers le jeune capitaine, « rendez-moi votre épée; vous êtes prisonnier. »

Lafontenelle, dont la physionnomie avait exprimé le dédain et sur les lèvres duquel un long sourire railleur avait erré pendant la harangue des pacifiques bourgeois de Châteauneuf et de Fou, s'était levé brusquement à leurs dernières paroles; mais, caché par les autres gentilshommes et perdu dans leur foule bruyante, il s'était assis, écoutant avec un

flegme dédaigneux et sombre l'allocution menaçante du noble duc ; puis, lorsque sa voix se tut, il se leva de nouveau, et d'un ton plein d'énergie et de dignité il s'écria :

— « A vous, seigneur de Mercœur, d'Étampes et de Penthievre, prince du sang, beau-frère du roi très-chrétien, qui a assassiné votre cousin le grand duc de Guise et qui a vendu son royaume et tous ses sujets à l'excommunié de Navarre ; à vous autres, hauts et puissants seigneur de royale lignée, il appartient de lancer vos gentilshommes et vos gens de guerre aux trousses de l'ennemi, comme on lance une meute après un sanglier, et de les rejeter ensuite, ainsi que des chiens, lorsqu'ils ont abattu la bête, pour qu'ils n'en souillent point la peau. A vous, seigneurs de la terre, il appartient de creuser dans le sang des peuples les sillons de la guerre civile pour y faire germer de luxuriantes moissons, dont les épis sont votre part, tandis que vous abandonnez l'ivraie à ceux qui ont eu à subir toute la chaleur du jour. Voilà ce que vous faites dans votre mépris de nous autres, pauvres et libres gentilshommes, intrépides et infatigables soudards. Vous nous faites les meutes de vos parcs, les chiens de vos basses-cours, de vils esclaves, plus malheureux encore sous le toit du maître que le serf attaché à la glèbe. Vous nous

avez réduits ainsi parce que nous étions restés pauvres et fidèles dans notre mission de noblesse, mission dont vous n'avez fait usage que pour vous enrichir, pour vous enorgueillir, oubliant que le peuple est né libre et qu'il a élu pour son chef le premier qui lui a convenu. Vous avez enchaîné la noblesse, vous ! Puis vous avez suscité le peuple contre elle, afin de rester seuls maîtres, tout-puissants et sans frein. Eh bien ! riches propriétaires, grand seigneurs, hauts barons, vous vous êtes étrangement trompés dans vos calculs ; et, malgré vos mépris, nos bras ne sont point enchaînés ! La fortune a souvent prodigué ses faveurs aux traîtres : nous ne les connaissons pas, nous : notre sang a fondé notre pouvoir. Et vous voulez, vous, tourner le bienfait contre le bienfaiteur, et jouir seuls des sueurs du peuple ! Non, non, messires, il n'en peut être ainsi. Dans cette enceinte je ne vois plus de roi ; je n'y vois qu'un chef et des chefs ! Si je respecte l'un, je suis l'égal des autres, et, quant à mon épée, que vous me réclamez avec un ton auquel je suis peu fait, sachez que je l'ai prise au tombeau de mon père, et que personne au monde ne la reprendra que sur le mien... »

— « Messire de Lignères, » dit le duc à l'un des principaux personnages qui l'escortaient, « demandez donc son épée à messire de Lafontenelle, et con-

stituez - le sur - le - champ votre prisonnier au château. »

L'officier ayant hésité et la noblesse s'étant levée en masse :

— « Vous avez entendu mes ordres? » répéta le duc avec hauteur et d'un ton de voix qui annonçait la colère qui bouillonnait en lui. »

— « Oui, monseigneur, » répondit l'officier avec fermeté; — « mais je suis soldat de l'Union, je suis le vôtre contre l'ennemi, quand il se présente dague au poing et lance en arrêt, au grand soleil, visière découverte, à pied ou à cheval : est-ce à dire pour cela que j'aie vendu mon écu de gentilhomme à toute espèce de services, et que je consente jamais à le souiller au point de devenir le guet de ces manants lâches et calomniateurs? »

Et en prononçant ces dernières paroles, il promenait lentement son regard plein de fierté sur les députés de Châteauneuf et du Fou. Alors se levèrent à la fois les gentilshommes, capitaines et gens de guerre, parlant confusément avec force gestes et menaces.

— « Oui, oui, » s'écrièrent-ils; « voilà bien ce qu'on veut faire de nous! De Lignères a raison. On travaille à détruire la noblesse par les communes, et, pour en venir là, on fait couler, au grand profit royal,

le meilleur de son sang, jusqu'à ce qu'on puisse en faire bon marché par quelques coups de hache sur quelques billots, ou l'envoyer pourrir, au plus favorable, dans quelque cage ou basse-fosse de Bastille. A nous fatigues et horreurs, misères et dangers ! A eux richesses et sûreté, paresse et gloire ! Nous sommes la meute du parc royal ; nous sommes l'ivraie qu'on rejette en s'emparant des belles moissons ; on oublie ce qu'il y a d'ignoble dans l'aspect du vilain et ce qui pourrit de couardise au fond de l'âme du manant. S'ils paraissent aujourd'hui unir leurs intérêts aux nôtres, c'est qu'ils voient dans notre triomphe notre anéantissement. Vous, prince, parent du roi, vous rirez avec eux de notre rébellion, et vous verrez tomber nos têtes sans demander grâce pour nous ! »

— « Insolents ! » s'écria le duc, ne pouvant plus contenir sa fureur, « ignorez-vous qui je suis et ce que vous êtes ? »

Il voulut leur imposer silence ; mais sa voix, se perdit dans l'orage ; le clergé promenait autour de lui ses regards effarés ; le tiers-état pâlisait en se serrant comme un troupeau quand mugit la tempête.

— « Non, » répondirent toutes ces voix tumultueuses de gentilshommes, « nous n'oublions rien ; nous com-

mençons, au contraire, à nous souvenir. Nous nous rappelons fort bien que seuls nous soutenons notre sainte cause au prix de notre tranquillité, de nos fortunes, de nos vies; que, si elle triomphe, vous serez, vous, un grand prince, et que nous, on nous rejettera, meurtris et dépouillés, dans les ruines de nos manoirs, parce que notre présence troublera comme un remords les joies du favoritisme; que si, au contraire, elle vient à faiblir, ce qu'à Dieu ne plaise! vous, proche parent du roi, vous rirez avec lui de votre sanglante équipée, tandis que nous, poignée de proscrits et de brigands, on nous livrera aux mépris de la cour et du peuple, en attendant l'échafaud. Nos pères pourtant, aussi bien que les vôtres, sont morts courageusement à Crécy, à Poitiers, à Azincourt. Le manant qui nous insulte, ne sert d'autre cause, lui, que celle de son égoïsme. Pour lui il n'y eut jamais ni Turc, ni Chrétien, ni Français, ni Anglais. Si nous succombons demain sous le léopard de Saint-Georges ou sous l'excommunié de Navarre, les bourgeois nous écraseront du haut des croisées de leurs pignons sous une grêle de pierres, et ils gratteront avec leurs ongles les fleurs de lis de leurs portes et les croix de leurs églises. »

— « Oui, oui! » clamèrent d'autres voix avec un rire amer, « les juifs, les maudits de Dieu, ce sont

ces infâmes trafiquants qui ont vendu la France aux Anglais, qui la leur livrent en ce moment, qui les conduisent par la main, qui leur indiquent la partie du sol où ils peuvent poser le pied sans crainte. Pauvre France ! ce sont eux qui t'ont vendue, trahie et morcelée ! ce sont eux qui font couler notre sang ! Eux, ils n'ont point de patrie, il font argent de tout, ils vendraient l'oriflamme ou la vraie croix de Jésus, ils vendraient les ossements de leurs pères ! Et voilà ceux que vous écoutez, duc de Mercœur ? mais les paroles de ces marchands sont fausses et calomnieuses : pour eux il n'est point de croyance, il n'existe point de parti ; la soif de l'or les dévore sans cesse ; ils se gorgent de richesses, et, si le malheureux soldat dont le sang s'épuise pour la patrie, leur demande un morceau de pain, ils le lui refusent, et si, pressé par la faim, il le prend, ils le traitent de voleur, eux qui volent et dilapident sans cesse la patrie ! »

Vers le milieu de la salle s'étaient précipités un grand nombre de nobles, découvrant leurs poitrines et montrant les blessures reçues dans les émeutes des communes, soulevées contre les gentilshommes et gens de guerre.

— « Oui, » criait le sieur de Rosampoul, à peine guéri d'un coup de fourche reçu dans l'estomac, voilà comme les manants traitent ceux qui les défendent !

voilà de quelle modération ils font preuve, eux qui nous prêchent nuit et jour la discipline ! voilà ce que j'ai gagné à la prise du château de Kérousère, où j'ai failli être massacré avec toute la noblesse du pays en protégeant la vie de pauvres prisonniers qui avaient capitulé. Peu de jours auparavant, au sac du manoir de Roscanau, brûlé de fond en comble par les communes, n'est-ce pas à travers mille périls que j'ai réussi à arracher à ces Cannibales l'innocente damoiselle du lieu, à peine âgée de neuf ans ? N'ont-ils pas assassiné plusieurs gentilshommes, quand les royaux, commandés par le sire de Liscoët, parvinrent, par trahison, à s'emparer de la petite ville de Carhaix ? Ne sont-ce pas ces mêmes habitants de Châteauneuf, ces misérables dénonciateurs du brave Lafontenelle, qui, de leurs mains, ont égorgé le brave capitaine Pennanguier de Keronchant ? N'ont-ils pas ensuite chassé devant eux comme de vils troupeaux ses soldats désarmés, afin de les exposer sans pitié aux coups de leurs frères, en s'en faisant, les lâches, un bouclier ? Maintenant, duc de Mercœur, que les rois ont effacé de leurs bannières fédératives les vieilles couleurs provinciales, il ne leur reste plus qu'à briser les antiques blasons de leur fidèle noblesse ; mais leurs mains seront trop faibles pour consommer une pareille atteinte à nos droits ! Alors ils auront recours

au peuple, mais le peuple, après nous avoir écrasés, s'en prendra aux trônes; il les renversera comme des meubles inutiles; il montera dessus et criera d'une voix forte *liberté! liberté!* Dans les gouvernements réguliers, les nobles ont toujours défendu la couronne jusqu'à leur dernier soupir. On déchire leurs parchemins aujourd'hui. Ah! prenez garde qu'ils ne deviennent les linceuls des princes mal avisés. »

Ces mots, prononcés avec véhémence par un vieillard, dont la tête blanche inspirait le respect, étaient accueillis avec une faveur marquée par toute la noblesse, dont la voix étouffait aisément celle du tiers-état, composé de marchands enrichis, et de ces hommes du palais, bavards intrépides, à morgue épaisse, qui éblouissent la multitude en lui lâchant des mots sonores, dont maintes fois eux-mêmes ne comprennent pas le sens.

Mais tout à coup on entendit au dehors le pas mesuré de troupes nombreuses, et, sur un signe du duc, la salle des séances se trouva subitement cernée.

— « Trahison! trahison! » crièrent de toutes parts les gentilshommes.

— « Silence! messires, » dit le duc en se levant avec dignité; « silence! laissez passer la justice du roi! »

— « Il n'y a plus de roi, nous sommes libres, nous

sommes maîtres ici!... Arrière, soudards! » crièrent les gentilshommes avec une exaspération menaçante, en s'amassant au fond de la salle, la main sur la garde de l'épée.

— « Silence! » répéta le duc avec fermeté, et en ce moment il fut plein de noblesse et de courage, « je l'ai dit en face aux États de Bretagne, rassemblés ici par mes ordres; je ne veux plus ni routiers, ni écorcheurs, sous la croix sainte de l'Union; j'en ferai un exemple qui sera un grand soulagement pour ce pauvre peuple qui a tant souffert; mais je ne veux pas, non plus, que des paysans huguenots ou de lâches politiques me pressent de détruire ceux qui sont à nous; je ne veux pas que la noblesse et les hommes de guerre oppriment le tiers-état; je ne veux pas davantage que le tiers-état profite des malheurs du temps pour empiéter sur les droits de ses seigneurs légitimes. Ainsi tous, messires de noblesse et clergé, manants de tiers-état de Bretagne, ici réunis pour le bien de la cause catholique, vous allez être juges entre le capitaine de Lafontenelle et ses accusateurs des communes, entre celui à qui l'on reproche d'avoir déshonoré sa noblesse, et ceux dont les propos calomnieux auraient tenté de ternir l'honneur d'un gentilhomme. Je veux, messires, justice sans prévention et sans remise, justice à mort, au nom de la sainte Union, dont je suis

maintenant le délégué comme j'étais naguère celui du roi. »

Alors le duc demanda aux députés de Château-neuf et du Fou des témoignages de leurs inculpations, et ces preuves et témoignages ayant été fournis et étant demeurés sans réplique après une courte enquête : — « Sire de Lafontenelle, » reprit Mercoeur, « persistez-vous dans votre silence ? »

Le jeune capitaine, se levant, ôta son épée, et restant debout devant son siège quand les autres se furent assis, seul en face du duc, parcourant d'un regard l'assemblée et faisant ployer son glaive avec un sourire amer :

— « Je laisse, » dit-il avec fermeté, « le soin aux gentilshommes qui m'entourent, de répondre pour moi aux criailleries de ces manants... Je pourrais soutenir, ajouta-t-il d'un ton dédaigneux, que ce sont des traîtres n'appartenant à aucun drapeau, et soudoyés, Dieu sait par qui ; mais je me manquerais à moi-même en m'abaissant à leur adresser la parole, comme je manquerais à la noblesse qui est en cause avec moi, en reconnaissant un autre juge qu'elle. Je me sou mets, monseigneur, et je sors. Mon épée, je la remets aux mains de la noblesse de Bretagne, qui, si elle ne peut me défendre, saura peut-être me venger ! »

Le duc ordonna incontinent l'arrestation de La-

fontenelle au chef des troupes, qui occupait la porte de la salle et qui la laissa libre aussitôt. Quant aux gentilshommes, malgré tout leur désir d'opposition, convaincus par l'évidence et la force des inculpations, ils restèrent confus et mécontents, mais silencieux. Le jeune capitaine les salua fièrement du geste, et suivit à pas lents, hors de la salle, le chef qui lui avait été donné pour geôlier.

Des délibérations d'une importance secondaire venaient de succéder à cette scène orageuse, quand elles furent de nouveau interrompues par un bruit d'abord confus et éloigné, mais qui grossit en se rapprochant de plus en plus, et laissa distinguer nombre de voix menaçantes, roulant comme la tempête, et s'avancant comme les torrents d'une lave impétueuse qui vint heurter bientôt les grands murs noirs de l'hôtel-de-ville, où se tenaient les États; puis les cris redoublèrent et enveloppèrent l'édifice d'une mer de têtes que brisaient et masquaient les maisons anguleuses et étagées des rues voisines. Ces cris ne tardèrent pas à remplir la salle; les vieux vitraux tremblaient et semblaient se dégager de leurs liens de plomb.

— « Lafontenelle! nous voulons Lafontenelle! vive la Sainte Union! vive le duc de Mercœur! à bas le Navarrois! mort aux huguenots et aux

marchands ! » vociféraient à la fois des milliers de soudards et de gens de guerre, se pressant dans les rues de Vannes. »

— « Qu'on chasse cette canaille ! » clama le duc ; « messire de Lignères, faites monter à cheval votre régiment ! messires de Noailles et de Chevreuse, faites réunir les régiments parisiens de Maillot et de Saint-Denis ! dispersez vite cet amas de Bretons et de goujats, à coups d'étrivières et de bâtons de lances ! »

— « Lafontenelle ! rendez-nous Lafontenelle ! nous voulons Lafontenelle ! vive la Ligue ! mort aux traîtres politiques ! vive le duc de Mercœur ! » répétèrent les mêmes élans de voix, dont les éclaboussures pénétraient dans la salle par les fenêtres.

Les sires de Noailles, de Chevreuse et de Lignères sortirent, mais ils revinrent bientôt consternés, car leurs gens formaient le gros des mutins et ils étaient restés sourds à leurs exhortations. Partie des autres gentilshommes s'était déjà réunie aux révoltés ; quelques-uns cependant entouraient encore le duc, sollicitant avec efforts l'élargissement du prisonnier. Mercœur, malgré l'apparence, n'était pas de ces hommes qui se raidissent à l'aspect du danger ; son caractère avait plutôt quelque chose de la flexibilité du roseau. Ce tumulte commençait à devenir som-

bre et menaçant ; il couvait dans ses flancs un danger pour lui, qui n'avait d'autres appuis sur le sol de vieille Bretagne que l'armée et la noblesse. Toutes ses résolutions de justice et de rigueur faiblirent devant cette manifestation puissante, et, feignant de condescendre enfin au vœu des gentilshommes, avec ce jeu de physionomie conciliante que savent si bien prendre les hommes habitués au commandement, il ordonna aux chefs de sa garde de lui amener sur-le-champ le prisonnier. Alors un cri où le triomphe entrait beaucoup plus que la joie, éclata autour du vieil hôtel-de-ville, se prolongea de rue en rue, et alla mourir lentement avec le roulis de la multitude qui s'écoulait ; puis tout à coup il éclata de nouveau, se prolongeant encore de rue en rue, mais en grandissant comme le reflux tumultueux de la marée montante. Cette fois se balançaient, au-dessus des oscillations de cette mer de têtes, les cris répétés de *vive le duc de Mercœur ! vive la Sainte Union ! vive Lafontaine !*

Le prisonnier, jeté de force sur un siège, en forme de pavois triomphal, à piédestal humain, était enveloppé, comme d'une auréole, de cette apothéose que créent si rapide et si irrésistible les sympathies exaltées de la soldatesque. Cette ovation, le jeune guerrier la devait peut-être moins à son mérite personnel

et à son péril récent, qu'à la haine que ces hommes de guerre portaient aux communes et surtout aux bourgeois. Aussi, sur son passage, toutes les fenêtres, toutes les portes se refermaient-elles rapidement; toutes les boutiques se repliaient-elles, inquiètes, sur elles-mêmes; toutes les maisons se cachèrent-elles entières dans leur sein, refrognées, pelotonnées, comme des tortues que le danger menace. Seulement, de distance en distance, quelques rares têtes, moitié effarouchées, moitié curieuses, s'aventuraient à regarder le cortège par les ouvertures supérieures. A voir cette agglomération informe et étagée de demeures bourgeoises, désertes de fond en comble, on eût pu se croire dans une ville prise d'assaut, abandonnée de ses habitants, et dans laquelle le vainqueur faisait son entrée triomphale.

Lorsque le cortège de Lafontenelle traversa, en la submergeant de ses bruits âcres et discordants, la rue où s'élevait le grand hôtel aristocratique, occupé par le général espagnol don Juan d'Aquila, les lourds balcons de pierre de l'édifice se couvrirent de costumes étincelants d'officiers et de riches parures de dames. Alors aussi, avec toute l'exaltation divine qui caractérise ces filles du Guadalquivir, si belles et si enthousiastes, la plus belle de toutes détacha la rose dont elles aiment à mêler le doux in-

carnat à l'ébène de leurs chevelures embaumées, et la laissa tomber aux pieds du capitaine, qui, la ramassant avec grâce, leva les yeux vers le balcon, et ne vit plus que l'ovale gracieux de la jeune damoiselle, qui s'effaçait toute rougissante derrière un rideau de soie, dont les plis incertains oscillaient encore sous ses formes fugitives comme après une apparition céleste. Adieu donc, houri céleste de l'Alhambra, rêve du soleil, fée du plus doux songe ! Adieu ! Nos deux âmes se sont rencontrées comme deux sœurs : Dieu sait si elles se retrouveront jamais !

Cependant il y avait eu un regard échangé entre eux, un de ces premiers regards, plus rapides que l'éclair, regards qui traversent les cœurs et décident du sort de la vie, regards suaves comme la fleur des orangers de Grenade, limpides comme les lacs parfumés de Mexico.

Lorsque le chef de parti fut introduit dans la salle des séances, un silence profond succéda subitement à l'agitation tumultueuse de l'assemblée. Lui, sans changer de visage, s'inclina devant le duc de Mercœur, qui lui dit :

— « Messire de Lafontenelle, vous devez l'honneur et la vie à vos braves compagnons d'armes et à ces nobles gentilshommes qui se portent garants de votre conduite à venir. Allez reprendre le comman-

dement de votre compagnie. Voici votre épée ! J'espère que, pour l'honneur de ces gentilshommes, si ce n'est pour le vôtre, vous saurez la laver noblement. »

— « Monseigneur, » repartit avec fierté Lafontaine, « jamais elle ne s'est souillée que du sang des lâches, des traîtres et des huguenots. Il n'y a que celui des braves, surpris traîtreusement, qui ternit une épée de gentilhomme. Quant à ma grâce, je ne la dois qu'à mon innocence et à moi-même. J'ai appelé de ces misérables calomnies à la justice de mes soldats, devenus mes complices et mes compagnons d'infortune. Ma tête, monseigneur, je la dois à mon bon droit, qui, plus heureux que celui de beaucoup d'autres gentilshommes, assassinés par des haches royales, a rencontré encore quelque sang breton dans des veines nobles. »

Après avoir repris son épée des mains de M. de Lignères, Guyon salua l'assemblée, quitta la salle des États, monta à cheval, aux acclamations victorieuses de la foule impatiente de l'admirer, et s'éloignant de Vannes aussitôt, il arrivait, le soir même, au milieu de sa troupe, qui fêtait son retour par les transports de l'allégresse la plus vive. L'aube du lendemain vit son entrée à Redon, ville importante par sa position, et que le marquis, suzerain du lieu, parfait modèle de l'antique chevalerie, avait ouverte au duc de Mer-

cœur, afin d'y réunir des forces suffisantes pour délivrer la principauté de Craon, que menaçaient les royaux, commandés par les princes de Dombes et de Conti. La victoire remportée par le duc sous les murs de la place fut décisive. Les Anglais, écrasés par les Espagnols joints aux soldats de l'Union, entraînent dans leur fuite les deux princes épouvantés. L'un, le prince de Dombes, fut immédiatement remplacé dans le commandement de l'armée par le maréchal d'Aumont, dont les talents guerriers eurent bientôt changé la face des affaires et forcèrent le duc à se tenir sur la défensive, lui qui, jusqu'à cette époque, avait toujours été l'agresseur.

VIII

Espagnols.

Je l'aime pour tout ce que je hais.

VICTOR HUGO.

J'entrouvre en vain mes bras ;

Mon cœur est seul.

LAMARTINE.

Si te preguntan quien vive ?

—Voluntarios de Castilla !

CHANT DE GUERRE DES CARLISTES CASTILLANS.

Savez-vous ce que c'est qu'un transfuge ? — Non.

W. COOPER.

La province de Cornouaille s'était enfin accoutumée à l'occupation de ses points principaux par les troupes de Lafontenelle, que son triomphe aux États de Vannes et sa valeur brillante à la mémorable

et sanglante journée de Craon avaient rendu cher à toute la noblesse du pays et aux gens de guerre rangés sous les bannières de la Sainte Union. Sa popularité et les talents militaires dont, chaque jour, il donnait des preuves nouvelles, l'avaient subitement élevé au niveau des grands personnages, qui, par leurs exploits et l'illustration de leur naissance, étaient ses supérieurs. Le changement extraordinaire opéré dans toute sa personne avait jeté comme un voile de cloître entre sa vie passée au collège et l'existence active qu'il menait en Bretagne; enfin on eût dit, en reposant les yeux sur son visage bronzé par le soleil, qu'une longue période d'années s'était écoulée depuis son départ de la capitale du royaume de France. Il semblait, en le considérant avec quelque attention, voir une jeune fleur épanouie à la douce chaleur de mai et desséchée ensuite aux feux actifs du solstice d'un été brûlant.

Pourtant l'année 1592 venait à peine de s'ouvrir, et Lafontenelle, dont la main répandait le sang, Lafontenelle qui cherchait dans le carnage et la mort un aliment à l'activité de sa vie, malgré la douceur naturelle de son âme, Lafontenelle, qui ne se montrait cruel et féroce que par suite du désir insatiable de vengeance qui le tourmentait, était resté, pour le commun des hommes, Lafontenelle le soldat; mais

pour Dieu, ce juge inflexible qui pèse dans la même balance toutes les actions humaines', il était Lafontaine le brigand, qui ne croit pas, qui a soif de sang, qui a besoin de la mort pour nourrir la vie. Le pauvre enfant avait marché sans le vouloir dans une voie d'égarement et de perdition; les premières pages du drame tronqué de sa vie s'étaient déroulées sanglantes et vindicatives. Étranger aux plus tendres émotions de l'âme, il ne connaissait l'amour que comme le damné, apercevant les cieux ouverts au-dessus de sa tête et ne pouvant atteindre aux suprêmes demeures, où des lyres harmonieuses célèbrent jour et nuit la puissance infinie et la bonté inépuisable de l'Éternel! Ainsi le jeune capitaine courbait tristement la tête, et son front heurtait la froide pierre. Pour lui la nuit était chaude et sombre. Seulement, par intervalles, la lune pâle glissait à ses yeux sur la crête d'un nuage noir qui courbait la tête gémissante des arbres de la forêt. « Adieu! » disait-il alors, « adieu, mes beaux rêves d'enfance! » et les étoiles scintillaient et le nuage s'évaporait en une vapeur lointaine comme un suaire de jeune fille taché de sang. Pauvre voyageur, après avoir quelque temps marché dans la joie, il s'apercevait tout d'un coup que cette route si belle qu'il avait suivie, était fautive, et que le but qu'il se proposait, était manqué.

C'est qu'aussi la Bretagne, depuis l'arrivée du maréchal d'Aumont, avait vu avec une inexprimable satisfaction la guerre civile s'éteindre par degrés sur tous les points; c'est que ce chef expérimenté, après divers avantages remportés sur les ligueurs dont le parti politique allait toujours en s'effaçant, venait de mettre le siège devant la ville de Morlaix. Le duc de Mercœur accourut à son secours quand le château tenait encore, mais il ne put parvenir à le dégager. Les Espagnols, se croyant sacrifiés par les deux partis, refusèrent de donner tête baissée comme il le demandait, et lui se retira alors tristement devant le maréchal, abandonnant Quimper et toute la Cornouaille pour chercher à s'établir, s'il en était temps encore, dans la partie haute de la Bretagne, où il avait conservé de nombreux et chauds partisans.

Dans sa retraite précipitée, il s'arrêta quelques instants au château de Granec, occupé alors par les troupes de Lafontenelle, qui en fit les honneurs au chef reconnu de la Sainte Union avec une politesse toute guerrière; mais le duc, craignant, après un scrupuleux examen des fortifications de cette importante place, qu'elle ne devînt un point de réunion formidable pour les royaux, s'ils parvenaient à s'en emparer, ordonna qu'on y mît le feu, ce qui fut fait à l'instant même.

Ce fut en 1593, après son brillant fait d'armes de Craon, que Lafontenelle, cherchant partout une retraite dans ce pays non encore ruiné, s'empara par surprise de ce château, appartenant au seigneur de Pratmaria, qui l'avait splendidement orné, et qui, pour le garer des coureurs et des coups de main des divers partis, y entretenait constamment à son compte quinze à vingt hommes de guerre; car ce manoir était fort convoité des sieurs de Liscoët et de Kergoumarch, royaux qui en avaient été repoussés plusieurs fois vigoureusement, quoiqu'ils fussent bien accompagnés. C'était une forte maison dans le nouveau genre, unie, à cannelures, enveloppée d'une futaie régulière de magnifiques chênes. Les esplanades en terre qui l'entouraient et la forme antique de château, conservée au corps-de-logis, faisaient de son architecture une sorte de mélange de moderne et de moyen âge qui ajoutait au pittoresque de cette habitation. Le sire de Pratmaria faisait grande parade de ses richesses, et affichait dans ses domaines la plus fastueuse magnificence. Ce haut baron se piquait de n'avoir aucune opinion politique; et cette égoïste neutralité lui avait mérité, dans ces temps de trouble et de guerre civile, le titre bien rare alors *d'homme sage*.

Le luxe déployé chaque jour par le seigneur de Pratmaria répandait l'abondance dans toute la con-

trée : aussi ce ne fut qu'un concert de regrets parmi les habitants lorsque Guyon, plein d'une audacieuse témérité, força le propriétaire à battre en retraite devant les hommes de guerre qui suivaient aveuglément ses lois.

C'était au moment où le sieur de Rosampoul, fils du sire de Carnace, gouverneur de Morlaix, avait promis au châtelain de lui envoyer du secours. Lafontenelle, instruit de ce fait, fit incontinent partir dix des siens pour Granec. La sentinelle hêla ses dix soudards, qui se dirent de Rosampoul, et qui, un instant après, passèrent résolûment le pont-levis, mèche allumée. Une fois entrés, ils se ruèrent, l'escopette au poing, sur les gens du logis. Le jeune capitaine arriva trois jours après. Un mois plus tard, les paroisses et communes voisines investissaient le château, mais Lafontenelle fondait sur les manants, comme l'aigle sur sa proie, et en faisait un affreux carnage.

Les cruautés exercées journellement sur les malheureux paysans qui ne se soumettaient point assez promptement aux ordres des soudards, firent considérer comme un bienfait, la destruction de cette superbe demeure, l'un des ornements du pays, il est vrai, mais qui était devenue, grâce à la Ligue, un véritable repaire de brigands.

Le ressentiment de Guyon contre le duc de Mercœur, ressentiment longtemps comprimé au fond de son âme, éclata enfin avec une extrême violence. Il avait peine à concevoir depuis longtemps que, choisi, au sortir de l'adolescence, pour commander à des hommes de résolution, il dût se résigner à voir sa force brisée et ses projets de conquête anéantis par cette politique dont il désirait le triomphe, et pour laquelle il avait fermé son cœur à la voix du sang; il ne pouvait comprendre pourquoi les faveurs et les distinctions de toute espèce pleuvaient, à chaque instant, sur les traîtres, quand lui, soumis aux ordres du destin qui lui commandait de marcher droit à son but, fidèle à ses principes et à la foi jurée, ne rencontrait sur sa route que le mépris et la haine de ceux à qui journellement il faisait le sacrifice de sa vie. Le malheureux ignorait qu'aux hommes marqués du sceau de la fatalité Dieu dispense une fatalité inévitable et publique, et que, nés pour souffrir, ils ne doivent voir le terme de leurs maux qu'en remontant vers un autre séjour, où le bien et le mal, pesés dans les balances divines, reçoivent enfin leur récompense et leur punition.

Cependant le manque absolu de munitions de guerre ayant forcé, quelques semaines après la retraite du duc de Mercœur, la garnison renfermée

dans Morlaix à se soumettre au duc d'Aumont, celui-ci, après y avoir laissé un nombre suffisant de troupes bien disciplinées, se dirigea vers Quimper, dont les portes lui furent ouvertes par la faction royale le douze octobre 1594; puis, revenant sur ses pas, il alla mettre le siège devant la forteresse de Camaret, dont les Espagnols s'étaient emparés pour commander de là la rade de Brest qui se déroule à ses pieds.

Ce château, qui, s'élevant sur la crête d'un rocher, dominait la mer, et ne tenait à la terre que par la base de son triangle, pouvait passer avec raison pour la plus inexpugnable de toutes les positions circonvoisines, mais la bravoure des soldats castillans qui défendaient ses murs, était mille fois plus invincible encore.

On était alors sous le règne de Philippe II, le fils de Charles-Quint, le grand empereur des Espagnes. Ses sujets, moitié orientaux, moitié américains, habitués à combattre le Maure, qu'ils refoulaient sans cesse vers la mer azurée et jusqu'à la cime du sauvage Atlas, comme une panthère venue de ses déserts pour les dévorer, luttaient depuis des siècles corps à corps avec l'étranger, opposant sans cesse la croix du Rédempteur au croissant de la Mecque, et bien décidés à ne déposer les armes que lorsqu'ils

auraient entièrement purgé de son odieuse présence les campagnes riantes de Murcie et de Cordoue.

Aussi sobres qu'actifs, ils se faisaient un jeu de braver nuit et jour la fatigue et les privations; ils risaient des périls, et ne connaissaient pas de rivaux dans l'art dangereux de la guerre. L'intrépidité de pareils soldats avait placé la nation espagnole au rang des plus puissantes de l'Europe, comme la découverte et la conquête du Pérou l'en avaient rendue la plus riche.

L'aspect de ces vieilles bandes castillanes, toujours invaincues, rappelait à la pensée ces légions romaines, consacrant leurs loisirs à exécuter de gigantesques travaux, qui excitent encore aujourd'hui l'admiration et le respect des générations qui se succèdent. Ce n'était pas à une phalange de ces intrépides guerriers, mais seulement à un détachement, choisi dans cette troupe d'élite par Don Juan d'Aquila, que le duc d'Aumont vint disputer la possession de la forteresse de Camaret.

Les quatre cents guerriers qui composaient à eux seuls toute la garnison, avaient reçu de leur brave général la terrible consigne de mourir, et ils étaient tous morts; à l'exception de dix-sept, trouvés à demi noyés, couverts de sang et de blessures, dans les fossés

marécageux du château, le lendemain de l'assaut livré par les armées royales.

Renvoyés sans rançon par le vainqueur au commandant espagnol, don Juan d'Aquila leur demanda comme un Spartiate : « D'où venez vous ? que désirez-vous ? » A quoi ils répondirent ensemble : « Nous revenons du milieu des morts ; nous sortons de la tombe ; elle était près de se refermer sur nous quand le hasard nous a délivrés. Nous demandons à suivre de nouveau, jusqu'à ce que mort s'ensuive, les commandements qu'il plaira à votre excellence d'imposer à ses serviteurs. »

— « Eh bien ! s'il en est ainsi, » répondit le général en jetant sur eux un regard enflammé de colère, « retournez dans cette tombe dont le destin vous a tirés, et dont vous n'auriez pas dû sortir ; c'est là qu'est votre place : les cadres de l'armée du grand roi Philippe II doivent être à jamais fermés à des soldats assez lâches pour n'avoir point su mourir. »

Le siège de Camaret avait duré six semaines. Quatre assauts livrés le même jour, dix-sept novembre 1594, firent tomber la place au pouvoir du maréchal, au moment où don Juan arrivait à marches forcées pour la secourir, et n'était plus qu'à trois lieues du bourg de Plomandierne. Chefs et soldats qui ne quittaient plus la brèche, y trouvèrent une mort glorieuse,

tandis que le mépris devint le partage des Anglais, dont les bras cruels massacrerent impitoyablement, et malgré la défense expresse des généraux français, tous les blessés qui leur tombèrent sous la main, et les femmes elles-mêmes, dont le nombre égalait presque celui des guerriers castillans.

Le maréchal d'Aumont voulut qu'on recueillît la dépouille mortelle du chef espagnol Praxède, et qu'on l'unît à celle d'un brave capitaine français, nommé Romégou, auquel était due la prise du fort; car il avait décidé la victoire en tombant, percé de coups, au milieu des Castillans, qui depuis longtemps n'avaient plus pour charger leurs mousquets que des pièces de monnaie mâchées et les boutons de leurs pourpoints. Par l'ordre exprès du duc, les corps de ces deux héros furent déposés dans une même tombe en l'Église cathédrale de Brest, avec cette épitaphe des jours chevaleresques :

Praxède, enjoys-toi, mourant, de voir mourir
Romégou enterré sur le haut de sa brèche.
Pâris éternisa par Achille sa flèche :
Par Romégou tu vis ton honneur reflourir.
Romégou ne veut pas, ô Praxède! souffrir
Que ton nom soit éteint dans les lis de la France.
Praxède! avise-toi, et fais, en récompense,
Que Romégou ne puisse en Castille mourir.

Ainsi le lis fleurit sur la tombe des deux héros, et l'étranger eut sa place sous le marbre de la gloire.

Tous les partis applaudirent à ces funèbres honneurs, rendus à des guerriers marchant sous des drapeaux de couleurs différentes, mais animés d'une même bravoure, et roulant, des murs de la forteresse où la mort les avait frappés, aux pieds des soldats anglais, épouvantés de tant d'héroïsme.

Oh! qu'il dut être beau ce dernier cri de *Viva Espagna! viva!* proféré par cette poignée de Castillans, tant de fois vainqueurs des Maures, expirant si loin de leur patrie, de leur mère, de tout ce qu'ils avaient de cher au monde, sur le rempart inconnu d'une citadelle de Bretagne, semblables à ces héros de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes qu'ont immortalisés les Thermopyles et Roncevaux et le mont Saint-Jean!

Indépendamment des dix-sept soldats précipités dans les fossés du château et renvoyés à don Juan d'Aquila par le maréchal d'Aumont, deux autres soldats de la garnison, lancés du parapet dans la mer, étaient parvenus, après de longs et pénibles efforts, à se réfugier dans la grotte de Grozon, immense caverne à ogives profondes, à larges dalles, temple mystérieux de la nature, dont la gueule béante s'ouvre vers la rade. Ils nourrissaient l'espoir d'en

sortir inaperçus et de parvenir à rejoindre leur général, ignorant que, aussitôt après la prise du fort, il avait dû, lui aussi, songer à la retraite, et se replier sur la petite ville de Quimperlé, choisie pour point de ralliement de toutes les troupes espagnoles.

Réduits à se cacher le jour dans des fossés boueux et au milieu des joncs des marécages, s'aventurant, durant les longues nuits de novembre, dans des chemins creux, au sein d'un pays qui leur était inconnu et que l'ennemi occupait tout entier, ces deux infortunés erraient, depuis une semaine entière, lorsqu'un soir, au détour d'une colline, au dôme couvert d'arbres touffus, ils se trouvèrent brusquement en face du château de Créménec, où résidait alors Lafontenelle, qui, pensif et rêveur, se promenait en ce moment sur les créneaux d'un bastion avancé.

Le bruit des pas des Castellans, qui se heurtèrent à des arbres posés en travers pour barrer le chemin, éveilla l'attention d'une sentinelle, dont l'arquebuse, dirigée sur les fugitifs, brilla comme un éclair au milieu des ténèbres, au moment où le cri de *qui vive!* sortait de sa bouche, fortement accentué d'un murmure de menace. Celui qui n'a jamais entendu tomber ce mot d'arrêt, qu'accompagne le bruit d'un fusil qu'on arme, au sein d'une nuit sombre et silencieuse, mot funèbre qui heurte la poitrine comme la gueule

froide et béante d'un mousquet, celui-là ne peut comprendre la commotion électrique qui ébranle les nerfs du plus brave en l'entendant; car, jeté brutalement à la face de l'homme qui arrive, il lui offre sans réflexion la vie ou la mort, le pair ou l'impair, la rouge ou la noire; c'est unê partie de dés, à laquelle, bon gré malgré, le nouveau-venu doit prendre part, trop heureux encore quand il ne s'y mêle pas quelque épisode imprévu du drame sinistre de la désertion.

Ne sachant à quel parti appartenait le menaçant interrogateur, les deux pauvres Espagnols tressaillirent, et la réponse : *Amis!* ne sortit qu'avec peine de leurs lèvres indécises. Il s'y mêlait un embarras de surprise que ne put entièrement dérober la fermeté d'une forte accentuation étrangère.

— « Catholiques ou royaux? » demanda impérieusement Lafontenelle, que le cri poussé par la sentinelle avait arraché à ses méditations. Mécontent de la lenteur que les personnes interrogées mettaient à lui répondre : « A quelle cause avez-vous fait le sacrifice de vos jours? » continua-t-il avec cette vivacité qui lui était familière.

— « A la Sainte Union catholique, » s'écrièrent à la fois les deux Espagnols, à qui les angoisses d'une incertitude trop prolongée avaient rendu toute leur énergie, et qui, dès ce moment, se sentaient

tout décidés à vendre chèrement leur vie, si, contre leur espérance, ils étaient tombés dans un parti d'ennemis. Ils furent promptement rassurés, car à peine les paroles des soldats étrangers furent-elles entendues de l'intérieur, qu'on y aperçut un grand mouvement; la lumière des torches scintilla à travers les interstices de la poterne, et le pont-levis s'abaissa, en criant, sur ses chaînes, pour livrer passage à un peloton de soudards, qui sortit armé et rentra bientôt conduisant les Espagnols dans une grande salle basse, voûtée en casemate, où la garde dormait étendue sur la paille le long des murs, et où les armes brillaient, rangées en râtelier, à la clarté incertaine de torches de résine, ficelées dans des bras de fer et noircissant les parvis d'une sale fumée. Lafontenelle, qui était descendu dans cette pièce, que remplissait le bruit monotone du sommeil, s'arrêta devant les étrangers, sur lesquels glissa la lueur sanglante d'une des torches, qui permit de distinguer leurs traits.

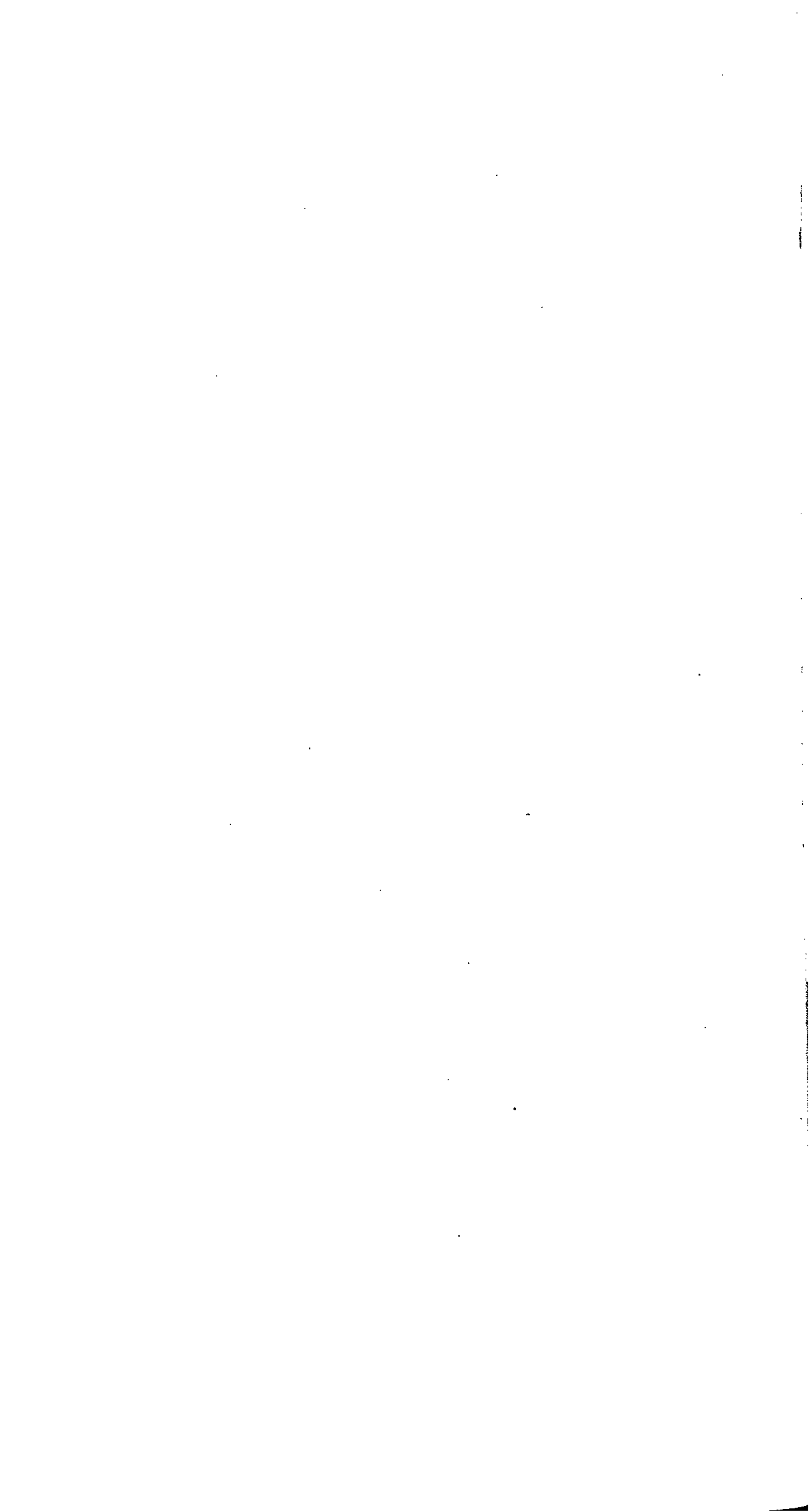
Le plus grand, enveloppé dans un de ces amples manteaux de couleur carmélite dont l'Espagne conserve encore la tradition romaine, portait sur son visage, amaigri par les fatigues et les privations, l'expression traditionnelle de ces fiertés castillanes de *vieux chrétiens*, nobles têtes de vieillards, qu'on ne retrouve plus qu'en Orient, à la porte de la tente pa-

triarcale. Sa ceinture, montant jusqu'à la poitrine, comme chez les Maures; sa veste et son haut-de-chausses en velours, ornés, sur toutes les coutures, de pièces d'argent, enfilées en guise de boutons; son large *sombrero*, qu'il avait relevé avec dignité pour voir son jeune interlocuteur, donnaient à son sévère extérieur un certain caractère d'étrangeté hautaine, qui faisait encore ressortir davantage la beauté d'une tête sillonnée de rides profondes, mais dont les yeux étincelaient toujours sous d'épais sourcils.

Le compagnon de l'étranger n'avait pas plus de seize ans; il était de simple mais gracieuse tournure, et, malgré le désordre de ses vêtements, tout souillés par l'eau de la mer, malgré les dangers d'une marche longue et pénible, l'observateur attentif lisait dans sa personne je ne sais quoi de noble et de distingué qui annonçait la grandesse espagnole; un riche manteau brodé d'or reposait mollement sur son épaule, paraissant plutôt la caresser que la garantir; son berret blanc, coquettement incliné sur le front, était ombragé par une plume, également blanche, que fixait un nœud de diamants; la coupe gracieuse d'un juste-au-corps qui déjà essayait la forme élégante qu'il n'atteignit que sous Louis XIII, dessinait admirablement sa taille svelte, et semblait faire pressentir, sous le costume d'un hidalgo mexicain, un

être plus faible, plus tendre, plus délicat, une femme; enfin de légères bottines, garnies d'élégants éperons d'or, marquaient les contours d'une jambe, véritable création d'artiste, que terminait un pied dont le vieux Pygmalion eut sans doute l'idée quand son ciseau sculpta son immortelle Galathée.

Tels étaient les deux personnages échappés aux désastres de la mort, et qui, poursuivis par la mauvaise fortune, accablés de lassitude, mourant de faim, et ne conservant au fond du cœur d'autre soutien qu'un peu d'espoir, s'étaient présentés, sans le savoir, aux portes du château de Créménec, et se trouvaient en ce moment face à face avec celui qui y commandait, avec le héros de ce livre, l'ancien écolier du collège Beaucourt.



IX

Quimper.

Cy estoit son palais et triomphante demeure.

INSCRIPTION DU PORTAIL DE SAINT-CORNTIN.

Comme un fil embrouillé par un chat.

VICTOR HUGO.

Où Dieu mande ses gens

Quand il veut qu'ils enragent.

LA FONTAINE.

Oh! c'est quelque chose de douloureux qui écrase le cœur et étreint la gorge, que cette rage de destruction qui tourmente la génération actuelle. Il y a je ne sais quoi d'affligeant et de cruel dans cette

manie funeste qui privera ceux qui nous succéderont, de précieux monuments, admirés jadis à bon droit, et dont la conservation aurait été pour nos enfants une source inépuisable de douces jouissances et de comparaisons curieuses ; mais les démolisseurs en ont autrement ordonné, et, malgré les efforts un peu tardifs des gouvernements pour arracher leurs proies à la bande noire, ses griffes de fer continuent impunément à se poser sur tout ce qui reste de beau ; elle sait qu'elle trouvera dans ces ruines des pierres et des plombs qu'elle vendra au centuple ; elle poursuit, à la face du ciel, son œuvre infernale de vandalisme, et bientôt les pompeux édifices, orgueil de la France de nos aïeux, n'existeront que dans un souvenir confus et dans les pages souvent incomplètes de notre histoire !

Il faut pourtant, bon gré mal gré, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que nous fassions un effort sur nous-mêmes pour nous représenter, telle qu'elle était au 16^e siècle, l'antique ville de Quimper, avec ses habitations gothiques, ses places entourées de barrières, et les mœurs décentes, mercantiles, bigotes et bavardes des honnêtes bourgeois qui y avaient fixé leur séjour.

Le 26 novembre 1594, toute cette calme et inoffensive population se voyait jetée, à son grand re-

gret, au milieu d'un vide immense, par suite de la diminution imprévue d'une garnison considérable, dont le départ rendait à la cité sa monotonie ordinaire. Le profond silence des rues était à peine troublé, de loin en loin, par le caquetage des commères de l'endroit, et l'on apercevait à peine, à de grandes distances, quelques soldats ou quelques bourgeois groupés, ou passant sur la grande place, que dominait la face majestueuse de la cathédrale, au lieu même qu'avait jadis occupé l'ancienne tour du chastel de Grâlon, première habitation de Quimper; car il n'est peut-être pas inutile de remarquer à ce sujet, chemin faisant, qu'à l'exception d'un nombre très-circonscrit de villes de Bretagne, ce furent les églises, les couvents et les châteaux qui posèrent la première pierre de presque toutes celles qui s'élevèrent en ces temps barbares dans la vieille Armorique.

Antique et principal domaine du roi des ribauds, Quimper, à l'époque où les truands, fiers de leurs haillons et le front levé, parcouraient insolemment le royaume, était le rendez-vous ordinaire de ces hordes déguenillées, vivant au jour le jour, ne rêvant que rapines, et promenant de bourgade en bourgade leur misère, leur amour effréné du bien d'autrui, leurs coutumes mystiques de sorcellerie et leurs habitudes de prostitutions crapuleuses.

Les maisons de cette vieille capitale des comtes de Cornouaille, entièrement construites en pierres d'une teinte triste et blafarde, offraient aux regards du voyageur le tableau le plus lugubre et le moins pittoresque qui se puisse imaginer. La forme pointue des cailloux, espèce de lames de pierre, à peine émoussées, dont, à défaut de pavés, on garnissait le sol, rendait infiniment pénible toute espèce de communication dans ces rues sales et tortueuses, et les chevaux même n'y marchaient pas sans difficulté.

Trois ponts, jetés parallèlement sur l'Odet et nommés pont du Parc-Ostic (pont de l'Ennemi), pont de l'Évêché et pont des Regaires, liaient entre elles les différentes parties de la cité, qui possédait pour seule et unique décoration la statue équestre du roi Corentin Grâlon, élevée sur le grand portail de sa cathédrale, avec cette inscription :

Comme au pape donna l'empereur Constantin
Sa terre, ici l'église est don de Corentin.
Lui-même en dirigea la noble architecture.
Pour souvenir pieux, sa statue à cheval
Fut cy-dessus assise au sommet du portail,
Sculpte en pierre bise, aussi neuve que dure,
Pour durer à jamais si l'édifice dure.

La révolution de 1789 a renversé la statue du prince donateur, mais elle a laissé subsister les vers,

qui semblent railler l'homme en lui disant : Ton règne est moins long que celui de la pierre ! La révolution a détruit le testament, en conservant intact le parchemin sur lequel la reconnaissance l'avait transcrit.

De gothiques édifices, surmontés d'étroites et hautes toitures, servant d'asile à d'innombrables nuées de pigeons blancs, complétaient l'ensemble de Quimper, que dominait un antique château, aux tours noircies et lézardées. De riantes prairies, coupées par de riches carrières, d'épaisses touffes de genêts, des buissons odoriférants, l'entouraient presque en entier et la coloraient de je ne sais quelle teinte à la fois bizarre et pittoresque, bien digne de fixer l'attention de l'observateur que le hasard amenait sous ses murailles.

Le maréchal duc d'Aumont, lors de son entrée à Quimper, avait solennellement promis aux bourgeois de les exempter des lourdes contributions qui, depuis si longtemps, pesaient sur eux, et de les décharger pour l'avenir de l'obligation de loger et d'héberger les gens de guerre ; mais les promesses coûtent peu aux gentilshommes et aux héros : de retour de son expédition de Grozon, le duc, au moment de quitter la ville, annonça qu'il allait y laisser quinze ou seize compagnies, fort mal en ordre, il est vrai, et peu nom-

breuses. Toutefois les manants, et plus encore les ecclésiastiques, contraints d'abriter et de nourrir soldats et chevaux, avaient grand'peine à retenir leurs plaintes et doléances. La demande de onze mille écus, exigibles dans la huitaine, sans distinction de fortune ni de personnes, mit le comble à leur exaspération : aussi se présentèrent-ils tous devant le maréchal au moment de son départ, pour lui présenter de très-humbles et respectueuses remontrances. Peut-être auraient-elles triomphé de ses résolutions, si l'accent piteux et comique de l'orateur Berthault, le plus opulent et le plus grippe-sou de Quimper, qui se trouvait compris dans la cotisation pour une somme de cent soixante écus, n'eût provoqué le rire de toute l'assistance.

— « Mon Dieu ! » s'écria le maréchal d'un ton moqueur, « voyez donc ce fesse-mathieu faire le truand ! Ne dirait-on pas, à le considérer, qu'il aimerait mieux se laisser écorcher tout vif que de lâcher ses pistoles ? » Puis s'adressant à Berthault lui-même : « Mon pauvre Berthault, » ajouta-t-il, « pleure, gémis, tempête, tant qu'il te plaira ; l'essentiel pour moi c'est que tu payes, et plus promptement que les autres encore : c'est pour cela que tu ne trouveras pas mauvais que, dans l'intérêt de mon recouvrement, je mette, dès à présent, ta maison sous la sauve-garde d'une douzaine

de mes braves archers qui y feront bombance, si tu le permets, et ne te diront adieu que lorsque, pour achever ton rôle de représentant, tu auras fait rentrer dans mes coffres, non-seulement les cent soixante écus que tu me dois, mais le dernier rouge liard des onze mille écus que j'attends de tes compères et amis.»

Cela dit, le duc fit traîner, de son château d'Aumont en Poitou, vers la haute Bretagne, deux beaux canons de fonte verte, portant trente-cinq livres de balles et bien longs, qu'il avait eus d'une galère espagnole naufragée dans l'Angoumois, ce qui fit grand bruit dans la ville et le pays, car, sur toute la contrée, on n'en connaissait de pareils que les doubles canons de Brest. Il contraignit, en outre, tous les habitants, sans exception, à prêter serment d'obéissance et de fidélité au nouveau roi de France Henry, quatrième du nom, encore rangé parmi les huguenots à l'époque où remonte notre histoire.

Puis, croyant couper court à toute idée de révolte, il fit commencer dans la haute ville une grande et forte citadelle, moitié en dedans des murs, moitié au dehors, enfermant la tour au milieu en guise de donjon; de plus il fit élever quatre éperons en avant de la porte Saint-Antoine, deux entre cette porte et celle de Saint-Médard, et deux autres au bas de la ville, au confluent des deux rivières, déjà défendu par le

château. Tous ces ouvrages, faits de terre et de troncs d'arbres, furent d'abord entrepris avec une grande ardeur par les habitants, forcés d'y travailler; mais ils demeurèrent inachevés à la suite du départ du maréchal, et ne tardèrent pas à se ruiner d'eux-mêmes. Ce qui par-dessus tout exaspéra l'esprit des citadins, ce fut la démolition de nombre de beaux édifices, consacrés au culte, à la justice, et qu'on abattit sous prétexte qu'ils gênaient la défense de la ville. Ainsi disparut, en face de la porte Saint-Médard, du côté du faubourg Saint-Mathieu, une rue entière dans laquelle s'élevait le bel hôtel ou auditoire servant aux audiences civiles et criminelles des gens du roi. Ainsi furent rasés l'hôpital et l'église de Sainte-Catherine, prieuré tout neuf, bordant la rivière vis-à-vis l'évêché, « ce qui fut, » dit Moreau, « un très-grand dommage pour les pauvres, qui demeurèrent sans aucune commodité d'habitation et une grande honte aux bourgeois d'anéantir ensemble deux asiles pieux, sans que cela leur portât profit d'un liard; mais ils voulaient montrer qu'ils étaient bien fidèles et affectionnés au parti, et de fait nous en vîmes bon nombre et des principaux qui s'employaient de si bon cœur, sans être requis, que les maçons ne faisaient pas tant d'échees et que d'iceux la plupart moururent dans

l'an et jour, dont je ne citerai pas les noms, étant des mieux apparentés de la ville. »

Ces doléances, le digne chanoine les termine par cette réflexion aigre-douce sur ses concitoyens : « Votre ville est semblable à celle du roi Pétaud, où chacun était maître; et il me serait facile d'accumuler sur vous combien de faits semblables, éclos de vos creuses cervelles et dont l'issue a toujours été à votre honte et confusion. Pourtant je m'en tairai, d'autant que mon intention est plutôt de la louer comme lieu de ma demeure il y a trente-sept ans, et je me réserve à un autre temps, où, cela venant à propos, j'en pourrai dire, en passant, quelque chose, gardant toujours la modestie, en tel cas requise. »

La population de Quimper était partagée en deux catégories d'opinions nettement tranchées; la première, composée de vieux ligueurs opposés au nouveau monarque, embrassait dans le même anathème, le même dédain, la même ironie, toute la seconde, dans laquelle on ne rencontrait que partisans de la dynastie bourbonienne, hommes assez pusillanimes d'ailleurs, et honteux de l'abaissement où les avait réduits une lâche capitulation, à laquelle ils n'avaient souscrit que dans l'espoir d'en tirer un parti avantageux pour leurs intérêts particuliers.

Celui qui eût examiné la physionomie générale de

cette dernière classe de bourgeois, physionomie où se lisaient tour à tour la rage qui fermentait et l'espérance éteinte, eût pu sans peine, à plus d'un éclair parti de ces yeux menaçants que voilaient mal de sombres sourcils, à plus d'un voile de fatalité jeté sur ces fronts qu'abaissait la pensée du crime, deviner déjà les premières lettres d'un nom sinistre que l'avenir écrirait en caractères de sang, pour le deuil éternel de la France, le nom, l'épouvantable nom du régicide Ravillac !

Aussi une haine profonde, invétérée, bouillonnait-elle sans cesse entre ces deux masses de citoyens, haine de triomphe et de déception, que rien ne peut apaiser ; et cependant, semblables à deux chiens acharnés, se disputant le cadavre d'un cerf, que le piqueur s'efforce de soustraire à leur voracité, les deux partis s'unissaient pour maudire le duc d'Aumont, qui, profitant avec habileté de leurs divisions, sans cesse renaissantes, était parvenu, au moyen de serments fallacieux, à les trahir l'un et l'autre, pour les vaincre ensuite plus sûrement.

Afin d'accroître encore, si faire se pouvait, l'animosité rancuneuse des Cornouaillais contre le maréchal, une maladie épidémique, importée par les troupes royales, envahit subitement la ville et plongea un grand nombre de familles dans la désolation.

— « C'est là une bien terrible peste que nous a apportée notre gracieux gouverneur ! » clamait Robert Baudouin, surnommé Castille, vieux soldat, établi comme apothicaire, en pérorant au milieu d'un groupe d'anciens ligueurs, qui garnissaient les marches de son échoppe, à l'angle de laquelle se balançait, sur les têtes des auditeurs, l'antique plat à barbe, armes parlantes de sa très-noble profession.

— « C'est un cadeau véritablement digne de lui ! » riposta maître Olivier Berthault, le doyen des conseillers, qui ne pouvait oublier les douze hommes de garde, lâchés à ses trousses, pour lui faire plus vite-ment solder l'impôt. « Ce seigneur, que le diable confonde ! aurait bien dû garder la peste pour lui seul ! la coquine l'eût étouffé à loisir, au lieu d'en inonder notre pauvre bonne ville. »

— « Et alors la peste eût reçu nos bénédictions et nos actions de grâce, » ajouta Corentin Le Baron, le plus mutin des mécontents, beau-frère d'Alamon, qui en était le prince. A cette dernière apostrophe, on vit s'agiter, au milieu du groupe, un grave personnage, à physionomie sévère, impassible, réfléchie, dont le front haut contrastait avec toutes ces figures qu'avilissait une expression de haine honteuse, de débauche grossière, ou d'esprit étroit, — personnage dont l'extérieur révélait cette noblesse

de sang et de haute bourgeoisie, confondue dans la science austère du légiste, — physionomie majestueuse qu'avaient quelques magistrats de l'époque, et où se reflétait je ne sais quoi de de Thou et de Montaigne. Cependant il continuait à garder le silence, comme s'il eût voulu résumer tous ces discours partiels avec cette intelligence claire et précise que donne l'habitude des plaidoiries. Enfin, s'avançant vers la foule : — « Tous ici, » dit-il, « vous en voulez au maréchal, et je suis bien éloigné moi-même d'approuver la mesure brutale qu'il a exercée contre notre concitoyen Berthault, quoique celui-ci soit au fond trop bon patriote pour refuser d'ouvrir son escarcelle quand l'état a besoin d'argent. Je conçois, d'ailleurs, qu'un brouillon incorrigible, taillé sur le patron de messire Corentin Le Baron, s'arroge le droit d'accabler de ses malédictions haineuses tous les ennemis de désordres; mais, à mon avis, c'est un crime irrémissible que de travailler à les entretenir au moyen d'un flux intarissable de paroles. Vous vous rappellerez, toutefois, mes chers compères et bons amis, que les injustices flagrantes dont vous avez été victimes, sont les déplorables effets de la guerre civile, et, si le maréchal d'Aumont a trahi sa promesse envers vous, accusez-en d'abord les circonstances, mille fois plus souveraines que lui.

Au lieu d'attiser continuellement le feu de la rébellion, ralliez-vous franchement au roi Henry, qui vient de saisir le sceptre, et bientôt la prospérité la moins contestée fécondera de nouveau nos provinces, si longtemps désolées par les bavards et les imprudents. »

Ce langage calme et conciliateur n'était pas de nature à diminuer l'irritation des masses : aussi maître Guillaume Lehaut, sénéchal du bailliage de Quimper, s'écria-t-il avec ironie dès que l'orateur eut cessé de parler :

— « Messire Kerguillin de Kernallet peut, à tous égards, se rire des événements, et en attendre, bras croisés, les conséquences... Que le duc de Mercœur triomphe, en effet, ou que le maréchal d'Aumont soit porté sur le pavois par les vainqueurs, que le Béarnais règne en France, ou que la Ligue ait le dessus, il n'en occupera pas moins (avec distinction, je me plais à le déclarer), le poste inamovible de juge criminel du pays. »

— « Tandis que vous, maître Lehaut, » répliqua le sire de Kerguillin, « au lieu de suivre à Rennes Jacques Laurent, votre ami, ce constant défenseur de l'étendard de la Ligue, vous avez jugé beaucoup plus utile à vos intérêts d'hériter, lui vivant, de l'emploi qu'il remplissait, afin de perce-

voir ses gros appointements, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut le plus complet de votre âme. »

Les rieurs, à cette vive repartie, cessèrent de se grouper aux côtés de maître Lebaut, dont le visage consterné augmenta l'hilarité générale. Quant au juge criminel de Quimper, saluant l'assemblée, il remonta vers le centre de la ville et se trouva bientôt face à face avec un savant chanoine, déjà connu de nos lecteurs pour sa présence, en 1589, au réfectoire du collège Beaucourt, à Paris.

— « Eh bien ! mon révérend, » lui dit Kerguillin avec ce ton solennellement poli qui était alors, en province surtout, l'apanage des hommes de qualité, « la mortalité cesse-t-elle enfin ses ravages dans l'intérieur de notre malheureuse ville ? »

— « Oui, messire, » répondit le chanoine Moreau, le futur historien de cette époque, car c'était bien lui, « l'épidémie contagieuse n'attaque plus maintenant que de jeunes enfants, malheureuses et frêles victimes, sur lesquelles nous allons prochainement la voir se concentrer. Elle a jusqu'ici cruellement pesé sur les pères ; elle a décimé bien des familles éplorées. La justice de l'Éternel, messire, a passé sur nous : pleurons toutes nos fautes et repentons-nous. »

— « Dieu est trop grand pour vouloir se venger ! »
répondit le juge avec affectation.

— « Il est trop juste pour laisser le crime impuni ! » s'écria le prêtre d'un air inspiré. « Le citoyen qui méconnaît ses devoirs, qui trafique de sa conscience, ou qui trahit ses serments, en oubliant la foi promise, ce citoyen-là renie le Dieu qui l'a créé pour aller encenser le veau d'or ; un sévère châtiment doit être son salaire. Le fléau pestilentiel qui nous désole aujourd'hui, est le javelot dont le Tout-Puissant arme sa main vengeresse. »

Cette conversation, à laquelle prirent bientôt part quelques chanoines et quelques bourgeois, fut interrompue par le son des cloches qui appelaient les fidèles au service divin. Tous, oubliant alors leurs dissentiments politiques, coururent aux pieds des autels solliciter du Tout-Puissant un regard de miséricorde.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

X

La Défaite des Communes à Saint-Germain.

Il y aura encore plus d'un chant de victoire avant l'heure
du massacre et de l'échafaud.

WALTER SCOTT.

C'était donc vrai?

OBERMANN.

Son coursier superbe
Foule comme l'herbe
Le corps des mourants.

LAMARTINE.

Le crépuscule du matin couvrait de légères va-
eurs, semblables à celles d'un incendie qu'on de-
vise avant de l'apercevoir; les hautes forêts de sa-
pins qui environnent le manoir du Luc, et le soleil,

déjà ardent, faisait étinceler à leur pied la blanche ceinture granitique sur laquelle se détache la baie bleue de Douarnenez.

C'était un magnifique spectacle que cet horizon de rochers, coupant d'une ligne éclatante les deux fonds bleus de la mer et du ciel, l'un plombé, scintillant et lamé de paillettes, l'autre transparent et vaste.

A ce point de jonction où cessait la baie, on eût pu deviner le clocher gris de Grozon, et ses cabanes de pêcheurs, rassemblées tout à l'entour, comme des coquilles oubliées par le reflux. On eût pu distinguer aussi les anfractuosités des grottes, semblables à de larges taches d'ombre sur le sable uni de la côte; puis, tout autour, comme encadrement, la chaîne azurée du Menehum.

Mais ce qu'offrait de plus pittoresque cette marine, c'était la bourgade de Douarnenez, fière aujourd'hui du titre de ville, alors modestement accroupie au fond du golfe, et cachant à demi son front derrière une digue, comme un vieux pêcheur qui élève sa main sur ses yeux pour regarder au soleil la mer qui se déroule à l'horizon.

Dans les replis de cette digue, une flotille de barques et de batelets pressés noircissait le flot vert, comme une tache mouvante d'algues marines. Au-

dessus de la bourgade, du port et de ses sables blancs, s'élevaient, arrondies, des collines vertes, chargées de grands chênes, dont les cîmes se balançaient à la brise de l'Océan, et que dominait encore la tour pyramidale de Ploaré, dont la base massive et vigoureuse participait à la fois de la forteresse et de la cathédrale.

Puis, au bas de ces collines, à l'embouchure de cette petite rivière, dont la perspective se rompt, tout près de là, au vieux pont de Pouldavit, on voyait saillir sur le flot, gris et pelé comme le dos d'un dromadaire à la nage, un roc âpre et sauvage, rattaché à la côte par une traînée de galets de deux ou trois cents pas : c'était l'île Tristan. Le pêcheur breton qui la reverrait telle quelle se montrait au jour dont nous parlons, ne la reconnaîtrait certes pas sous le blanc vêtement de cabanes dont l'avait recouverte Lafontenelle, en la baptisant de son nom de Guyon.

Elle se dressait toute pimpante et scintillante au soleil, sur le bleu de la mer et le blanc des grèves. Une double file de lents chariots, qui criaient aigrement dans leur marche nonchalante, l'unissait à la bourgade de Douarnenez, dont les maisons s'entr'ouvraient et s'abaissaient à mesure que celles de l'île surgissaient magnifiquement du roc de la mer.

La vague glissa sur les galets blancs et les cacha. Alors les chars surpris s'arrêtèrent, partie sur un bord, partie sur l'autre, et les barques les remplacèrent.

C'était un coup d'œil pittoresque que celui de cette petite ville, toute blanche, toute neuve, naissant de la mort de cette autre ville noire, échouée sur le sable comme une vieille barque abandonnée au fond de la grève. Il y avait un contraste saisissant dans cette petite colonie bruyante, toute de vie, toute de gais soldats, essaim vagabond de frelons pillards, et dans cette autre colonie de pêcheurs pauvres et de bourgeois riches, muette et passive végétation de crustacés, noireissant le pied du roc algueux; et puis ces longues files continues, traînant de lourds matériaux, allant et venant sans cesse de l'une à l'autre rive, les unissant d'une double chaîne, tantôt de charriots pesants, tantôt de barques légères qui glissaient sur le flot immobile.

Or je ne sais si c'était ce riche tableau de nature et de vie qui rendait immobile le jeune chef, mais, sur son front puissant et magnétique, des ombres frissonnantes passaient et repassaient, comme chassées par un vent d'orage.

Cependant aussi, de même qu'à travers un ciel orageux d'été, des interstices d'un azur profond et

pur éclaircissaient son visage; mais le nuage alors ne revenait que plus sombre et plus chargé.

Il était debout à celui des deux sommets de l'île qui regarde la baie, s'ouvrant au loin dans la mer comme une lame d'argent. Oh! comme il était alors changé! Ce n'était plus l'adolescent de Coatfreec, ni le jeune partisan qui se mesurait sous les murs de Guincamp avec les troupes anglo-françaises; c'était l'homme de l'île Tristan. Il était devenu fort et grand de corps et de génie. L'un et l'autre étaient parvenus, de concert, à leur entier développement. Toutefois, dès-lors, sous cet aspect extérieur d'énergie, on apercevait je ne sais quel cachet de faiblesse ou d'avortement qui commençait à ronger son âme, et qui devait durer jusqu'à la mort, ou l'insensibilité du mal, comme si une cuirasse, d'abord trop large pour l'enfance, puis beaucoup trop étroite pour la virilité, avait étouffé sa croissance rapide.

C'est qu'il y a dans l'âge où vient la vigueur, une profonde et mortelle déception, drame du suicide et de l'éternité, drame de l'ennui et du vide, qui se passe entre Dieu et l'homme, instant terrible où l'opium de la coupe d'or se transforme en fiel au contact de ces ébauches inachevées, dont Dieu tire ceux qui ne sont qu'à lui et au destin, bâtards pétris de l'argile des grands hommes, mais à qui bientôt une affection

vulgaire voile le rayon de l'apôtre, lequel alors devant eux s'efface, pâlit, et les laisse seuls dans un monde qui n'est plus, ni la nuit profonde, paisible et sûre, ni le jour éclatant, mais un crépuscule, plein d'angoisses, d'illusions, de chutes, et qui serre l'âme dans la souffrance, dans la crainte, dans un mélange d'espoir et de déceptions qui ne finissent plus. — Le rayon a détruit l'ombre des affections humaines et les a rendues captieuses, en en augmentant le besoin; — il a desséché les lèvres et sablonné la source qu'elles cherchaient; — il n'a rien éclairé, rien échauffé; il est venu comme ces pâles rayons d'hiver qui font tressaillir de froid la glace elle-même.

Mais revenons au monde physique! — Lafontaine était donc immobile et pensif sur le sommet escarpé de l'île. A lui seul il formait un tableau, comme son âme, un poème. Le changement opéré dans son costume contribuait à faire saillir les développements musculaires de son corps. Un simple jacque de buffle (comme on appelait alors une sorte de juste-au-corps de guerre), faisait ressortir l'ampleur de sa poitrine et l'élégante proportion de sa taille, que dessinait un large ceinturon, laissant traîner la longue rapière à coquille, et supportant deux pistolets à canon damasquiné et à paume d'ivoire.

Un feutre de forme conique, au bord relevé sur une belle touffe de plumes, laissait ruisseler sa noire chevelure sur le collet d'un manteau d'étoffe sombre, drapé pittoresquement autour d'une partie de son corps, et qui, avec de hautes bottes fauves et collantes, donnait le dernier coup de pinceau à cet ensemble sévère et soldatesque.

A côté de lui, inquiet et respectueux, se tenait son digne lieutenant, qu'on appelait alors le capitaine La Boule, digne soudard qui paraissait se faire violence pour respecter le silence de son chef, car son air habituel de défiance et de mécontentement semblait, à la vue de la mer et de la campagne, s'effacer dans l'éclair d'une joie sordide. Enfin, cédant à son impression joyeuse :

— « Sang-Dieu ! » s'écria-t-il, « vrai comme je suis un pauvre et indigne soldat de notre Sainte Union, et le plus fidèle de vos serviteurs dévoués, voilà un bon nid que nous tenons à la fin et où nous pouvons étendre et délasser nos membres engourdis, sans oublier de remplir journellement notre escarcelle, si Dieu ne s'y oppose pas ; un bonhomme Jacques qui n'a jamais vu le casque d'un homme de guerre depuis les Saxons et les Normands, et auquel un horizon suffit pour nous soumettre sa commune ; de beaux hanaps d'argent que n'ont jamais flairés les

moustaches d'un soldat; une terre toute neuve enfin, comme si Dieu l'avait fait sortir exprès de la mer pour délasser ses pauvres serviteurs; jusqu'à la mer elle-même qui vient nous présenter le dos, comme un mouton bien privé, qui ne demande qu'à être tondu; enfin, au milieu de ce vrai paradis, un petit logement de prince, cent fois plus beau que leur trou à parlement de Rennes. Bien fin sera qui nous en déboutera, et surtout bien mordu qui y voudra mordre! »

Lafontenelle ne put s'empêcher de tressaillir à la brusque interruption de La Boule, mais ce fut avec cette retenue que donne l'habitude de commander à ses impressions intérieures. Son visage en conserva seulement une expression de tristesse, mal cachée sous le flegme granitique du guerrier. Il crut pourtant qu'un léger sourire était dans son rôle, lorsqu'il demanda à son enseigne si maintenant il comptait échanger son pourpoint, du règne de François II, contre un vêtement qui jurât moins avec sa position actuelle.

Mais, au moment où celui-ci allait, avec un sourire railleur, jeter un de ces mots glacés, expression équivoque d'une cupidité trop souvent déçue, sa langue se cloua subitement à l'aspect inattendu d'un messager poudreux et haletant. Le cheval s'arrêta, et le

cavalier, ôtant son large feutre, laissa voir un front ruisselant de sueur.

— « Monseigneur, » dit-il à Lafontenelle, « c'est à Saint-Germain-Plougastel qu'elles s'agglomèrent et se pelotonnent. »

— « Eh ! qui donc ? » demanda La Boulle.

— « Hé ! » fit Guyon, « toutes les communes de la Cornouaille, et tu devrais le savoir aussi bien que moi..... » A propos ! « dit-il en s'adressant au messager : « ont-ils avec eux grand nombre de gentils-hommes ? »

— « La moitié au moins du pays, avec le sire du Granec à leur tête. »

— « Encore un pardon qu'il me faudra accorder à ce malheureux du Granec ! » repartit froidement Lafontenelle. « Le pauvre diable devrait pourtant se rappeler comment je traite les malotrus qu'il transforme en soldats ; mais aujourd'hui la leçon deviendra bonne ; et sa mémoire, je le jure, ne sera plus prise en défaut. Comment un homme de bon sens peut-il s'amuser à aller ramasser ainsi de la paysantaille, quand il a vu ce que j'en savais faire sous les fenêtres de son manoir. C'est cinq lieues à faire, » continua-t-il de même, « un chemin détestable, le plus mauvais chemin de la haute et basse Bretagne ;..... la dame de Saint-Luc à saluer en passant..... C'est égal ; mes invincibles soudards

ne seront pas les derniers au rendez-vous ; ils mangeront la bouillie et sableront le vin des autres. — Allons, La Bouille, aux mousquetons et aux chevaux ! fais sonner le boute-selle ! La moitié de nos gens nous accompagnera : ce sera plus que suffisant. »

Un quart d'heure après, trois ou quatre cents cavaliers, tout bardés de fer, défilaient silencieusement le long de la chaussée que la marée descendante venait d'abandonner.

A leur tête, caracolait étourdiment, auprès de Lafontenelle, le jeune Espagnol que vous avez peut-être oublié, cet enfant échappé comme par miracle au désastre de Grozon, et qui avait obtenu de sa touchante bienveillance l'asile et la protection qu'il était venu lui demander. C'était un être tout de rêverie orientale que cet enfant, à figure dorée, à vêtements de soie et de pierreries, se jouant avec un cheval arabe couleur de neige, à housse rouge, à rubans rouges, entremêlés à une crinière qui balayait le sol, la queue traînant superbe comme une enseigne de pacha, et des étriers turcs sonnans sur ses flancs, plus allongés que ceux d'une jeune panthère du désert. L'enfant et le cheval semblaient deux perfections qui n'en faisaient qu'une, une sorte de fleur étincelante et frêle, poussée au désert, une apparition étincelante du soir à l'Alhambra, un songe des Mille et une nuits. Tous

deux avaient l'aspect arabe, tous deux n'étaient qu'une fantastique et éblouissante création du feu : c'était le reflet d'un rayon brûlant de Bagdad sur ce sable glacé, sous ce ciel de nuit éternelle.

Le vif incarnat du plaisir colorait les joues du jeune cavalier ; ses grands yeux noirs brillaient de cette impatience enfantine de courage et de mouvement qui emporte l'adolescence au plus profond de la forêt, au plus épais de la bataille ; elle semblait ici s'accroître encore de deux oppositions, celle de Lafontenelle, vive et pressante, celle du vieux compagnon de l'étranger qui le suivait d'un air contraint, mais grave, digne, plein de résignation, comme celui de tout écuyer castillan, voué à l'honneur et à l'obéissance.

La troupe, après avoir gravi la colline pelée qui s'élève de la grève, se perdit quelque temps sous le dôme vert et touffu d'un ravin, semblable à une ornière creusée par une énorme roue, puis elle reparut au débouché et s'éparpilla sur un gué jaunâtre. Mais sa masse se forma aussitôt pour longer la rive sablonneuse de la rivière, et atteignit vite le pont de Pouldavit, jetée étroite qui sert également de digue à un petit étang.

La file des cavaliers s'y détacha, régulière et luisante, encore exhaussée par ses grands chevaux de guerre, et traversa la bourgade de Douarnenez, au

grand ébahissement des bourgeois, peu faits à un pareil spectacle, et dont les regards la suivirent encore sur la route qui gravit aujourd'hui cette rampe étendue de collines que regarde la tour massive de Plouaré, apparaissant sur la ligne onduleuse des montagnes, comme un haut et sombre vaisseau, porté sur les vagues.

Mais cette route n'était alors qu'un aride et sinueux sentier, déchiré dans la bruyère rase et grise. Aussi l'ascension fut-elle longue et rude à la cavalerie, qui s'arrêta enfin au sommet, groupée autour d'une de ces croix gothiques de granit que le christianisme semait à chaque pas sur les routes, comme des phares de consolation et d'espoir pour le voyageur.

Celle-ci s'élevait au rond-point d'un carrefour, formé par trois chemins, qui, creusés à l'entour, lui laissaient un haut piédestal. Les cavaliers, après une courte mais fervente prière pour le succès de leur expédition, prirent celui qui s'ouvrait à gauche et disparurent entièrement le long du revers d'un rocher, en continuant néanmoins, pendant plus de deux lieues de marche, à jouir de la vue de l'admirable panorama de Douarnenez, semblables à un vol d'aiglons qui, échappés pour la première fois de l'aire paternelle, ne peuvent en détacher leur regard en s'éloignant.

Au-dessous se déroulaient toujours sa grande rade et sa ceinture blanche, mollement découpée, la bourgade à demi masquée par la grande montagne verte sur laquelle s'élève la tour de Plouaré; enfin, dans le fond du tableau, derrière la mer, derrière la ligne des rocs blancs, se dessinait l'encadrement de la haute chaîne d'Arrès, ardoisée, dépouillée, et rapprochée par un effet d'optique.

C'était un paysage triste, muet, et qui cependant ne manquait pas de grandeur. Figurez-vous une terre grise et nue, avec une étendue de mer pâle, bordée de rochers, courant sur un ciel lourd, aplati et encadré d'une chaîne bleue de montagnes sombres et écrasées.

Ce panorama avait un cachet tout particulier et que reproduit souvent la Bretagne, un aspect de plaines avec tous les accidens des terrains montagneux, un laborieux enfantement de la nature qui semble essayer la montagne sans pouvoir l'élever, et n'en fait qu'un sol aride et bâtard.

On dirait, à voir ces nappes de bruyère usée, une tempête à l'instant qu'elle retombe en calme plat, suspendant encore ses vagues, comme de larges pentes qui glissent.

Mais ce qui frappait dans l'aspect de ce paysage, après la pauvreté de ses couleurs sombres et ternes, c'était, malgré un développement d'horizon qui le

rendait plus vaste que ne le sont habituellement les sites de Bretagne, un affaissement du ciel le comprimant, le resserrant dans ses proportions, et en rendant la perspective étroite, comme au moment où le soir tombe sur la face de la campagne, — jour tamisé de nuages, et nous faisant marcher sous un ciel nu, demême que sous le clair-obscur d'une voûte, puis, dans le vent qui souffle, je ne sais quelle voix pleine de tristesse et de résignation : — en somme, le spectacle d'une nature avortée.

J'ignore si ce fut le froid de cette émotion sépulcrale qui oppressa le cœur du jeune Espagnol, quand son sourire se glaça et que son front pâle retomba sur sa poitrine. J'ignore aussi s'il passa alors dans l'air une nuée épanchant son ombre sur son visage, comme sur une fleur qui attend le soleil.

— « Sanz, » dit-il à son vieux compagnon, « ne trouves-tu pas qu'on étouffe sous ce ciel ? Il me semble voir se dresser, entre moi et le reste du monde, un grand tombeau lugubre ; il me semble que la terre que nous foulons, s'attache aux pieds comme un boulet. Il me semble que, fugitive alouette, je ne reverrai plus notre beau soleil à nous, notre beau pays ; je ne puis plus vivre dans celui-ci ; il n'est pas plus à moi que ce ciel n'est au firmament.

« Oh ! non, ce n'est ce pâle soleil, se cachant tout honteux, qui est le mien, mon beau soleil d'or qui dore les montagnes blanches et fumeuses de Panama, les immenses forêts vierges, enlacées de roses, la grande mer rouge, tout embaumée et reflétant ses îles, comme des corbeilles de fleurs du ciel, sur son miroir doré.

« Sanz, ne vois-tu pas souvent dans tes rêves nos savanes, avec leurs petites cabanes de feuilles toujours vertes, et nos bouquets écarlates, et nos sables d'or, et nos Noirs, au teint d'ébène, et nos Américains, rougis, comme la mer, par l'astre du jour, de beaux sauvages nus qui ressemblent à l'homme de l'Éden, avec des vêtements de feuillage et de plumes, des couronnes brillantes sur la tête, et des pieds qui semblent avoir des ailes ? Ne vois-tu pas le grand lac bleu et ses digues blanches, semblables à une étoffe rayée de l'Inde, avec Mexico au milieu, Mexico qu'on dirait toute d'or et de fleurs, ainsi que la contrée qui lui sourit en l'endormant dans ses collines vertes, souples et molles comme un hamac indien, — Mexico qui semble un autre soleil lorsque le soleil se lève sur elle ?

« Ne sens-tu pas ce parfum qui monte alors de tout notre globe comme une prière à Dieu ? — N'entends-tu pas ces voix qui alors font vibrer l'air, si doux, si suave, qu'on le croirait un aliment de vie éternelle ?

« Oh ! n'est-ce pas, Sanz, que voilà le paradis de ce monde, que les hommes avaient perdu, et qu'ils ont retrouvé ? Te rappelles-tu comme le grand disque de feu contemple amoureuxment cette terre, chérie de Dieu, cette terre dont il fait un ciel ici-bas, et dont il change les arbres en fleurs, les plaines en jardins, les forêts en palais magiques, harmonieux, les mers en vases de parfums ?

« Tu es belle, toi aussi, ma pauvre Espagne ! belle avec tes majestueuses campagnes, belle avec tes fougueux torrents, belle sous ton grand dôme bleu, belle au pied de tes montagnes blanches, belle au milieu de tes ruines dorées au soleil comme les piédestaux de la gloire antique !

« O Sanz ! je vois bien que ce n'est plus la vie que l'on goûte en ces lieux. La vie, c'est le soleil qui est le regard de Dieu : elle meurt, comme la nature, lorsqu'elle n'a plus de soleil. »

Une joie ineffable épanouissait le visage du vieil Espagnol, à qui le beau gentilhomme avait donné le nom de Sanz, et dont la gravité respectueuse et le soin de se tenir à quelque distance en arrière, annonçaient la profession noble, quoique modeste, d'écuyer. Entraîné cependant à son insu par son émotion, il oublia son attitude soumise et colla presque le poitrail de son cheval au flanc de celui du jeune sei-

gneur ; puis, d'un geste aussi inattendu, il lui prit une main, sur laquelle il posa ses lèvres, et une grosse larme de joie brilla sur ses joues, desséchées par les fatigues et l'inquiétude.

Il se baissa de manière à n'être entendu que de son maître :

— « Santa Virgen del Pilar ! » murmura-t-il, « serait-il donc possible que je revisse encore la belle plaine de Grenade, pénétrée des rayons du soleil, comme son beau fruit entr'ouvert ? Oh ! soyez mille et mille fois bénie, nuestra Senora del Pilar ! Je pourrai donc, à votre autel de marbre blanc, de Saragosse, dégager la parole que je vous donnai, lorsque je vis tomber le plus vaillant des vaillants de Castille ? je contemplerai donc encore, vers le soir, les grandes ombres s'allonger parfumées sur la Vega ? Avant de mourir, je pourrai donc prier, une fois encore, monsieur saint Jacques, et m'agenouiller dans ce reflet nuageux du céleste paradis qu'il jette sur son sanctuaire de Compostelle, lorsque le soleil éblouit à l'entour le peuple qui erre sur les marbres de sa place, aux blanches colonnades ? »

Ainsi l'homme d'Ibérie laissait éclater sa joie à cette vision inattendue de sa patrie embaumée. Cependant le jeune homme, au contraire, était devenu plus sombre. Un nuage plus lourd obscurcissait son

visage. Il interrompit le vieillard en s'écriant avec une sorte de douleur fébrile et nerveuse, pleine de pressentiments sinistres et ressemblant au cri mystérieux d'une voix intérieure :

— « O mon Dieu ! c'est comme un cachot !.... Sanz, retire-moi de ce pays maudit !.... Je me crois dans un tombeau : l'ombre du sépulcre descend sur ma tête, le froid des morts me monte par les pieds au cœur ! »

— « Dans deux mois, nous serons en Espagne ! » jura par le Christ l'écuyer, qui ne se contenait plus.

Mais aussitôt un étonnement morne glaça son front. L'enfant avait secoué la tête avec mélancolie, et il dit d'un son de voix doux et profond :

— « Écoute, Sanz ; tu as été fidèle et vaillant ; le temps de tes services est fini ; tu es vieux, et tu ne reverrais plus notre Dame del Pilar, si tu tardais trop à t'en aller : retourne donc là-bas ; tu me conserveras ma fortune, si je dois y revenir ; sinon, elle ne paiera point ce qu'il te devait, celui à qui tu as consacré ta vie, et ce que je te dois, moi aussi, dont tu as détourné la mort à Grozon. Sanz, crois-moi, retourne en Espagne et laisse-moi ici ! »

— « Jamais ! jamais ! » s'écria le Castillan avec force ; « il y a un serment fait sur le sang d'un mort, et, par la Vierge del Pilar ! je resterai. »

Puis, sombre et ferme, il retint son cheval en arrière.

Les grands yeux noirs de l'enfant s'agrandirent encore, comme pour retenir les larmes qui s'y accumulaient; ses traits se contractèrent sous une impression pénible et étrange, et dans la pâleur qui les recouvrit il y eut de la fatalité.

— « Pauvre Pablo, tu songes à ton pays ! » lui dit tout d'un coup Lafontenelle, qui revenait de gravir une hauteur pour explorer le chemin; « tu es heureux, toi, d'avoir une plus belle patrie à désirer, une meilleure vie à attendre ! »

Mais le visage de l'enfant avait déjà repris sa sérénité joyeuse, et souriant, plus rapide que l'oiseau lorsqu'a fui le nuage, il se mit gaiement à faire cacoler par la route son blanc andalou.

En ce moment, la troupe tournait une grande forêt de chênes verts, au-dessus desquels s'élevaient les cheminées en briques et les toits aigus du château de Kerguillin, alors occupé par une garnison d'infanterie ennemie, qui pouvait barrer le chemin aux ligueurs. Au grand étonnement de tous, pas un jacque de buffle ne sortit du bois; mais ce fut avec non moins d'étonnement que les cavaliers virent leur capitaine pousser seul son cheval dans un fourré, et reparaitre bientôt par un sentier difficile,

que prit la troupe, quand, derrière elle, la forêt s'arrêta devant un étang marécageux. Elle suivit encore des chemins, tantôt mal tracés, effacés même, à travers des landes bosselées en collines, tantôt fangeux et traversés de courants, dans des bas-fonds, tout hérissés de vieux chênes difformes et dépouillés jusqu'à leur sommet, où un bouquet respecté désigne l'antique propriété foncière, usage qui s'est conservé en Bretagne depuis l'invasion saxonne.

N'est-ce pas qu'elles sont grandes les voix de forêts? n'est-ce pas que leurs ruines se dressent comme l'ombre géante de la patrie antique? Aussi on eût dit qu'une puissance surnaturelle avait courbé de silence le front de tous ces hommes, pour laisser parler seule la grande harmonie de la nature; tout se taisait mystérieusement, jusqu'aux pieds des chevaux, en l'ombre profonde de la forêt du Guilguiffin, lambeaux vivaces de l'antique vêtement de la terre du chêne (*douar dero*).

Oui, il est des scènes naturelles qui frappent même les plus ineptes et les plus méchants. Cette poignée de bandits ployait, sans le savoir, sous la puissance d'une impression austère et profonde.

Cependant voilà que, tout d'un coup, les bonnets d'acier se relèvent, les chevaux hennissent, une avenue s'ouvre soudain, comme un décor à vue, devant le

magnifique château de Saint-Luc, tout en ruine aujourd'hui au milieu de sa forêt décharnée, mais qui alors, fier et féodal, traçait de noir granit sa silhouette du 15^e siècle sur sa haute encadrure de futaie; car la forêt est féodale; elle est l'image de cette noblesse terrienne du fief, qui résolut si puissamment le problème de l'homme et du sol.

La corne de Lafontenelle semble subitement réveiller toute une solitude enchantée. La façade silencieuse s'anime; elle se dresse, curieuse et amie; ses fenêtres regardent; de ses portes s'écoule une famille bruyante de serviteurs, qui s'empresse autour des cavaliers.

Sabres et mousquetons s'inclinent simultanément, à la voix du capitaine, vers le perron, où apparaît une dame, au portmajestueux de châtelaine, un type de grande dame de trente ans, aux formes nobles et distinguées, l'air hautain, l'orgueil au front et la coquetterie sur les lèvres; cette fière tête se haussant ressemblait à un portrait de Médicis, avec sa collerette empesée, se déroulant en éventail, avec sa robe échancrée sur le sein, qu'elle maintenait sans le comprimer.

Le chef, s'élançant au devant des cavaliers, fit retentir un nouvel ordre sonore; tous mirent pied à terre; la troupe se rompit devant le château, et

elle se répandit sous les arbres du parc et des jardins ; puis ce fut un coup d'œil pittoresque que cet ensemble de bons soudards, groupés autour de fumées blanchâtres et au milieu de barriques de cidre et d'hydromel, qu'au sein d'une joie bruyante et aux grandes rumeurs des chiens de laisse, les gens du manoir roulaient des portes de la cour envahie. Oui, c'était pittoresque de les voir ainsi disséminés, colorant la forêt de leurs pourpoints de guerre, la faisant reluire de leurs armes en faisceaux, et emplissant ses ombres profondes de bruit, de vie et de mouvement.

Les soudards passèrent les heures du milieu du jour à festoyer à grand bruit l'hospitalité qu'on leur offrait, à côté de leurs chevaux, attachés aux lances fichées dans le sol ; après quoi les ogives de la forêt répétèrent la voix des clairons, cette voix menteuse qui, pour la marche et le combat, la sueur ou le sang, pour présager la fatigue ou la mort, roucoule toujours ses modulations les plus douces, les plus pures, les plus parfumées, traîtresse voix qui réveille le soudard à peine endormi en lui criant : *Allons, le boute-selle !... En avant, les amis !*

Mais, avant de nous remettre en route, laissons nos cavaliers le pied levé sur l'étrier, et suivons le digne La Boule dans le grand vestibule, où se

où se développent les deux élégantes spirales d'un magnifique escalier, au-dessous duquel, et presque imperceptible au milieu des ornements qui la décore, une porte richement ciselée laisse voir entr'ouverte une grande salle tapissée de hautes lices et de dorures, se reflétant dans une immense glace de Venise.

Certes la somptueuse élégance des moindres parties de cet appartement était bien digne de fixer l'admiration du valeureux capitaine La Boule, plus habitué aux privations des hommes de guerre qu'aux superfluités du luxe dont s'entourent les heureux de tous les temps ; mais les riches tapis, les tentures soyeuses, l'apparition de la première glace qu'il eût jamais vue, l'occupaient moins que le tête-à-tête de deux personnes, dont un reflet de jour faisait saillir l'expression diversement prononcée : sur l'une des physionomies étaient peintes la contrainte et la contrariété ; sur l'autre, la méfiance et la hauteur ; toutes deux exprimaient un embarras réciproque.

Elles étaient assises sur des coussins de velours, brodés d'or, et devisaient ensemble avec toute la vivacité de l'âge où les passions nous commandent en maîtres. Ce spectacle inattendu cloua La Boule dans la plus profonde immobilité derrière la porte à demi

ouverte, d'où il pouvait tout voir et d'où il lui était facile d'entendre parfaitement la conversation de ce couple imprudent, sans en être aperçu.

Les deux personnes se levèrent comme si elles allaient se séparer; car la main de Lafontenelle, l'un des deux interlocuteurs, ne se trouvait plus qu'à deux doigts de la porte, quand tous deux s'arrêtèrent dans un commun embarras, que dénotait assez la rougeur de leur front; tous deux gardaient un silence plus éloquent mille fois que la parole; enfin le jeune chef, feignant de ne pas bien comprendre le regard scrutateur qui lui était lancé, se décida à le rompre, pour dire, avec la plus extraordinaire impassibilité :

« — Une poignée de ces misérables qui bourdonnaient jadis autour de moi et que j'ai si bien bâtonnés, ose encore affronter mon regard. Tant mieux! ma troupe n'est pas de moitié aussi forte que la garnison de Quimper; mais notre ami Lecloud tient son régiment à ma dévotion, et Kerguelen ne saurait avoir la moindre velléité de me trahir. Enfin, j'ai l'honneur de vous le répéter, Madame, Quimper est à moi comme votre robe est à vous. »

— « Vous êtes aujourd'hui, sire Guyon de Beaumanoir, si préoccupé de vos guerres, que, depuis que vous honorez mon château de votre visite, il vous a

paru de bon goût de ne pas m'entretenir d'autre chose. »

Et un rire railleur, un rire de dépit, un vrai rire de femme accompagna ces paroles de la belle comtesse de Saint-Luc, qui semblaient le présage d'une tempête accumulée de silence.

— « Madame la comtesse, » répliqua Lafontenelle en s'inclinant avec une contrariété impatiente, « jusqu'à présent m'était avis que les plans de bataille entraient pour beaucoup dans les délassements des nobles dames de votre maison. Mon langage a été ce qu'il devait être. Rappelez-vous bien, je vous prie, Madame, que toutes les fois que la voix de l'honneur se fait entendre, celle du plaisir a mission de se taire. »

— « Que je ne vous dispute donc plus à ces devoirs que vous savez si bien remplir, » dit la noble dame; « il me reste le regret de vous les avoir fait oublier trop longtemps. »

Et, relevant sa tête orgueilleuse, elle marcha la première vers la porte, qui, en s'ouvrant, laissa apercevoir le peu galant La Boule, assez embarrassé de sa personne et de la fausse position où il se trouvait. Il finit cependant par reprendre sa raide assurance, et demanda à son chef, en le saluant militairement, s'il désirait que la troupe se préparât au

départ. Un signe affirmatif de Lafontenelle ayant été son unique réponse, La Boule donna le signal du boute-selle.

La comtesse de Saint-Luc parut en ce moment si rayonnante de beauté, son œil noir regarda Guyon avec une expression si tendre, si passionnée, que le jeune capitaine resta indécis :

— « Eh bien ! vaillant guerrier, » lui dit-elle, « oubliez-vous le chemin de la gloire ? est-ce à moi de réveiller votre noble ardeur, mon féal ? »

Le capitaine, en s'inclinant sur une blanche main qu'on lui tendait, déroba son trouble ; et la belle dame, laissant tomber sur lui un coup d'œil qui changea bien vite sa flamme d'orgueil en celle de l'amour, resta sur le perron, avec un sourire de triomphe, le regardant monter à cheval ; puis, lorsqu'il la salua, une pensée revint à l'esprit de la châtelaine, qui fronça de nouveau ses sourcils hautains.

La troupe avait disparu dans les routes sinueuses de la forêt, que M^{me} de Saint-Luc était encore là, fixée à la rampe du balcon, immobile, pâle avec ses cheveux noirs. Alors sa tête se releva avec un infatigable sourire. Puis encore son œil reprit le regard d'aigle de ceux de sa race, elle devint belle de haine et ses lèvres frémissantes de fierté murmurèrent :

— « Et cependant cette froideur, cet embarras...

Oh ! Guyon, Guyon, si vous m'avez menti, à moi, prenez-y garde ! je me vengerai !.. »

Sur ces entrefaites, les cavaliers longaient depuis quelque temps des marais, couverts de couches superposées d'herbes pesantes et rudes, aussi vierges que celles des steppes du Nouveau-Monde, ici hautes, blanchissantes au milieu des pierres, ou creusées parmi des bouquets d'arbres, comme une moisson abattue, là s'inclinant en nappes, comme des fers de lances de cohortes pressées. — Puis ils s'enfoncèrent dans des vallées basses, rocheuses, pelées, où jamais vestige humain ne semblait être resté sur cette semaille de cailloux roulés et à travers le jonc humide de prairies maigres et inondées.

Ce fut au détour d'une de ces collines tronquées, déchirées de ruines diluviennes, véritable désert, veuf de toute habitation humaine, que l'œil sûr et perçant du capitaine découvrit les bruyères du vaste plateau de Plougastel-Saint-Germain.

Le bourg grisonnait autour de son vieux clocher, à l'extrémité de la plaine, semblable aux pierres éparses autour d'un men-hir druidique, ou aux modestes tombes qui pointent dans un vert cimetière de campagne. Entre les intervalles des chaumières, on pouvait voir grouiller une immense plèbe, s'épanchant en larges sillons dans les rues du village, et

dont les voix tumultueuses et confuses, animées par l'ivresse et le plaisir, se fondaient dans la basse aigre, criarde, monotone et discordante des bignous, ou cornemuses, musique traditionnelle des Celtes, religieusement conservée par le Breton de Basse-Armorique et l'Écossais des Highlands.

Cependant, à la faveur des ravins et des fossés, dont les parois attestaient une végétation vigoureuse, la bande de nos cavaliers ligueurs n'avait point été aperçue lorsqu'elle aborda le revers du plateau. Lafontenelle, à mesure qu'elle arrivait, la faisait se masquer en silence derrière les accidents du terrain, les bruyères et les genêts; puis, lorsque tous furent montés et rangés en bon ordre, le sabre nu au poing, la carabine chargée, à l'arçon de la selle, il ordonna à cinq ou six des plus braves de s'élancer dans la plaine, afin d'attirer à eux les habitants de la commune et leurs hôtes qu'ils fêtaient.

Plus agile que le chamois, plus rapide que la pensée, Pablo s'avança parmi les éclaireurs, et, passant la main sur la crinière épaisse de son cheval espagnol, de son fidèle Ali, qui hennit autant au moins du plaisir qu'il ressentait de cette caresse, que de l'impatience du combat, il le fit voler comme un trait au milieu des prairies, et atteignit promptement les premières masses compactes et difformes des paysans,

stupéfaits de la hardiesse de ceux qui les attaquaient.

A la surprise succéda bientôt la soif de la vengeance. Un long cri, un cri terrible, un rugissement sauvage, poussé à la fois par tous ces hommes forts, intrépides, nombreux, retentit jusqu'au fond des chaumières; et soudain un flot redoutable de créatures humaines roula sur le sol, où la voix de leurs frères faisait un appel à leur courage, à leur dévouement.

Il est de ces mots antiques et solennels, conservés religieusement par les générations qui ne les comprennent plus, mais qui sortent majestueux et puissants de la poitrine du peuple pour appeler le plaisir ou la douleur, l'amitié ou la vengeance, derniers reflets de cette langue primitive que l'homme-enfant a parlé avec les autres animaux, vieille langue de 4,000 ans, langue toute de fureur et de plainte, où le fils d'Adam rugissait comme le lion en colère, haletait comme le tigre aux abois, pleurait comme le cerf abattu tout sanglant aux pieds d'une meute, langue commune à toute la nature organisée et qui a vie, oubliée par l'homme dans l'énervement ou dans la perfection, horrible d'une beauté sauvage et trop forte pour nos sens appauvris.

Cependant il est quelques hommes restés inébranlables sur les rocs glacés de la libre indépendance et

de la barbarie antique, il est des peuples, effacés de la carte des civilisations, qui ont gardé ce vieux cri de la poitrine, ces premiers balbutiements de la bête, les uns, parce que leur corps s'est conservé dans sa force sauvage, et que ce sont ces syllabes qu'ils retrouvent d'eux-mêmes comme les enfants nouveau-nés, qui tous ont un langage commun, les autres, parce qu'ils ont contracté l'habitude de répéter ces mots sans les comprendre, comme l'homme qui, en grandissant, garde, sans s'en apercevoir, le gazouillement de sa première enfance.

Ainsi le *haro* antique des Normands, le *torre-pen* des Bretons et leur fameux *iou-ou-ou*, hurlement de la langue perdue, cri sauvage, prolongé, bizarre et aigu, rugissement plaintif qui déchire les nuits obscures, semblable à des hurlements de loups qui s'appellent affamés dans l'ombre; vagissement lointain qui fait tressaillir, soit qu'il roule dans les ténèbres, autour des feux rougeâtres de la Saint-Jean, comme dans une ronde de Cannibales au bord de l'Uruguay, ou comme dans un sabbat de démons homicides qui viennent autour de men-hirs, à la lueur de la lune, ternir la bruyère de leur orgie sanglante, soit que, sous le soleil de midi, il ébranle la plaine et s'y prolonge en avançant l'Aquilon, ainsi qu'au temps de César, quand les Gaulois annonçaient la guerre sa-

crée, soit enfin qu'il bondisse au crépuscule dans le chemin creux, comme un rugissement qui s'éveille dans une caverne; — voix de l'homme, que peut comprendre seul celui qui l'a une fois entendue.

Ce fut cette voix qui s'éleva au milieu des premiers hommes, dispersés sur les dessèchements du déluge; qui retentit dans les entrailles des rochers dont ils firent leurs premières demeures, en se traînant à terre voraces et affamés comme des animaux; — qui mugissait dans les sauvages échos des tempêtes, lorsqu'elles jetaient aux roches aiguës du Celte les pâles étrangers tout meurtris; — qui, sur cette même terre, faisait soudainement frémir la cîme des chênes au-dessus du sang du dolmen.

Oui, c'était cette voix géante dont parle César, et qui, d'un bout à l'autre des Gaules barbares, plus rapide que le vent impétueux, portait dans les forêts le cri sinistre : *aux armes!* Mais il est un autre cri qu'a appris César, et qui s'échappe de la robuste poitrine du fils des Celtes : *Terribiles sunt bretonnes quando dicunt TORREBEN!*

Ce n'est plus le rugissement de la brute, muette, hurlante; ce sont des mots que forme le sauvage de la baie d'Hudson et qui déjà ne sont plus le cri de la bête, mais ses paroles.

Et aussi il est un vieux serment, resté debout chez

les peuplades galliques et qui a fait tressaillir tour à tour le Capitole, Delphes et l'Orient : *Nom d'el d'hero!* (par le nom du chêne.)

Or, d'abord, pareil à un hurlement aigu, répété, prolongé, discordant, qui s'échappe d'une fosse bouillonnante de bêtes fauves réveillées, jaillit de cette masse confuse de paysans le cri de *iou-ou-ou!* que les échos celtiques semblèrent encore prolonger, comme les voix des fils de Morven qui s'arrachaient de leurs linceuls de brouillards et qui applaudissaient au courage de leurs enfants.

Puis un autre cri succéda, plus clair, plus humain, exprimant une audace, une énergie peu commune, et il alla bondissant sur la foule de Plougastel-Saint-Germain, ainsi qu'une lame qui roule impétueuse, écumante, par-dessus toutes les autres en les entraînant. *Torre-pen! torre-pen!* (brise-tête! brise-tête!) clama le peuple antique levé, tout hérissé de fourches, de faux, de pertuisanes rouillées, de piques, de vieux mousquets, d'arcs poudreux, de ronds boucliers en lambeaux, et il se rua en tumulte, comme à une course dont il brigue le prix, sur les cavaliers de l'île Tristan, qui, feignant la crainte, ou réellement effrayés de ces démonstrations belliqueuses, se replièrent précipitamment sur leurs compagnons, masqués par les broussailles, les touffes de

genêts, et dont les rangs s'ouvrirent pour recevoir leurs aventureux devanciers.

— « Beaumanoir Eder à la rescousse ! » cria Lafontenelle, avec toute la colère du roi des forêts, surpris dans son antre ; et tous les quatre cents cavaliers bordèrent d'acier cette populace, qui hurla et s'abattit comme un champ de blé devant une ligne de faucilles tranchantes.

Malgré toute la promptitude des soldats de la Sainte Union à obéir aux injonctions de leur jeune capitaine, ils furent encore cette fois devancés par le gentilhomme espagnol, qui se mit à poursuivre les paysans avec une témérité bien naturelle à son âge. Déjà la pointe de son épée allait atteindre les fuyards, quand ceux-ci, faisant volte-face, frappèrent impitoyablement du fer de leurs piques acérées le poitrail du cheval du jeune imprudent, qui tomba sous les têtes chevelues des Bretons, comme sous les hures hideuses d'un troupe de sangliers furieux ; et un énorme et pesant croc de fer, levé sur le visage de Pablo, allait descendre sur son riche vêtement de soie et sur son corps frêle que défendait mal un petit tournoisement d'épée, semblable à celui d'une abeille d'or ; le pauvre enfant voyait le danger et ne pouvait songer à se défendre ; mais une main puissante et protectrice veillait sur les jours de l'élève du vieux Sanz. Le

coup mortel fut détourné, l'instrument meurtrier s'enfonça avec bruit dans la terre et l'audacieux paysan qui avait voulu s'en servir, roula sur la poussière sanglante pour ne plus se relever.

Cependant une légère tache de sang rougissait, comme un goutte de lacryma-christi, tombée sur la neige, la collerette blanche de l'étranger, toujours engagé, depuis sa chute, sous le corps de son cheval. Le brave Lafontenelle (on a sans doute deviné le nom du sauveur de Pablo) le souleva d'un de ses bras, avec ce mélange de force et de sollicitude d'une bête fauve qui arrache ses petits à la cruauté des chasseurs; puis il écarta rapidement de son rude gantelet les rouleaux de précieuses dentelles qui entouraient le cou du blessé. Avec ce coup-d'œil expérimenté que donne la vie du champ de bataille, il jugea que l'atteinte était légère et s'empressa de confier son jeune ami aux soins empressés du vieux Sanz, qui s'éloigna, contenant à grand'peine l'enfant qui se débattait et ne voulait pas s'éloigner du combat.

Alors un second cri de Lafontenelle domina le tumulte : — « Sus ! sus ! sans quartier ! Lafontenelle à la rescousse ! » Et ce cri courut de rang en rang comme l'avant-coureur et l'annonce d'une attaque aussi courageuse que terrible.

Une autre clameur lui répondit, rauque, sauvage,

désespérée, pareille à celle des Huns enchaînés et massacrés par Marius, mais bientôt brisée, rompue, hurlante dans le sang et renversée : cette clameur était celle de *torre-pen ! torre-pen !* — Et quelques malheureux se groupaient, les uns à genoux, demi-renversés, criant *merci !* les autres debout encore, mais ne résistant plus, tous si pressés, qu'ils ressemblaient à des masses informes, quoique vivantes, ruisselantes de sang, hérissées de fer, toutes fangeuses, roulantes et acérées, comme un porc-épic, souillant des lambeaux de sa chair déchirée la meute qui le poursuit.

Guyon, à la vue de ces infortunés dont il n'avait pas à se plaindre et qui, au contraire, étaient restés pour lui dans les termes d'un bon voisinage, eût en ce moment la pensée de faire cesser le massacre, mais il refoula bientôt dans son âme ce sentiment de pitié, et se rua plus terrible que jamais à travers la plaine, que labouraient les pieds de son vigoureux cheval, être fantastique qui semblait aspirer le feu et l'enlevait, comme un héros d'Homère, sur des trophées de cadavres palpitants et de membres brisés.

Il parcourait le champ de bataille, affectant la marche circulaire d'un tigre féroce qui flaire sa proie, s'arrêtant avec un rugissement à chaque groupe qui tenait encore, et s'abattant dessus, semblable à l'é-

clair dont la lueur n'éblouit qu'après la chute de la foudre.

Les pauvres *rustiques* ne purent résister longtemps à une surprise de cavalerie sur une plaine ouverte de toutes parts : aussi jonchèrent-ils bientôt la campagne d'une sanglante moisson renversée, à laquelle n'échappèrent que ceux qui purent se jeter à temps dans les haies lointaines.

A voir cette terre, naguère si verte, maintenant truiselante de carnage, terreuse, jaunie, comblée de cadavres, tombés comme la paille sur une aire nouvelle, à voir ces épaisses et rudes chevelures allongées, brouillées dans le sang comme des crinières de bêtes fauves, ces hommes forts et sauvages, étendus, immobiles et raidis dans la pose du combat, avec leurs larges braies blanches et leurs armes grossières, on eût dit un champ de bataille de Vercingétorix ; rien n'a encore changé pour ces peuples ; *aujourd'hui seulement ils n'ont plus de forêts.*

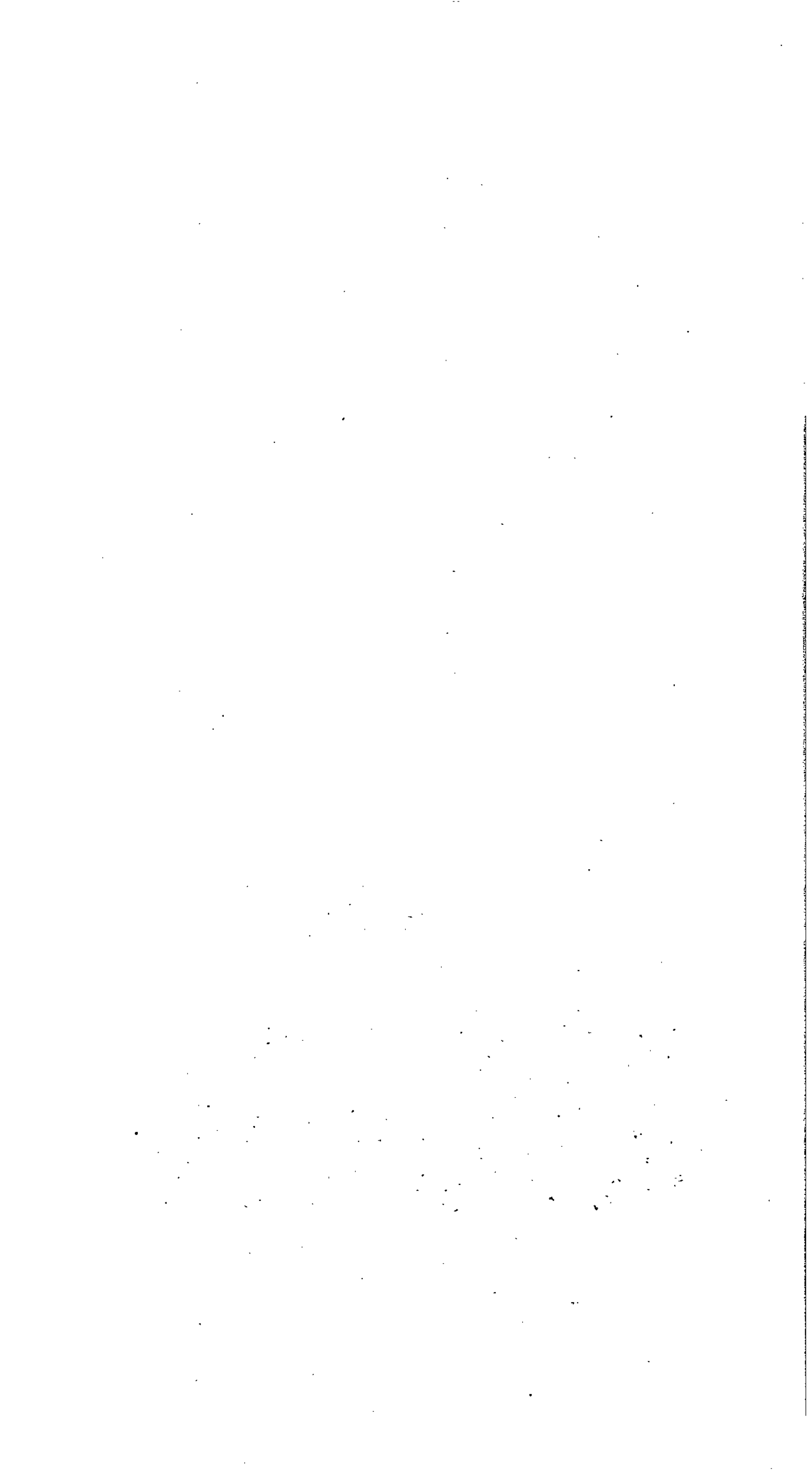
Un cadavre de 1,500 hommes resta nu et déchiré sur cette étroite scène de carnage, et un sourire insultant vint effleurer les lèvres de Guyon au moment où, s'adressant au baron du Granec, seigneur de la commune ravagée, fait prisonnier par ses intrépides soudards, il lui dit :

— « Seigneur de Pratmaria, dépouillé jadis par

votre vainqueur de ce jour de votre beau château du Granec, il vous eût été peu facile de trouver ailleurs un gîte assez vaste pour caserner convenablement cette ignoble et lâche populace, ralliée sous votre étendard, et c'est pour vous ôter cet embarras que je me suis empressé de lui ouvrir les portes du tombeau. Quant à vous, soyez libre ! Il y aurait barbarie à charger de fers le maître, après s'être emparé de son manoir. Allez, beau sire ! allez, retirez-vous ! Soyez prudent désormais ! car, si le chef de l'Union vous pardonne encore aujourd'hui, il sera inexorable demain. »

Le sieur de Pratmaria fut donc conduit à Douarnenez, d'où il fut relâché.

Et maintenant, si, voyant le visage pâle, l'œil voilé, le front baissé de Lafontenelle, nous rentrons dans ce monde intérieur, sur lequel nous avons, en commençant, jeté un sombre voile comme sur un cadavre, nous nous apercevrons avec douleur que le doute n'existait déjà plus : l'homme avait maudit son Dieu!...



XI

La Vengeance.

La vengeance est le sentiment de la justice que Dieu fait germer dans l'homme ; c'est la justice sanglante du talion. Le jugement dont la flétrit la société est un cachet de honte pour la société : elle avoue ainsi ne comprendre l'homme vulnérable que par le corps , et suppose des lâches auxquels, ne pouvant prendre autre chose , il faudra prendre le sang.

FRANCESCO MORAES.

Il vaudrait mieux pour lui que leur faim dévorante
Dispersât les lambeaux de sa chair palpitante
Que de tomber vivant dans mes terribles mains !

DUCIS.

Il fit faire des matelas avec les chevelures des femmes.

HIST. D'ALBANIE.

Le roman historique est comme la vie d'action : ses événements devancent la pensée. — Ils se pressent si rapides les uns contre les autres, que la mé-

moire reste toujours en arrière, occupée à unir les divers anneaux qui forment cette chaîne.

Cependant l'âme, grande de force et de puissance dans la vie d'action, est seulement remarquable par l'étendue et le sentiment dans la vie contemplative. — Aussi ces deux existences diverses ont-elle le défaut de leur nature diverse; l'une mène par une pente insensible à l'abrutissement; l'autre, à l'affaissement et à l'ennui.

L'une est souvent un désir qui brûle, tord et fait frissonner, parce qu'il n'est point assouvi; c'est un Vésuve dont les laves débordent sans cesse sur de nouvelles Pompéias; l'autre est une pensée qui tombe dans le cœur en un vide profond de cendres, comme un cratère qui, trop faible pour jaillir, se consume et meurt. Celle-là est une passion de jeune homme; celle-ci, un feu de vieillard; — excès de la force, excès de la faiblesse; — souffrance toujours partout et pour tous.

Or la vie de la Fontenelle était une de ces existence de force, de jeunesse, d'abrutissement et d'action dont nous venons de parler. L'ambition, la vengeance, la haine avaient brisé les ressorts de son âme...

Aussi, pour la dire, avions-nous à surmonter deux grands obstacles : d'abord l'oubli où nous sommes

venus de ces émotions d'une constitution trop forte pour cette vie et qui avait une autre destination ; — ensuite, difficulté plus grande, ou, mieux, impossibilité par laquelle notre âme s'est laissée enfin abattre, sans plus se raidir, brisée comme un lutteur vaincu, dont la poitrine exhale son dernier soupir sous le genou de fer d'un autre Milon de Crotoné ; c'est le vide qu'a laissé en elle quelque chose qu'elle n'a pas connu, qui peut-être n'y est jamais venu, ou qui y est mort, ou qui peut-être aussi constitue l'instinct de cette vie active que sa vie à elle, la vie de son siècle n'a pu remplacer. Ce qui fit qu'alors elle chercha à vivre dans la vie antique, dans la vie des souvenirs ; son enfance était passée. — Elle voulut se raccrocher au passé ; il se déroba à ses mains crispées, qui, fébriles, raclèrent la muraille.

Or si vous ne savez pas ce que contient ce mot : *ennui!* ne le sachez jamais. Si vous ne savez pas tout ce qu'il renferme de triste et de cruel, et que votre âme ait conservé une foi perdue et céleste, agenouillez-vous sur la dalle glacée et frappez dans la poussière votre front, comme le Christ en priant celui qui est en haut de détourner de lui le fiel dont furent humectées ses lèvres sacrées. Que votre voix appelle un regard de pardon sur Job vivant, dévoré de la lèpre du tombeau, se roulant sur le fu-

mier, et criant tout le jour vers le Seigneur, dans sa misère et son athéisme.

Il est une fatalité lourde qui saisit l'homme de sa griffe de fer et le cloue au gibet de la vie, fatalité cachée, mystérieuse, railleuse comme Satan, — qui le fait vivre de sa douleur et s'enivrer de son amertume, comme de l'eau de la mer; — cette fatalité, c'est la vie du monde, c'est la loi des êtres créés, c'est tout ce qu'ils peuvent savoir de la volonté du Très-Haut sur eux.

Et pourtant il existe parmi les êtres un être qui a pu une fois, une seule fois, plus fort que Dieu, vainqueur de l'éternelle loi, briser cette main : c'est l'homme... Mais jamais non plus, mystère douloureux de la puissance de cette fatalité ! l'homme n'apprendra dans sa vie combien il a fallu de puissance pour rompre cette puissance, car s'il pouvait le dire, c'est qu'elle n'aurait point été assez forte pour le faire mourir. C'est une pensée comme un poison violent; s'il tue, on ne peut dire la douleur qu'il a causée. — Ce sera un secret de la tombe qu'emportera l'homme avec lui, non point comme tous ceux qui meurent, mais comme le Dieu qui l'aura frappé de mort. — Seulement le rôle aura duré toute sa vie.

Mais pourquoi entretenir la foule, qui chaque jour

passé, stupide, devant la Morgue, de cette misère d'un monde qui attache l'être pensant à la vie par de profondes racines et le rend semblable à la plante inerte? qui l'y cramponne comme le malade, qui, dans son dernier effort, s'entoure de ses draps pour se dérober à la mort, lorsque son heure est venue, et qui, dans sa dernière crise de désespoir, accroche ses mains défaillantes à ses rideaux qui se déchirent, en sentant sous lui se creuser le vaste et noir abîme de l'éternité?

Oui, l'homme est bien misérable dans ses derniers désespoirs sans énergie, dans ses dernières espérances, sérénité muette du sépulcre, dans ses derniers efforts qui sont vains et qui hâtent sa vie alors qu'elle n'a plus qu'une seconde, dans ses derniers souvenirs factices qui ne sont que ceux du cercueil et par lesquels il veut l'oublier, dans ses dernières pensées de la terre par lesquelles il veut étourdir celles du dehors qui restent devant ses yeux debout, comme un gardien funèbre, lors même qu'il ferme ses paupières pour ne plus les voir. Entre lui et le monde il ne reste plus que des liens qui se détachent, saignants, usés, encore vivants; c'est le dernier cri de la douleur qui abrutit et laisse ensuite tout vide, tout jusqu'au mal. Il y a un abîme entre le monde et le mourant, un abîme comblé par le néant et l'éternité; — la terre

ne sonne plus à son oreille que creuse, vague, usée; et le ciel, vers lequel il levait les yeux, n'est plus qu'une illusion vaine que reflétait la terre.

Mais continuons à esquisser ce temps d'une autre époque et cette vie d'un autre homme, qui, elle aussi, fut brisée par la mort, sanglante, pleine de force, comme une plante arrachée, dégorgeante de sève et toute verte de printemps.

Chaque période de l'existence humaine a ses moissons : — au printemps, d'herbe verte; — à l'automne, d'herbe morte. — La grande faux va toujours, comme celle du laboureur, abattant le trèfle de mai, vert et fleuri, — le foin, desséché et blanchi, d'août. — La guerre et le suicide se la repassent, comme deux mains fatiguées.

Lafontenelle avait infligé une rude correction aux paysans de Plougastel-Saint-Germain. Aussi la seule vue d'un casque ou d'un hoqueton suffisait-elle pour forcer tout un bourg à désertter ses maisons fermées et dépouillées, et à se tapir dans les fossés et les forêts, pareil aux bêtes fauves d'un pays longtemps battu et dévasté par les chasseurs.

Dès-lors il fut, à vrai dire, le suzerain et le seigneur de toute la Cornouaille, imposant des tailles à six et sept lieues à la ronde, jusqu'aux portes de Quimper, de Concarneau et de Brest. Puis il avait armé toute

la flottille de pêche de Douarnenez en corsaires hardis et familiers à la mer, qui tendaient à l'ouverture de la Manche un immense réseau, repoussant le commerce anglais de la côte et l'empêchant de s'emparer des colonnes épaisses de poissons que leur apportait chaque flot de la mer du Nord.

Sa troupe aussi se grossissait, non-seulement de tous ceux de la Ligue, parti désormais rompu et dispersé en Bretagne, resté flottant sur les campagnes et accroché aux pointes de rocs ou de forteresses, comme les débris d'un navire brisé, mais encore de nombreux soudards de toutes nations, déserteurs du parti contraire, lesquels, voyant la guerre tirer à sa fin, ne voulaient rentrer au logis que la sacoche pleine, et, dans ce but, affluaient à l'île Tristan, insoucians des partis, ou les haïssant tous de même, et ne reconnaissant d'autre ennemi que le peuple qui s'efforçait de leur soustraire ses meubles et son argent. Or ils se persuadaient qu'avec Lafontenelle le *bonhomme* n'aurait plus à leur opposer aucun prétexte de sympathie, et qu'après avoir fait main basse sur sa toison, ils pourraient voir finir sans peine cette guerre qui commençait à les ennuyer, s'établir bourgeoisement dans la contrée en épousant de jolies filles, ou promener une orgueilleuse paresse dans les garnisons, ou retourner dans leur pays d'Al-

lemagne, d'*Italia bella*, ou de vieille Angleterre, parti auquel cependant bien peu s'arrêtaient, car le retour au sol natal répugne au soldat de fortune.

Le plus grand nombre s'arrêtait au projet d'aller rejoindre plus tard ou de réformer les bandes éparpillées de gitanos, de routiers, de forbans, métis des nations de la terre, Maures, chrétiens, servant le pape, les galères de Venise, le grand-turc de Constantinople, ou les régences barbaresques, indifféremment, alternativement, prenant leurs congés dans la désertion, leur solde dans la rapine, jusqu'à ce que le gibet de pierre de quelque justice royale ou seigneuriale, une bonne arquebusade, le yatagan autocrate du muphti, ou de rudes bâtons de paysans, vinssent un beau jour solder d'un seul coup tout l'arriéré de leurs comptes.

Ces désertions étaient donc continues; car ceux de l'île semblaient jouir d'une grande sécurité, quoiqu'il y eût en Cornouaille de nombreuses et fortes garnisons de royaux; mais ces garnisons se tenaient enfermées dans les tours des châteaux, dans les vieux créneaux des villes fortes, ou dans les maisons barricadées des villes ouvertes, ne s'occupant qu'à se reposer, ou à s'entourer de nouvelles fortifications, laissant le champ libre à Lafontenelle, abandonnant aux gentilshommes et aux paysans le soin de se re-

trancher à leur guise dans leurs clochers, dans leurs gentilhommières, dans leurs bourgs, lorsqu'ils ne préféreraient pas se soumettre volontairement aux tailles et se livrer à la foi du chef des ligueurs.

Il est vrai que le capitaine Prez, qui commandait les quinze ou seize compagnies de Quimper, était venu se faire tuer sur la traînée de galets du fort. Voici comme cette boutade était arrivée : ce chef avait, par sa négligence, laissé passer tranquillement Lafontenelle partant pour sa sanglante expédition de Plougastel, puis il l'avait laissé rentrer tout aussi paisiblement dans son île avec ses prisonniers et ses dépouilles.

Cette inconcevable apathie avait eu du retentissement ; il fut mandé à Paris par le roi, qui voulait le faire pendre. Lui, jaloux d'éviter la corde, demanda pour unique grâce l'insigne faveur de reprendre l'île, ou de mourir en l'attaquant. Le roi lui accorda gracieusement cette aubaine, sans révoquer toutefois sa sentence. Ce fut alors que le capitaine, dès le lendemain de son retour à Quimper, s'en vint, avec à peine huit cents hommes, parader devant le fort, dont le séparait en ce moment la marée, poussant son cheval dans l'eau jusqu'au poitrail, et voltigeant sur le sable en provoquant ceux de la citadelle à une escarmouche.

Une des premières arquebusades le renversa mort

sur la plage, d'où sa petite troupe, privée d'un chef qui s'était dévoué au trépas pour échapper à l'infamie, regagna précipitamment ses remparts, où elle eut peine à se croire en sûreté.

Deux semaines ne s'étaient pas écoulées depuis la terrible défaite des paysans à Plougastel, lorsque le sauvage canton de Cap-Sigues, pour la première fois peut-être depuis le roi Grâlon, vit sa terre, pelée et nue, à maigres bouquets d'ormes rabougris, reluire tout à coup sous les rangs pressés d'hommes d'armes, tout bardés de fer et brandissant de longues pertuisanes.

A l'aspect de ces forces menaçantes, les habitants alarmés chargèrent sur leurs épaules leurs plus précieux effets, avec long bruit de beffroi, et grande fut la panique de la bourgade de Pont-Croix, qu'ils entravèrent et barricadèrent le mieux qu'ils purent faire dans leur ignorance et leur trouble.

Ils s'efforcèrent surtout de fortifier, au milieu du bourg, la belle église collégiale de Notre-Dame de Roscudon, fondée par les anciens seigneurs bannerets de Pont-Croix-Tyvarnen.

Ils comblèrent la nef de leurs hardes et bahuts, et amoncelèrent des pierres au sommet carré de la haute tour, forte, et comme ouvragée de dentelle. Cependant toutes ces barricades ne devaient pas opposer

une longue résistance; les hommes de guerre les franchirent d'un pas si rapide, que les paysans, dans le saisissement et le tumulte, eurent tout juste le temps de se jeter, les uns dans les champs, les autres dans l'église, contre laquelle se tourna alors toute l'attaque des assaillants.

Elle fut investie de toutes parts; une grêle rapide et convulsive d'arquebusades jaillit des fenêtres sur le bord du cimetière, qui bientôt, se trouvant vide, laissa entendre ses portes gémir, puis enfin éclater sous les haches et les leviers.

Alors les paysans lâchèrent pied une seconde fois, encore plus effarés; et, abandonnant l'église et le butin qu'elle contenait, ils se retirèrent dans le clocher. En ce moment, la lutte devint terrible pour les assaillants, écrasés sur le pavé des tombes de l'église.

Une pluie brisée de pierres, de gravats, d'ardoises fondit de la tour, semblable à une de ces tempêtes dont parle l'Écriture, tourbillonnant, éclatant, bondissant sur les têtes d'hommes, sur les dalles, sur les toits voisins, toujours au milieu d'un hurra de rage qui partait d'en haut, et d'un silence glacial qui régnait en bas.

Cependant Lafontenelle avait fait retirer les siens

de toutes les issues et interstices où plongeaient la vue et les pierres des assiégés, dont les hauts parapets aplatissaient et renvoyaient les balles dirigées contre eux.

Les assaillants s'en retournèrent dans les maisons voisines, et la rue demeura un instant vide et silencieuse, si bien qu'on eût cru la bourgade déserte, si, de la cime de la tour, quelques pierres n'avaient continué à pleuvoir avec des paroles d'insulte et de provocation.

Tout d'un coup, pareils à un torrent qui déborde, les soudards remplirent de nouveau toutes les rues, s'élançant, dégorgeant des maisons, et, comme un grand ressac qui filtre sous les pierres, s'engouffrèrent en l'église ouverte, qui les absorba bientôt dans ses entrailles.

En un instant la porte basse et ferrée du clocher fut arrachée de ses gonds, et laissa ouvert l'escalier de granit, montant en étroite spirale jusqu'au sommet de la tour; mais, presque aussitôt, un bruit affreux et invisible sembla racler sa gorge de pierre, et ceux que ses flancs cachaient déjà, reparurent vomis autour du seuil, brisés et mutilés, écrasés sous un éboulement énorme. L'avalanche, rebondissant jusqu'au milieu de la foule pressée, y fit une large trouée

sanglante, horrible, et lui imprima une longue oscillation dans l'ombre de l'église, qui, après un grand cri, demeura glacée de silence.

Lafontenelle lui-même, debout sur le maître-autel, resta quelques secondes muet; puis sa voix, frappant l'écho, y jeta ce cri magnétique : *sus! enfants! à la rescousse! à sac! à sac!* et l'on n'entendit plus que quelques pierres roulant encore des dernières marches avec ce bruit sourd et prestigieux qu'ont les anciennes églises.

Ce mot fut répété si terrible, qu'on eut dit qu'il allait arracher le vieil édifice de ses fondements. Mais, lorsque la masse armée commença à s'engloutir de nouveau dans la gueule béante de la tour, on eût dit qu'elle s'écroulait en entier, car un roulement confus de mille tonnerres éclata dans sa profondeur, et elle vomit et dégorgea une seconde avalanche de ruines sanglantes d'hommes et de granits brisés, qui alla s'élargir sur les dalles, avec un son rude et sourd et des cris déchirants.

Alors, au-dessus de ces hurlements de rage, de douleur, d'effroi, s'éleva, à demi-couvert par l'écho des pierres qui bondissaient toujours, la voix perçante du clairon qui sonnait la retraite. — En un instant l'église fut vide et le pavé resta seul, froid, abandonné, couvert de décombres et d'hommes écrasés, morts ou

mourants. — Le silence enveloppa de nouveau l'ombre profonde des ogives.

Cependant Lafontenelle, s'apercevant qu'il lui était impossible de continuer une attaque de vive force sur cet escalier raide et étroit, où un homme pouvait seul s'avancer de front et où aussi un homme seul pouvait lutter avec avantage contre une troupe entière, ordonna qu'on lui apportât une grande quantité de genêts, qu'il fit entasser, à mesure, dans l'église, contre la porte intérieure du clocher, puis il y mit le feu, espérant placer les assiégés dans la nécessité cruelle de se rendre ou de périr asphyxiés.

En effet, peu de temps après, une fumée épaisse et noire comme la nuit obscure, s'exhala de l'extrémité de l'église dont il avait hermétiquement fermé toutes les issues. Elle s'éleva vers le sommet de la tour, l'enveloppa en entier d'une nuée tourbillonnante qui salissait le ciel, empoisonnait l'air, et dans laquelle, comme un dard sanglant, se dressait, par intervalle, la pointe acérée et tordue d'une langue de feu.

On eût dit la gueule effroyable d'un de ces monstres chimériques qu'enfantait la chevalerie. — Et cependant le dard de flamme rentra; — le feu s'affaissa à l'intérieur; — la fumée s'élargit sous le dôme bleu du ciel, et un vent frais qu'apportait la

marée montante nettoya le sommet du clocher. — Au-dessus de sa plate-forme, ouvree comme une dentelle, Guyon vit se dessiner une masse de têtes chevelues, pressées, confondus dans une même agonie, levant au ciel des yeux épouvantés, semblable à une légion de salamandres qui vit et se perpétue au sein des flammes.

Aussi, soit admiration mêlée de pitié pour tant de courage et d'abnégation, soit sentiment moins généreux de l'impossibilité d'une réussite complète sans canons et sans obus quand le temps pressait, il fit répondre favorablement au signal par lequel les assiégés demandèrent à traiter; et, un messenger étant descendu, il fut convenu : « Que le sieur de La Villerault, capitaine de la populace, et sa femme, les mieux apparentés de la ville et des environs, plusieurs gentilshommes et le recteur de la paroisse de Pouldreuzie, natif dudit Pont-Croix, messire Jean Le Cosquer, enfin tous ceux des principaux combattants assez heureux pour avoir échappé aux balles et à l'incendie, sortiraient de ladite tour avec la vie sauve, et seraient conduits sûrement hors de tout danger. »

Lafontenelle confirma solennellement cette capitulation, et le messenger remonta dans la tour, d'où sortit le premier le capitaine de La Villerault, suivi de sa femme, dame de Kerballie, de quelques-uns de sa

suite et de Le Cosquer, curé de Pouldreuzic, homme capable et de bonnes études.

Guyon se tenait devant le parvis de l'église avec ses gens, rangés sous les armes derrière lui. Tout était rentré dans le silence; on n'entendait que les lourds sabots des paysans qui descendaient, pressés, l'escalier en spirale, les meubles qui se cognaient à ses parois étroites et les armes heurtées des soudards qui prenaient possession du clocher. Ce fut sur cet espace vide que laissait Lafontenelle entre le grand portail et sa troupe, que s'avancèrent les principaux assiégés pour le saluer. A l'aspect de terreur répandu sur leurs visages, il sourit dédaigneusement, mais dans ce silence général une voix le fit tout d'un coup tressaillir : — c'était celle du capitaine de La Ville-rault, qui s'inclinait noblement en découvrant une longue chevelure noire et bouclée, partagée sur un beau profil de gentilhomme de trente ans.

Une pâleur livide se répandit sur la physionomie du chef des ligueurs; les veines de son front se gonflèrent; ses lèvres devinrent bleues et s'arrêtèrent collées à ses dents comme celles d'un tigre. Ses yeux fouillèrent, altérés et sanglants, dans l'âme du capitaine, à qui il demanda, avec ce calme qui épouvante dans l'homme aux passions effrénées :

— « Y a-t-il longtemps, messire, que vous êtes cécans en ce bas pays de Bretagne? »

— « Ma foi, » répondit le vaincu d'un air d'insouciance et de bonne humeur militaire, « je n'ai pas de la fierté, moi. D'ailleurs tout le monde sait dans la contrée qui je suis et d'où je viens. Je voudrais me taire que mille voix s'élèveraient pour vous raconter mon présent et mon passé. Ma famille est noble et ancienne; mais tout gentilhomme ne peut pas naître le premier. Ce n'est pas notre faute, à nous, si nous avons un aîné qui garde la bannière et le manoir, et nous envoie à l'armée, aux pages ou à l'Église, comme de pauvres cadets de Gascogne. Nous ressemblons aux branches gourmandes, nous autres. On nous élague, bon gré malgré, de notre vieil arbre généalogique. J'ai agi, ma foi, comme agissent tous les gentilshommes puînés : je me suis fait officier de fortune; cela vaut mieux que de ramper dans une antichambre, ou de mourir dans un couvent de capucins. Ce me fut une bonne aubaine, je vous jure; car sur ma pauvre branche élaguée j'ai greffé un germe superbe qui prospère en terre étrangère. Je me suis allié à la vieille maison de La Villerault, c'est-à-dire, brave officier, qu'une charmante héritière de ce nom a daigné récompenser de sa blanche main et de son beau douaire le bien indigne mérite de son

pauvre chevalier, qui lors a laissé la cape, l'épée et le service du prince pour celui de sa dame, vu que féal vassal ne peut se partager entre deux souverains et *porter empreinte sur empreinte*, comme dit le vieux proverbe. »

Lafontenelle avait écouté le chef des ennemis sans que le moindre mouvement parût troubler son calme de glace; seulement, à un accent légèrement mêlé de raillerie dont le capitaine accompagna sa dernière phrase, un tressaillement nerveux qu'on eût pu prendre pour le passage rapide d'une ombre qui disparaît, agita les muscles de son front et sembla voiler sa vue de je ne sais quelle tache intérieure de sang.

— « Messire, » reprit Guyon en pâlisant encore (si une autre pâleur peut blanchir un suaire), « vous avez sans doute servi dans la guerre actuelle? »

— « Oui, certes, mon commandant, » reprit avec vivacité La Villerault, « et, si jamais il me prenait fantaisie de l'oublier, une belle et bonne arquebusade qui m'a brisé le bras en 1589, se chargerait, par un retour de douleur, de me le rappeler à chaque changement de température. Oh! c'était une rude époque que celle-là! Le sang coulait à flots dans tout le royaume; il y avait alors bien des justaucorps

sans manches , bien de braves soldats sans bottines , et plus d'un casque revenait veuf de la tête qu'il avait abrité. »

— « Et vous souvient-il , » continua Lafontenelle toujours de sa voix lente , glacée et presque caressante , car la haine emprunte quelquefois le langage de l'amitié , mais c'est pour vous broyer la main , c'est pour vous étouffer dans ses bras ; « vous souvient-il , en cette même année 1589 , alors que le formidable Mayenne s'était retiré dans Orléans , avoir , par une nuit pluvieuse , arrêté et dépouillé un pauvre petit écolier qui allait vers le duc et que vos gens laissèrent pour mort dans un fossé de la route ? »

La Villerault se prit à rire de son air d'insouciance naturelle.

— « Oh ! ma foi , » dit-il , « je vous avoue que je n'ai valu dans mon temps ni plus ni moins que mes intrépides camarades. Tous les gentilshommes d'alors qui n'avaient pas une compagnie à monter et à équiper pour le compte de quelque grand seigneur et qui ne pouvaient contracter l'habitude de se laisser mourir de faim , finissaient par prendre quelque ressemblance avec certains braves que l'on n'aime pas par cela seul peut-être qu'ils s'appellent *routiers* , *condottieri* , etc. , et cependant les meilleurs hommes de guerre savent bien qu'il y a de rudes joueurs

parmi eux, et les gentilshommes (je ne dis point cela pour vous flatter, capitaine), qu'il y a souvent aussi sous ces pourpoints de bons blasons, quoique parfois barrés de bâtardise. Mais vous me parlez de mon vieux temps, ou plutôt de mon jeune temps, et, depuis lors, je vous l'avoue, j'en ai tant vu de toutes les tailles et de toutes les couleurs, que ma mémoire s'y perd; elle se brouille, et confond, à mon grand regret, les personnes et les choses. Il m'est donc franchement impossible de vous rien affirmer à ce sujet. Au surplus, commandant, prenez-vous-en à la guerre! c'est elle seule qui doit être considérée comme coupable de toutes ces peccadilles, et, s'il faut finir par juger et punir quelqu'un, je vous engage fort à faire comparaître devant le parlement de Dieu et des hommes dame Bellone et le capitaine Mars. Quant à moi, je me suis, depuis longtemps, retiré des affaires, j'ai renoncé aux espiégleries d'autrefois; je fais grande amende honorable de ma vie de soldat, en me posant en défenseur de tous les manants et de tous les pacifiques vilains du canton, jusqu'au jour où il plaira aux autorités du pays de m'élever au poste d'échevin. Ainsi vont les hommes, messire! hier maltôtiers, aujourd'hui bourgeois; la veille sans argent, le lendemain riche et pouvant aspirer à tout... »

Lafontenelle interrompit brusquement le joyeux

rire de La Villerault, qu'avaient excité ses bons souvenirs de jeunesse.

— « Et il ne vous souvient donc plus, » lui dit-il, « de l'écolier de 1589 et des traitements barbares que vos gens lui firent éprouver sous vos yeux? »

La Villerault parut fouiller quelque temps dans ses souvenirs, puis tout à coup il s'écria avec un nouveau rire :

— « Sang-dieu ! messire Lafontenelle, vous me pressez la botte avec tant de vigueur et vous me paraissez avoir la mémoire si fraîche, que je ne voudrais pas demeurer en reste avec vous ! Je ne sais où et comment vous avez appris la pitoyable aventure de ce pauvre écolier qui n'avait ni sou ni maille, et qui, si je m'en souviens, était plus râpé qu'un clerc d'église, ne possédant, pour unique richesse, qu'une rapière en fort mauvais état. Mes gens et moi avons été étrangement surpris du vide absolu de ses poches ; et les chiens qui, croyant dépister un renard, n'ont saisi qu'une taupe pelée, ne portent point l'oreille plus basse que nous n'avions les nôtres. Je me le rappelle fort bien à présent, ajouta joyusement l'échevin en expectative, et je suis forcé de convenir que le courage du jeune gars égalait sa gueuserie, et que, se dressant vers nous comme une petite couleuvre dont un soulier ferré vient d'écraser la

queue, il aurait merveilleusement joué du poignard, si un de mes soudards ne lui eût administré, pour le calmer, une bonne accolade de mousquet. »

— « Et pour qui teniez-vous alors, noble seigneur de La Villerault? » interrompit Lafontenelle, plus pâle encore, les dents serrées et les yeux ardents de colère.

— « Ventre-saint-Dieu! » repartit l'officier en reculant d'un pas et en portant par habitude la main à son fourreau vide, « ai-je livré mon épée à un gentilhomme? »

— « Vous l'avez livrée à un serviteur resté fidèle à la Sainte Union, » répondit le jeune ligueur. « Si vous avez été traître à la foi du parti que vous serviez alors, vous ne le serez peut-être pas à l'honneur du blason dont vous vous faites gloire; vous ne couronnerez peut-être pas votre trahison et votre infamie par un impudent mensonge. »

— « Jamais! » s'écria le capitaine en se dressant de toute sa taille; et en ce moment il fut beau de fierté. Lafontenelle se dressa aussi, implacable et terrible.

— « Vous êtes ici tous traîtres à votre parti, » reprit Guyon, « vous avez tous forfait à l'honneur; il n'y a pas de loi qui protège les traîtres; il y a la mort pour ceux qui ont fait banqueroute à

leur cause et à Dieu. Votre foi indignement violée me dégage d'un serment que vous avez arraché à ma clémence. Préparez-vous tous, et sans exception, à la mort. »

Et se tournant vers ses hommes, impassibles dans leurs armures, mais dont les regards étincelaient, lugubres et sanglants, comme des torches d'incendie, il fit un signe silencieux, et la troupe entoura les prisonniers. Alors tout ce qu'il y avait eu de concentré en lui durant ce long colloque, sembla s'élaner soudainement, pareil au rugissement d'un lion, que répercutent les entrailles de sa caverne :

— « Sus! sus! soldats de l'Union! » leur cria-t-il avec rage, « point de grâce aux déserteurs et aux traîtres! Soyons aussi cruels qu'ils ont été perfides! A mort! à sac! mes camarades, et Dieu nous protégera! »

Un hurlement de bêtes fauves échappées, un cri d'hyène appuyant ses ongles sur la poitrine de sa victime, monta de la place à la tour, d'où lui répondit un cri de tristesse et d'agonie, un cri de gazelle que déchire le tigre accroupi sur ses flancs. Alors toute cette masse régulière de soldats se débanda, se rua en torrent dans l'église. Il se fit un affreux moment de silence; puis tout d'un coup les vociférations devinrent effroyables quand les premiers bourreaux parurent

sur la plate-forme, tombant sans pitié sur les malheureux paysans sans défense.

Ce fut un spectacle horrible que celui de cette foule pressée, étincelante comme un couteau et un corps nu, toujours succombant, toujours renouvelée, roulant rapide sur un espace étroit, à deux cents pieds du sol. On eût dit qu'une meule énorme l'écrasait dans un tournoiement sans fin. On eût dit que c'était une lutte où la foule seule étouffait, où les pieds seuls broyaient, car il n'y avait pas de place pour les armes et on ne les voyait pas. Cependant la couleur bleue des *chupen* de paysans qui dominait d'abord, se perdit dans la couleur fauve des hoquetons militaires; ils fourmillaient, pareils à des naufragés sous lesquels sombre une barque. On eût dit qu'ils montaient toujours, toujours, comme une eau en ébullition, près de s'élaner par-dessus les bords, auxquels pendaient des cadavres de vaincus que les vainqueurs détachaient du pied, mais que d'autres remplaçaient sans cesse, tantôt raidis dans la mort et se brisant ainsi que du bois sec sur le pavé, tantôt hurlant dans la vie, s'accrochant aux aspérités des galeries extérieures, lâchant prise, fendant l'air, frappant le sol et jetant partout des éclaboussures sanglantes.

Elle était affreuse cette scène de carnage au sommet d'une tour haute et étroite, mais à ses pieds il s'en

passait une autre, de mort aussi, mais encore plus atroce dans son hideux silence. Deux hommes étaient là, dans toute la force de l'âge, poitrine nue, pâles; l'un fier, avec de longs cheveux noirs; l'autre menaçant, dans l'agonie, appelant sur Guyon toutes les foudres d'en haut et à demi dépouillé d'un vêtement de prêtre.

Un être à figure abjecte de soudard et de goujat, les bras nus et teints de sang, leur assujétissait une corde au cou. Devant était Lafontenelle, droit, implacable, — contemplant cet horrible spectacle d'un œil sec et moqueur. — Une femme belle couvrait ses bottes poudreuses de ses cheveux épars et se tordait douloureusement les bras dans les angoisses du désespoir. A l'entour, un cercle de soldats silencieux, immobiles, sans rien sur le visage que l'assurance qu'il ne pouvait y avoir chez eux de pitié.

— « Sacrilège! » criait le prêtre, « sacrilège celui qui ose porter la main sur l'oint du Seigneur! »

— « Prêtre, » lui répondit Guyon, « tu as été traître à ta foi de prêtre; — apôtre, tu es devenu Judas; — ton Dieu, que tu as déserté pour Baal, et que j'ai gardé, moi, dans le désert, m'a ordonné de laver l'impiété du peuple dans le sang de ceux qui ont idolâtré le veau d'or! — Écoute-moi, prêtre, et

meurs ! — c'est Dieu lui-même qui t'a condamné en faisant mourir Judas. »

— « Imposture et crime ! » protestait le prêtre. « Le ciel reçoit dans son sein le sang des martyrs. Je t'appelle au tribunal des hommes, et ensuite à celui de Dieu. — Ose commander mon supplice, et tu verras si je sais mourir. »

Et il se signait d'une main assurée, et il répétait d'une voix ferme la prière des agonisants.

Alors s'éleva encore la plainte sanglotante de la femme, dont la figure se traînait dans la poussière, et dont la voix arrivait sourde, comme si elle sortait de dessous terre :

— « Grâce, Monseigneur ! » criait-elle, « grâce pour moi qui ne suis qu'une pauvre et faible femme ! grâce aussi pour lui ! car il est, comme vous, gentilhomme, il est loyal, il est bon ! O Monseigneur, vous ne voudrez pas nous assassiner ainsi tous deux, vous ne voudrez pas nous faire mourir quand nous nous aimons tant ! Pitié pour nous, Monseigneur, et Dieu vous récompensera ! »

Le froid d'une corde que lui passait un soldat, aux mains impudiques, en lui arrachant son collier d'or et de perles, fit frissonner tout le corps de la jeune femme plus soudainement que si c'eût été le contact d'une vipère. Mais, les apprêts de la mort lui

rendant toute sa fierté, elle se releva blanche et belle, semblable à une ombre qui sort du tombeau; cependant elle retomba bientôt à genoux avec le bruit sec et rapide d'une branche morte qui casse : — Oh ! la vie ! la vie !...

En ce moment un sourire amer et railleur glissa sur les lèvres pâles du capitaine de La Villerault, et il s'écria :

— « Lâche qui assassines une femme ! menteur qui jettes un reproche de trahison au visage d'une femme mourante ! »

— « Plus traître encore celui qui a jeté sur la terre nue le corps tout brisé d'un pauvre enfant ! » murmura Lafontenelle de sa voix toujours saccadée et froide, toujours empreinte d'une rage assouvié et sans pitié. « Traître ! traître cent fois, par-dessus tous les traîtres, celui qui, voyant venir à lui ce pauvre enfant, tout seul, qui lui tendait une main de frère, l'a frappé lâchement de sa main d'homme et de frère, au milieu des siens, et l'a assassiné en raillant ! Ah ! seigneur capitaine, vous demandez une vie qui est à vous et qui n'est pas la vôtre ! vous la demandez en vain ; vous ne l'aurez pas. »

Et il grandit comme une apparition de ce terrible dieu de la vengeance qu'adoraient les Scandinaves ; et il avança sa poitrine contre celle du capitaine,

immobile et dédaigneux, et il le domina en plongeant son regard dans le sien comme une panthère enfonce ses griffes dans le corps de sa victime, grinçant des dents, tout hideux, tout altéré de carnage

— « Cet enfant que vous avez lâchement abreuvé d'insultes lorsqu'il était de votre devoir de le protéger, cet enfant dont le sang versé par un coupable abus de la force a rougi le pavé du grand chemin, cet enfant c'était votre frère devant Dieu et devant les hommes; il était seul, faible, abandonné, cet enfant, et c'était moi! »

Le capitaine pâlit. Lafontenelle était épouvantable ainsi; on eût cru voir, sous son masque humain, percer le profil osseux d'un tigre haletant.

— « Oh! c'est grand, c'est beau la vengeance! » reprit-il; « la vengeance, vois-tu? c'est Dieu!... Demande-lui pourquoi il a fait tomber l'homme... — pourquoi il m'a voué à lécher le sang jusqu'à ce qu'un autre lèche le mien... pourquoi il a fait que la justice te vienne maintenant dans le sang, et que l'homme gorgé se roule bavant sur la terre, semblable à une sangsue immonde. Oh! c'est que la vengeance est immense et que sa coupe enivre et altère comme l'eau de la mer; c'est qu'il est doux de fouiller les entrailles de son ennemi et de plonger un regard avide dans son cœur nu, palpitant sous

vous, à vous tout entier, et d'y voir à loisir ce qu'il contenait de haine; — c'est qu'il est doux d'y boire comme un vin d'enivrement, à en rouler mort, et à sentir sous ses ongles se tordre chaque fibre qui fut pour nous un serpent, d'en exprimer goutte à goutte le venin, et de le recueillir, pareil à un lait fort qui vous fait une autre poitrine, une poitrine de tigre ou de Dieu!

« Ah ! tu me parles d'une vie qui est à toi et qui n'est pas la tienne!... Demande donc à Dieu ce qu'il a fait de celle de ce pauvre enfant qui était né dans une convulsion, qui s'est ignoré longtemps lui-même ainsi que la plante du désert, qui a souffert tout ce que peut souffrir l'homme, que la torture a brisé, mais qu'elle ne tue pas! — Demande-lui pourquoi il l'a fait vivre pour la hache, comme la ménagère engraisse ses poussins pour le couteau, et les nourrit de ce qui donne du sang pour qu'ils en aient beaucoup à répandre sous le couteau! et ne va pas dire de Dieu que c'est cruauté, car alors je ne te ferais pas mourir! mais dis que c'est justice, justice sanglante, immense, inconnue, ou plutôt fatalité, sanglante aussi, — immense, inconnue! — une chaîne de fer qui meurtrit, et dont le pied de Dieu traîne le premier anneau, tandis que le dernier s'attache à tout ce qui est créé, à tout ce qui vit. — C'est

là un mystère que l'homme ne comprend pas, mais qu'il sent; — un mystère sublime qui le grandit, dès qu'il y a touché! Il semble que Dieu lui ait prêté un instant son glaive de justice pour en frapper son ennemi, et que l'esprit vengeur de Dieu soit descendu en lui! Ne me demande donc pas pourquoi je n'ai point assez de ta vie, quand il y a encore sur la terre de ton sang, ou de ton amour, répandu dans des veines d'homme ou de femme. »

Les yeux de Lafontenelle rencontrèrent alors par hasard ceux de la dame de La Villerault et, malgré sa fureur, qu'il avait peine à maîtriser, sa parole s'arrêta, et il y eut sur ses lèvres un éclair de pitié, un balbutiement de pardon. Mais un homme s'approcha de son oreille et le magnétisa de ses deux yeux fauves; ce fut La Boule. Le brigand sourit d'un sourire atroce. Ce fut un éclair infernal : il avait triomphé de la pitié de son chef. Lafontenelle reprit :

— « Puisque vous chérissez tant la vie du corps que vous lui préféreriez la mort du déshonneur, puisque vous aimez mieux la vie que la honte, comme elle n'est qu'une femme et que toujours sang de femme produit une tache qui ne s'efface pas, je lui laisserai l'une pour l'autre, la vie pour l'honneur!... Es-tu content de ma clémence, capitaine de La Villerault, assassin d'un pauvre enfant? »

Alors, en face du prêtre et de l'époux, arrêtés sur l'échelle du gibet, La Boule salit de ses étreintes la noble dame, pâle, échevelée, et l'on crut, dans la lutte convulsive, entendre ces mots de l'ignoble soudard :

— « Oh ! tu vois que j'ai enfin triomphé de toi, ma grande et belle dame, après t'avoir si longtemps pourchassée en vain ! »

Ce fut là une scène de l'enfer. — Tous riaient ! — Puis l'échelle se déroba sous les deux hommes ; et le rire aussi prit aux cadavres. — Ce fut affreux !

— « J'ai volé une volupté à l'enfer ! » murmura Lafontenelle, et il courba vers la terre son front de Caïn.



XII

Elle.

Les Romains trouvèrent la volupté dans la mort.

CHATEAUBRIAND.

Maudite sois-tu , fille d'Égypte ! maudite ! maudite

VICTOR HUGO.

Le soleil , effrayé des horribles scènes qu'il venait d'éclairer, détourna subitement sa face de ce tableau de carnage , et se coucha dans une vapeur épaisse, dont la teinte rougeâtre reflétait le fleuve de sang ré-

pandu par les soudards de Guyon. Il jeta sur les meurtriers et les victimes les ténèbres de la nuit, semblable au fils pieux qui voile le cadavre de son père, ou comme la tendre mère qui se couvre la tête devant son enfant qui a rendu le dernier soupir.

Les routiers de Lafontenelle qui étaient restés au fort, et ceux qui, le jour venu, se répandaient habituellement en tirailleurs et en pillards dans la ville et aux sommets qui lui servent de ceinture, reprirent le chemin de l'île Tristan, chargés des malédictions du petit nombre de paysans qui avaient échappé au massacre et paraissant faire bon marché du stigmaté odieux qui s'attache au front de l'assassin.

Alors l'île s'illumina au sein de la nuit comme un grand phare pyramidal et aérien. Cependant, à la voix des trompettes et des tambours répondant à celle des cloches qui tintaient au loin dans la campagne, les lumières s'éteignirent d'abord une à une, puis toutes à la fois. La nuit enveloppa l'île ; un seul feu y resta, pareil à une étoile perçant les ténèbres, mais noyée et cachée à demi par leur manteau noir. Ce feu scintillait devant une des plus belles huttes construites par les soldats avec les ruines de Douarnenez ; sa flamme s'élevait silencieuse dans l'air lourd et sans haleine, et teignait, tout autour, d'un rouge fantastique les rochers sauvages et la bordure

sombre que leur faisait la mer muette, immobile aussi, et d'où venait seule une petite plainte comme celle du sommeil que cause la fatigue.

On voyait encore, un peu plus loin, la bruyère rase et les pierres blanches, semées çà et là d'hommes endormis, dont le soupir semblait se confondre avec celui de l'Océan, pénible, étouffé, et que le feu barbouillait également de rouge au visage, en leur donnant je ne sais quelle forme étrange et qui faisait peur.

On eût dit d'un conte d'Hoffmann ou d'une vision funèbre qui couve le doute. Deux mots semblaient aller et venir sur cette scène, au bruit monotone du balancier de l'horloge qui venait de sonner minuit : ces deux mots étaient : *Eternité* et *douleur*. — Tout autour le silence les écoutait, immobile, avec sa figure de rocher et son voile de ténèbres. — Cependant, dans cette calme immobilité du sommeil des hommes et de la nature, deux personnes veillaient, seules, garanties du froid de la saison par leurs manteaux de bivouac, devant le feu qui commençait à s'affaïsser au milieu de son large cercle rouge. L'une était le vieil Espagnol, assis sur un tronc d'arbre dont le feu consumait le bout opposé; l'autre, son jeune compagnon, ou plutôt son maître, d'après ce que nous avons vu, gracieux inconnu, dont cette nouvelle conversation va encore changer l'individualité. Il était à demi

étendu, le front penché dans une de ses mains, bien pâle, mais plutôt d'un mal intérieur, caché, rongé dans son sein oppressé les sources de la vie, que de la légère blessure qu'il avait reçue à Plougastel et que ne révélait plus aucune ligature.

— « Signorita ! » disait Sanz en essuyant une larme à la dérobée, « ayez pitié de l'âme de votre pauvre serviteur, si vous n'avez pitié de sa vieillesse ! Vous ne voulez point qu'il revoie encore sa Castille chérie et qu'il quitte cette terre aride, soit ! mais ne laissez point son âme perdre le ciel, son autre patrie, car, sans doute, Notre-Dame ne voudra point l'y recevoir, s'il se présente sans lui avoir obéi, s'il meurt sans avoir accompli le vœu qu'il lui a fait ; et l'ombre de votre glorieux père se lèvera du tombeau pour l'appeler traître et ingrat. — Oh ! je tremble, Signorita, de vous tenir ce langage, parce qu'il renferme pour vous aussi le reproche de n'avoir point obéi à l'ordre de sa mort ! C'est une malédiction terrible que celle qui sort du tombeau pour effrayer le parjure ! Déjà, pour vous complaire, j'ai consenti à vous laisser cacher votre sexe sous le costume d'un cavalier, mais alors vous m'aviez promis de vous soumettre aux dernières volontés du brave seigneur Praxède, qui m'a ordonné, en expirant, de conduire sa fille à Cadix dans

le palais de ses ancêtres. Segnorita, au nom de votre patronne bien-aimée, rappelez-vous le jour où vous avez juré de lui obéir, agenouillée avec moi au milieu d'une grêle de balles, quand il tomba sur la brèche. Oh ! éloignons-nous, je vous en supplie, de cette contrée maudite, où mon maître est mort ; revenons dans notre Castille, où votre pauvre écuyer, fier d'avoir rempli sa promesse, pourra s'endormir du sommeil du juste ! »

— « Oui, mon ami, » répliqua l'enfant, à qui nous restituerons désormais son véritable nom de Pabla, « je n'ai pas oublié vos services et mes promesses, mais je me souviens aussi que je suis la fille de don Praxède, que dans mes veines coule le vieux sang castillan et chrétien de celui qui est mort sur cette terre étrangère pour la foi catholique, pour la foi castillane. Vous oubliez qu'avant d'obéir à mon père, je dois obéissance à Dieu ; que le maître des Espagnes est Dieu, et que les autres ne sont plus rien lorsqu'il ordonne ; que notre première patrie est le ciel, et que les autres ne sont plus rien lorsqu'il faut conquérir celle-là..... Oui (ajoutait-elle en se faisant peut-être illusion à elle-même), le peuple espagnol est le peuple de Dieu par excellence, comme le fut autrefois le peuple d'Israël ; c'est nous qu'il a choisis pour apporter la parole du

Christ à toute une terre nouvelle et pour la défendre sur le vieux monde contre les infidèles et les hérétiques. Toute notre histoire est écrite dans la religion de Dieu. Notre première phase illustre nous montre servant de bouclier à l'Europe contre les entreprises des Sarrasins. Maintenant qu'ils sont chassés, il est venu un autre torrent d'impiété, plus terrible peut-être, parce que, comme le schisme d'Israël, il est né du peuple même de Dieu, à la voix des faux prophètes. Aussi la mission du peuple espagnol est-elle d'arracher du sein de la terre ce nouvel arbre de mort. Tant qu'un hérétique reste debout dans la chrétienté, il est défendu à la Castille de déposer les armes. Je remplacerai ici mon noble père : j'y succomberai, comme lui, pour la plus sainte des causes, ou, plus heureuse, je ne reverrai notre patrie qu'après avoir contribué dans ces lieux au triomphe décisif de la foi. »

Atterré par cette réponse, qu'il ne prévoyait pas, le vieillard, enflammé du fanatisme religieux de sa terre natale, et rigide observateur du serment, baissa la tête avec résignation ; mais bientôt, surmontant ses scrupules :

— « Eh bien ! puisque nous devons rester encore ici pour la cause de Dieu après la mort de votre glorieux père, mon bon maître don Praxède, qui nous

empêche de rejoindre ceux de nos frères de Castille qui font bande à part dans le pays? Alors, au moins, si nous sommes toujours loin de notre patrie, nous la retrouverons au milieu de nos compagnons que le sort a bannis comme nous du toit paternel. Tous ils sont aussi les enfants du vaillant Praxède; ils le pleureront avec nous, ils prieront avec nous pour lui. Là vous retrouverez vos serviteurs obéissants et vos amis fidèles, le rang que vous occupiez en Espagne, et respect et amour autour de vous. »

— « Respect et amour! » dit la jeune fille avec un enthousiasme exalté; « mais n'est-ce pas lui qui m'en a entouré, ainsi que le plus tendre des frères, lorsque je suis venue à lui, inconnue, fugitive, abandonnée? mais tu n'as donc pas vu comme il est resté près de moi, semblable à un esclave d'Orient, comme il a été meilleur pour moi que la meilleure mère, pendant les instants où j'ai souffert de ma blessure? combien son cœur recelait de tristesse et de douleur, quand il veillait au chevet de mon lit, et quelle joie naïve, quelle allégresse d'enfant il a fait éclater, lorsque je me suis levée guérie? Tu ne te rappelles donc plus qu'en Castille il n'y a point de souvenir qui meure, — souvenir de bien ou souvenir de mal, — reconnaissance ou vengeance?... Et pourtant, toi aussi, tu étais là, mon bon Sanz, » reprit la

jeune fille de cette douce voix caressante que fait vibrer une pensée de bonheur ; et, en effet, ses grands yeux étaient ouverts, souriant à un objet inconnu, et ses lèvres aussi souriaient à un songe, s'enfuyant comme un parfum, ou comme une harmonie qui se fond dans l'air.

Cependant le vieillard devint sombre et secoua fatalement la tête.

— « Je suis Espagnol, » dit-il d'une voix solennelle ; « nous autres nous ne jugeons point à la légère, parce que nous savons tout ce qu'un homme seul a de droit et de puissance, et tout ce qu'il peut en faire. J'ai été en Amérique, et mes frères étaient de ceux de Colomb et de Cortès ; j'ai été roi de la Sierra, et j'ai traité de roi à roi avec Philippe II ; je ne blâmerai point Lafontenelle, mais je vois que bien du sang retombera sur sa tête, que sa mort sera précoce et terrible, et qu'on dira un jour : « C'est de la justice humaine. »

« Oui, croyez-moi, Segnorita ! je suis vieux ; les rois sont des hommes jaloux ; on entendra avant longtemps crier sur un cadavre pâle : « Laissez passer la justice du roi ! »

Mais la jeune fille, elle aussi, était devenue sombre ; elle était forte en ce moment comme une brune fille des Espagnes ; tout son sang arabe d'hidalgo

chrétien lui reflua au cœur ; elle répondit calme et froide, comme une belle statue antique : « Je mourrai, moi aussi ; je mourrai quand il mourra. »

Alors une de ces intelligences rapides des passions, intelligence qui est le caractère distinctif des peuples du Midi, traversa, ainsi qu'un éclair, le visage du vicillard espagnol, et sembla, par une commotion électrique, crisper ses doigts à son long couteau recourbé, dont il fit ployer la forte lame de Tolède ou de Bilbao.

— « Vous l'aimez donc bien ? » dit-il d'une voix où l'on ne pouvait distinguer l'étouffement de la rage de celui de la douleur.

— « Oui, je l'aime ! » répondit l'Espagnole en fixant fièrement son regard scrutateur sur le brave écuyer consterné.

Le visage de Sanz devint sévère.

— « Par Santiago de Compostelle ! » murmura-t-il entre ses dents blanches, « vous êtes Castillane, monseigneur Praxède, votre noble père, est mort pour l'honneur, et vous pourriez sacrifier le vôtre à cet étranger ! »

— « Celui que j'aime ne le saura jamais, » répondit la jeune fille, absorbée par mille réflexions tumultueuses. « Non, jamais ! jamais ! » reprit-elle, « car mon amour est un culte que je rends au vain-

queur! » Et elle pâlit subitement, en proie au désespoir; ses traits se détendirent dans une lutte douloureuse, et se couvrirent de pleurs, qui roulèrent, semblables à des perles, de ses longs cils abaissés.

Le vieux serviteur aussi avait courbé la tête silencieusement, comme sous la fatalité, et il cacha son visage dans les plis de son manteau, pour dérober les grosses larmes qui lui vinrent.

Tout à coup des pas nombreux de chevaux, heurtant les galets et y glissant, vinrent arracher les deux exilés à leur rêverie profonde. L'orgueil dévora ces pleurs, et tous deux relevèrent leurs yeux secs et leurs têtes espagnoles, fières et impénétrables.

Une partie des cavaliers était déjà rentrée dans l'île. Avec eux un homme s'avancait pâle, soucieux, le visage couvert d'un chapeau à larges bords. Cependant Pabla, ou plutôt Pablo, car ici la fille de Praxède va reprendre son rôle, Pablo donc sembla le reconnaître avant même que sa forme indécise se fût dessinée dans la nuit. En effet, pareille au feuillage vert et à l'oiseau mouillé d'une pluie de printemps que ranime un rayon après l'orage, cette belle figure blanche, légèrement rosée par le plaisir, brilla subitement d'un sourire de fraîche jeunesse et d'oubli. Ces grands yeux noirs d'Espagne étincelèrent, ces lèvres où débordait le sang africain s'épanouirent comme

une belle grenade ou une rose d'Alep, et, tout autour, avec ses mains blanches et longues, il rejeta sa soyeuse chevelure, toute parfumée, et toute folle de se jouer libre, aux vents, sur son beau cou si fier.

Mais, lorsque l'homme fut près, le gracieux visage de l'enfant pâlit et resta muet; Lafontenelle était défiguré par une grandeur hideuse et barbare. — Il était affreux, mais il était beau pourtant, beau de cette beauté du Cannibale qui apporte à sa hutte la chevelure de celui qui a enlevé celle de son père. — Lafontenelle était terrible d'une élévation sauvage, d'une force écrasante de malédiction!

L'enfant pâlit encore davantage, mais il y avait en lui du sang rouge arabe, encore rougi de celui de l'Indien, comme ces pourpres royales deux fois trempées. Il était fort; — il lui tendit la main.

— « Non, non! » cria Lafontenelle avec un déchirement de damné, « il y a du carnage sur cette main, du carnage qu'on ne lave jamais, du carnage qui donne la mort!... Arrière, enfant! arrière! »

Pablo contempla avec un mélange de sentiment contraires et indéfinissables les traits du chef, contractés dans une sorte de chaos; il le crut fou un instant. Lafontenelle continua :

— « Je suis un damné, moi! ma main brûle, mon baiser dévore! Il y aura de la mort pour tous ceux

qui m'auront approché. Je ne suis qu'un brigand honteux et infâme. — Oh ! fuis, enfant, fuis ! ange du ciel, ne touche pas à l'enfer ! — Laisse-moi seul ! laisse-moi !... » Et il étreignit sa tête convulsivement dans ses mains, en y creusant deux sillons avec ses ongles, et il ne dit plus rien ; seulement, par intervalle, un frisson rapide parcourait son corps, un râle de mort raclait sa poitrine.

— « Maintenant il n'y a plus de terre pour moi, » ajouta-t-il, « il n'y a que du sang ! »

Pablo le regarda quelque temps silencieux, avec un mélange de pensées contraires, puis il lui dit d'une intonation forte :

— « Capitaine, le sang de votre main appartient-il à la vengeance ou à l'assassinat ? »

— « A la vengeance ! » s'écria Lafontenelle, se redressant dans toute sa force et dans toute sa grandeur sauvage ; « c'est le sang de la justice de Dieu ! »

— « Donne-moi la main, frère ! donne-la-moi, Espagnol ! » dit l'enfant en se précipitant dans les bras de Lafontenelle, dont l'œil s'illumina d'un éclair de joie infinie, qui se projeta sur le visage de Pablo.

— « Oh ! c'est donc toi que je devais trouver ? » reprit le ligueur avec un long sourire que l'homme n'a qu'une fois.

Mais aussi affreux fut le nuage dans lequel il se déchira... Toute la damnation de l'enfer ou du monde sembla un instant visible sur son front, et puis l'homme croula comme un colosse frappé de la foudre. Un indicible sentiment d'atonie, de vide, contracta les traits du partisan, tout à l'heure si fort et si libre, et, à le voir ainsi abattu, brisé, vaincu, c'était horreur et dégoût.

Il faisait peur de misère, pitié de faiblesse. Oh! alors, pour lui tendre la main, il fallait être un ange. Pablo vint à lui, et ils restèrent longtemps ainsi, silencieux et ne trouvant plus de paroles pour les pensées, ni de pensées pour les paroles. Lafonteuille s'était affaissé à terre plutôt qu'il ne s'y était assis. Tout d'un coup il s'écria encore, mais cette fois sa parole semblait sortir du déchirement de ses entrailles et se traîner, haletante, épuisée, comme un râle de mourant :

— « O enfant! laisse-moi, laisse-moi, parce que tu mourrais, parce que la fleur que toucherait le sang de ma main se flétrirait aussitôt! O enfant! laisse-moi aller seul!... laisse-moi... laisse-moi monter seul à l'échafaud, si je ne me tue pas auparavant! — Oui, il faut que je me tue, si leur hache ne veut pas de moi, car je ne puis plus vivre ainsi avec des sanglots intérieurs, lents et glacés. — O enfant! fuis!... laisse-moi!

car je suis un reptile, et tu es une fleur, toi, une fleur qui sourit aux rayons du printemps, et moi, un tigre qui bave tout son sang dans le désert, un tigre qui déchire ses propres entrailles pour boire du sang, parce que le soleil le dévore, qui fouille de sa tête brûlée le feu du sable pour la cacher au soleil. Tu es un enfant beau et bon, toi. J'ai été comme cela aussi, moi. Pourquoi ne suis-je plus ainsi à présent, pour être comme toi, avec toi? Mais maintenant il y a une malédiction sur moi et sur ceux qui s'attacheront à moi; maintenant mon souffle est un poison qui flétrirait tes belles ailes, pauvre ange blanc de Dieu! Oh! laisse-moi seul, car je ne vis plus que pour mourir, il n'y a plus pour moi de vie. Elle avait commencé fraîche et étincelante; cette aurore était trop belle; à midi elle devait laisser tout desséché autour d'elle; ma vie d'enfant était trop forte pour mon âme, elle l'a brisée. — J'étais un ange qui devait rouler dans l'abîme!...

« Oh! si ma belle vie avait été complète! oh! si mon soleil avait lui à midi, pauvre enfant, que j'eusse voulu te faire, créature légère et parfumée, une ombre de vert feuillage et de fleurs dorées! que j'eusse aimé à t'entendre chanter la vie dans une molle caresse de zéphirs! que j'eusse retenu avec joie leur souffle pour qu'ils ne te ternissent pas! que j'eusse aimé à attiédir

doucement la terre, verte et émaillée, pour que ta sève montât plus riche et plus luxuriante ! que j'eusse aimé à faire baiser tes pieds blancs par les petits ruisseaux, qui t'auraient endormi, balancé dans leurs chants, comme un enfant de l'Ohio ! »

Et un sourire était revenu sur le visage pâle de Lafontenelle et le colorait radieux, ineffable, ainsi que la lueur du soir à travers les forêts vierges du Nouveau-Monde, sur le fleuve large, uni, roulant des flots de fleurs ; — et un tressaillement le prit encore avec le signe de la damnation et le cri de la douleur qui se change en désespoir, et il le secoua d'un rire forcené, comme les chaînes pesantes de l'enfer.

— « Misère et malédiction ! » s'écria-t-il, « mais c'est une raillerie de celui qui m'abat, c'est une raillerie du ciel à l'enfer vaincu !... J'ai parlé, je crois, des fleurs de la terre... Pour moi il n'en est plus d'autres que celles qu'éclabousse le sang..... Mais les plus belles fleurs sont rouges ! » reprit-il avec un éclat de damné, qui faillit faire tomber Pablo, tant il se mit à tressaillir de tous ses membres, en se retenant pâle à un rocher.

Et quelque silence se fit ; puis, avec les larmes arides du damné, avec sa bouche de fer, avec son cri de souffrance et de rage éteint dans le feu, — avec cette voix sourde qui sort creuse de la poitrine aux heures de la mort et de la prévision, voix lente et glacée,

insensible comme un couteau qui entre lentement :

— « Amour à moi ! » murmura-t-il, « amour pour remplacer ce que j'ai perdu ! amour pour mourir avec elle dans une prairie comme les fleurs ! amour pour me cacher avec elle et pour rêver dans ces bosquets d'Asie où le premier homme et la première femme se sont regardés ! amour pour m'enfuir dans les déserts et pour y dormir sous le dôme des forêts dans des lits de lianes, en veillant sur elle, en combattant pour elle les lions et les ours ! amour pour lui faire une fraîche nacelle de roseaux et de fleurs, et nous laisser aller ensemble, au soleil, sur les grands fleuves inconnus, qui ont de grandes ombres et qui voient des sauvages rouges et noirs border leurs rivages avec de grands arcs ! — Mais qu'importe, après tout, fuyant avec elle, pour être seul avec elle, que ce soit sous le soleil d'Asie, sous le feuillage des forêts d'Amérique, ou dans les glaces éternelles, parmi les antres de bêtes féroces, dans la hutte enfumée de l'Esquimau?... Et moi j'aurais été tuer les animaux sauvages parmi les montagnes de frimats qui roulent sur la mer ; j'aurais chargé mes épaules de la dépouille des ours et des rennes ; je les lui aurais apportées, j'aurais accompli la destinée primitive de l'homme, combattre les bêtes féroces et vivre à deux !

« Oh ! si j'eusse aimé, comme j'aurais emporté

mon trésor ! comme je fusse devenu fort sous mon amour ! S'il m'avait demandé l'ancre du désert, j'aurais déchiré le lion de mes ongles ; s'il m'avait demandé un trône, je l'aurais construit avec les ossements d'un peuple.

« Mais je me suis trouvé un jour seul et les bras pendants, comme Agar dans l'immense solitude ; la main de Dieu s'était retirée de moi, et il me vint alors des voix si douces, m'appelant par le cœur et l'âme, que je voulus les écouter. Hélas ! elles fuyaient toujours, et à la fin elles m'ont jeté leurs rires amers qui m'ont brûlé et m'ont mis la joie au cœur, car j'étais un damné. Oh ! c'était un sourire du ciel que mon amour, un amour d'ange, et qui n'avait rien de la terre. S'il en est un au ciel, ou plutôt, s'il y a un ciel, ce doit être cet amour-là qui y réside.

« Eh ! c'est moi, maudit, qui parle d'amour, qui parle de vie dans la mort, de joie dans le sang, d'espoir dans la fatalité ! Je suis un mort qui erre encore dans la vie ; je suis un damné qui a une destinée de sang et de misère. Mais aussi, c'est là qu'est la grande volupté ; c'est dans la mort, c'est dans le sang qu'est le délire. — Dans la mort ! — Demandez-le aux suicidés dont les ossements s'étaient usés dans les joies et les méditations, et qui n'en trouvaient plus dans le sang ? — Demandez-le à la grande Rome

qui ne voyait plus que cette jouissance à sa taille. — Oh ! il faut que j'aie du sang d'un autre, ou du mien ; car le mien me brûle, car j'ai soif. — Il me faut ma mort ou celle d'un autre, car ma vie ne pèse plus à mon corps, et cela me fait mal. — Je sais que je suis lâche et méchant, et que je devrais mourir seul ; mais, mon Dieu ! mourir seul, cela est-il possible quand on éprouve de l'amour ?... Peut-on vivre quand on porte dans sa poitrine tout un nom de vie et de mort ?... Mon amour est une haine, parce que c'est un amour de damné.

— « O malédiction ! malédiction ! » continua-t-il, « il faut que je me tue ou que je tue ; il me faut du sang à boire, de la mort à aimer ! » Et il s'éloigna et se perdit dans le crépuscule qui se levait glacé, indécis et lugubre, en répétant les mots *tortures* et *malédiction* !

— — Tortures et malédiction pour moi aussi ! » répéta comme un écho lointain la jeune Espagnole ; puis il y eut en elle une lutte de désespoir, et elle se dit : « Non, il n'aimera pas pour qu'il vive et qu'il soit heureux. Seule ici-bas je gémirai et je bénirai encore mon destin. La vie, pour une femme, c'est l'amour, a dit la Gitana. »

Et épuisée, elle se jeta dans les bras de Sanz, qui la pressa avec respect sur sa poitrine.

XIII

Penmarc'h.

Et il perdit ces villes avec tous leurs habitants, tout le pays d'alentour, avec ceux qui l'habitaient, et tout ce qui avait quelque verdure sur la terre.

GENÈSE.

Je traiterai cette maison où mon nom a été invoqué, en laquelle vous mettez votre confiance, et ce lieu que je vous ai donné après l'avoir donné à vos pères, je le traiterai, dis-je, comme j'ai traité Silo.

48, JÉRÉMIE.

Dans notre Bretagne si isolée et si cachée, il est un lieu plus caché et plus isolé encore : c'est cette pointe sauvage, limite de l'Europe dans la sombre Atlantique.

Là l'homme se retrouve tout d'un coup sur la première terre nue et aride qui se dégagca de la mer ; et sur cette terre il ne voit d'autres vestiges humains que quelques pierres druidiques, disposées en tombes colossales, ou plantées au sommet du rivage comme des avirons gigantesques de granit. Tout cela semble avoir été jeté là par le travail de la mer ou des géants. Parmi ces autels à la patrie vierge, vous rencontrez parfois quelques cabanes modernes qui se confondent avec les coquillages suspendus aux flancs de ce grand chaos, ou quelques phares qui ont l'apparence de colonnes marquant la limite de la terre et de la mer, ou celle d'une œuvre de nains ou d'enfants perdus sur ces grèves. C'est entre deux de ces fanaux que la baie d'Audierne rentre son disque allongé de sables, tout bordé de ruines druidiques, regardant immobiles et muettes depuis près de deux mille ans l'Océan mobile qui parle toujours de l'éternité.

Ces deux pointes sur lesquelles, comme l'esprit de la tempête dans la noire nuit, scintillent les deux phares, portent en leurs noms seuls tout l'effroi de leur apparition. — C'est le Raz et Penmarc'h !

Laquelle des deux recueille, chaque nuit, la plus féconde et la plus terrible moisson, depuis que les premières trirèmes phéniciennes se sont aventurées sur la grande mer et que les Celtes y ont lancé leurs

lourdes et primitives pirogues? Laquelle a jeté à ses sauvages rochers et à ses habitants, plus sauvages encore, le plus de naufragés palpitants et de richesses perdues? Laquelle a écrasé, avec ses galets et ses vagues toujours roulantes, le plus de cadavres et de vaisseaux mutilés? Laquelle enfin, tout le jour et toute la nuit, ronge le plus ses rochers et les blanchit le plus d'écume, comme une cavale fougueuse qui broie son frein de fer? Laquelle jette le plus loin et le plus longtemps son hennissement de combat, son rugissement de rage, quand elle brise ses galets entre ses dents blanches, et sous sa langue roulée qui lèche le sable? Laquelle cause le plus de vertige à la tête et aux yeux dans son bruit et dans sa houle rocheuse?

Pour moi, je ne le sais; seulement je pourrais vous dire que, lorsqu'à dix lieues de là, dans les vallons cachés des montagnes, à l'heure du silence, on entend un bourdonnement vague, confus, sans fin, qui parfois vous semble lointain et parfois rapproché, et qui toujours menace, je pourrais vous dire que ce murmure est celui de *la torche de Penmarc'h*, de Penmarc'h qui a la plus grande voix de mer qui soit connue, de Penmarc'h qui n'a pas de rival au monde.

Je pourrais vous dire aussi que, lorsque vous allez

au Raz voir la mer, après avoir suivi des ravins parallèles, nus, que sillonnent de blanches lignes les petits murs de pierre entrelacés au travers des champs arides, vous vous trouvez sur un plateau de rare bruyère, brûlé par le vent, ensemençé de cailloux, plateau vaste et légèrement creusé, de sorte que vous ne voyez la mer tout à l'entour que lointaine, comme une bordure noire qui a de funèbres lueurs.

Seul un bourdonnement vous en vient qui vous glace, puis il emplit le plateau et vous assourdit à mesure que vous avancez vers le phare blanc qui marque son extrémité dans la brume obscure. Alors aussi, par-dessus la marge sombre de la mer qui s'élargit et ressemble à une nuit ténébreuse, vous voyez poindre, indistinct, un clocher gothique auquel s'accroche une terre basse, encore plus indistincte, qui se fond dans les vapeurs qui mêlent les eaux au ciel, aussi triste et aussi voilé. Cette terre c'est l'île de Sein. Vous savez qu'elle était l'asile des vierges fatidiques. Elles se sont enfuies devant la croix chrétienne qui s'est élevée sur le rocher, dominant de son signe de salut cet empire de l'éternelle tempête, où la craintive superstition des peuples avait placé ses génies malfaisants.

Hélas ! les tempêtes aussi ont leurs cours éter-

nel. Lorsque vous êtes arrivé là, en face de l'île de Sein, au pied du phare, le plateau a cessé, et, comme une longue croupe de monstre marin, une noire chaîne de rochers s'allonge seule sur l'Océan, au milieu d'un tourbillon de bruit d'écume et des cris d'oiseaux de mer qu s'y confondent avec de douloureuses plaintes, se précipitant avec la vague et se perdant dans les horribles entrailles des rochers, — frissonnant comme un coursier que la peur saisit et qui ne reconnaît que la main de Dieu, — et en ressortant, avec ce même flot, lorsqu'il a parcouru les sinuosités du souterrain en le faisant bondir sur lui-même.

L'homme est là seul sur cet écueil perdu, entre deux mers qui s'ouvrent comme deux immenses bras pour l'engloutir dans leur sein livide. — La mer est grande et sombre, tout autour hurlant en grimant blanche aux rochers noirs et lavés. — Les vents aussi passent là sans frein; ils tourbillonnent avec la mer, ils arrachent pour elle l'homme qui se cramponne aux crêtes arides, aiguisées par les temps, et que lèche, vorace, l'écumeuse langue des vagues géantes.

La nuit aussi arrive, — où bien c'est le jour qui lui ressemble. Ils jettent, de chaque côté, à l'Océan de grandes teintes lugubres et vivantes, pareilles à

l'ombre des deux ailes d'Abbadon, l'ange de l'abîme. — Sous la vague tremble le rocher diluvien semblable à une barque abîmée ; il tremble dans le vertige comme une feuille morte. L'oiseau de mer, d'un vol rapide, s'abat sur votre tête et pousse un cri perçant en ne trouvant point un cadavre qu'il cherche.

Alors, qui que vous soyez, vous éprouverez ce mouvement convulsif que l'homme a nommé la peur.

— Un effroi, ici irrésistible, mais grand comme le chaos, — l'effroi de la nature.

Maintenant voulez-vous voir Penmarc'h ? — Si vous n'avez jamais visité ni les sables brûlés du désert, ni les steppes humides de la mer d'Azof, ou si votre imagination ne vous a jamais reproduit ces patries vierges de l'Arabie et du Scythe, alors, si vous allez à Penmarc'h, à l'extrémité de la Bretagne, vous assisterez à un spectacle d'une grandeur nouvelle ; vous contemplerez un tableau auquel ne ressemble rien de ce que vous avez vu ; vous rencontrerez un effet bizarre que seul offre au voyageur ce coin de terre perdu des rivages de France. Cet effet, c'est le changement qui, pareil à un voile de différentes couleurs, se manifeste tour à tour sur cette plage, à chaque soleil d'été, à chaque pluie d'hiver

qui passe sur elle. — En août, lorsque le jour est beau, que pas un souffle ne vient de la mer, qu'elle dort sur ses galets au soleil, comme si elle était de plomb, alors c'est un éblouissement vaste et sans fin de sables et de feu; le soleil darde à pic sur votre tête, vertical, sans une ombre; le sable, à peine recouvert d'un léger manteau déchiré d'herbe rare et grise, brûle vos pieds, et se déroule tout autour de vous en une plaine immense, blanche, unie, bosselée de toutes parts comme une mer séchée, avec seulement, çà et là, de petits bouquets d'arbres calcinés, tordus par le vent de mer, serrés et rabougris, au milieu desquels se cachent, semblables à une tribu antique, une maison, une grange, un puits, une famille. — Puis encore, semées çà et là, pareilles à des ombres de nuages qui passent à fleur de terre, s'allongent des taches noires : ce sont des troupes de brebis, de chèvres, quelques chevaux sauvages, petits, tout hérissés de poils, comme ceux des steppes de l'Ukraine, courant en bandes libres et allant boire aux étangs qui apparaissent bleus dans les anfractuosités blanches de ce sol aride. — Tout à l'entour, c'est le désert, — c'est l'arène ardente qui répercute le soleil, — c'est l'éblouissement, le vertige! — Vous êtes dans le milieu du Sahara; vous êtes perdu; vous ne voyez que des sentiers qui s'arrêtent en

route, quelques pas sinueux et effacés de chevaux, ou l'empreinte des roues des lourds chariots qui transportent le varech.

Cependant la mer vaste et qui recule dans l'horizon est en face de vous, — elle est à deux pas de vous, mais vous ne la voyez pas. Une longue falaise blanche, qu'elle a arrondie, qu'elle a formée, de concert avec les siècles, comme une digue, vous en dérobe l'aspect. Vous entendez un bruit sourd, monotone, qui remplit le désert : c'est la voix du gigantesque Océan, que tout à coup, lorsque vous êtes au haut de la longue falaise blanche, vous distinguez à vos pieds, sombre, immense, mugissant et se traînant sur le galet uni. De l'autre côté, vous pouvez apercevoir une autre mer solide et brûlée, née peut-être du sable que lui jette la première, peut-être aussi sortie des profondeurs de l'abîme, lorsque celle-ci a abandonné son ancien lit.

La mer est vaste et se souvient de Dieu. — La plaine est déserte et ouvre une lice large au cavalier qui fuit et s'égare. On éprouve, en ce moment solennel, tout ce qu'il y a de grand au désert ; combien est aimée la fleur qui vient poser sa corolle bleue sur ce sable blanc ; combien est aimé l'ombrage obscur et humide de l'oasis, et l'oubli dans le repos, au bord aride de l'étang protégé par les col-

lines du désert, et qui ajoute encore à l'aspect de son aridité ; et alors on se dit tout d'un coup, la tête appuyée dans les deux mains : « La gloire est la fleur parfumée du désert », et cependant on comprend, on sent qu'elle y est étouffée, inconnue, qu'elle y manque d'air, que peut-être le profond oubli et le vaste souvenir ont besoin l'un de l'autre, que la pyramide n'est bien qu'au désert, et que le désert a besoin, pour être beau, de se dérouler au pied de la pyramide. Oui, près de cette mer et de son bruissement éternel, il y a comme un prestige, comme un reflet de l'Orient. La marge blanche de la mer s'efface, arrondie mollement, et se courbe dans le sable ; puis, à gauche dans l'horizon, se hérissé le haut point noir du rocher de la torche, semblable à une sombre forteresse de pacha. Derrière le rocher, sur un dernier plan, se dresse une blanche colonne de phare, au pied de laquelle rampent des maisons qui s'allongent et reproduisent le panorama éloigné d'une ville d'Asie. On dirait la côte de Syrie et la ville de Saint-Jean d'Acre, dont la forteresse noircit au fond.

Cette ville pourtant ce n'est plus que la bourgade de Penmarc'h, déchue de son ancienne splendeur ; mais nous en parlerons plus tard... Arrêtons encore un instant nos regards sur ces marais subits qui se

forment quand les longues pluies d'hiver ont détrempé ce sable. Alors, si, par hasard, de lourds chariots chargés de goëmons, à la senteur marine, et d'hommes antiques, au langage celte, au costume des premiers temps, passent lentement à la file, avec ce cri plaintif, lent, renouvelé sans cesse, qu'ont les vieux chariots d'Espagne et de Bretagne, alors vous croyez voir défiler sous vos yeux la caravane voyageuse du Scythe qui dit adieu à sa patrie.

La plaine, tout à l'entour, est nue, verte, noyée. L'œil glisse avec l'herbe à travers mille flasques d'eau unies, larges comme des lacs, mêlées comme des marais sans fin, que rasant de leur aile des bandes d'oiseaux sauvages. La plaine, l'herbe et les eaux se confondent. Une atmosphère lourde et grisâtre pèse sur ce triste paysage. La plaine fuit et se heurte à peine çà et là à de larges taches noires ou blanches de troupeaux, se détachant seuls en saillie sur sa nudité immense, et auxquels l'espèce de crépuscule qui les enveloppe semble donner des proportions gigantesques qui les rapprochent, par un étrange effet d'optique, jusqu'à vos pieds.

Alors encore vous entendez dans cette espèce de nuit éternelle la grande mer qui gronde et que vous ne voyez pas. Une ligne informe, mais continue, d'eau jetée en nappes blanches sur une nappe verte,

vous sépare de la falaise que vous apercevez au loin.

Maintenant parlons de Penmarc'h, puis de son histoire, qui est celle de toute cette côte, histoire toute d'imagination et de réalité, ou, si vous l'aimez mieux, tout empreinte de la poésie fictive des premiers âges du monde et de l'incontestable évidence de la vie des hommes et de la nature.

Le cachet de ce pays vierge est une grandeur diluvienne, devant laquelle l'esprit du sceptique et du pessimiste se sent élargi ou écrasé. La fable, ce sont les lambeaux du vêtement de fer de nos aïeux les géants, que nous déterrons et que nous nions, parce que nous sommes des enfants déçus. — Oui, la poésie a été comme la jeunesse a été. Je sais qu'il y en a qui nient la jeunesse et appellent la poésie un souvenir, mais cela est faux, car leur âge aride, ils le savent fort bien, n'aura jamais de souvenir.

Penmarc'h est aujourd'hui un petit bourg, un village, voisin d'un autre village appelé Kérity, et de plusieurs autres, clairsemés sur les palus, comme des tribus errantes qui sont restées, pendant qu'a passé le torrent des siècles, groupées autour des belles églises saxonnes, toutes, quoique séparées, se tenant les unes aux autres par un réseau de petits murs, toutes offrant, sur une immense étendue, des ruines d'édifices peu considérables, il est vrai, mais

attestant l'existence d'une grande ville qui n'est plus, toutes paraissant enfin remonter aux premières invasions des Angles en Bretagne, comme semblent encore le confirmer les trirèmes ou birèmes sculptées sur les murs du sanctuaire de Kérity, et la masse pesante de ces débris de temples que les bras nombreux d'un grand peuple ont pu seuls élever.

Penmarc'h a un port, assis, comme un nid d'oiseau de mer, au bout d'une longue chaîne de rochers qui va se perdre dans l'horizon, sur la surface de l'Océan, en une longue file de croupes noires, écumuses, séparées, les unes sortant de l'eau, les autres s'y plongeant, semblables à une flotte de gros vaisseaux ronds du moyen âge, ou à des monstres marins fabuleux, traversant l'Amphitrite, le premier Océan.

Donc, d'après ces ruines et ces églises, Penmarc'h est évidemment les restes d'une ville de ce nom qui dut peut-être sa fondation, dans les premiers siècles du christianisme, à une des émigrations qui vinrent alors d'Angleterre.

Tout ce qu'on se rappelle maintenant de sa grandeur et de sa destruction, c'est qu'au temps de la Ligue, elle comptait 10,000 habitants; qu'elle s'enrichissait par un commerce qu'a détruit, depuis, la découverte du banc de Terre-Neuve; que ses habi-

tants étaient, de même qu'aujourd'hui, les premiers marins de la Bretagne, c'est-à-dire du royaume, et enfin, qu'elle fut détruite par Lafontenelle, de la manière dont nous le raconterons textuellement.

Cette destruction de Penmarc'h a été mêlée à un grand épisode de l'histoire antique des côtes de la Bretagne, dont je vous ai vaguement entretenu déjà; c'est la submersion de la ville d'Is.

Plusieurs mauvais commentateurs, avec cet étrange aplomb d'anachronisme qui distingue les traditions bretonnes, ont donné de nos jours le nom de *Camp de Lafontenelle* à des vestiges qu'on voit au cap Sizun, et qui, de son temps, s'appelaient *manger Grequi* (murailles des Grecs). Ils ont fait plus : ils ont prétendu trouver une analogie frappante entre l'anéantissement de Penmarc'h et l'existence d'une grande ville perdue vers ces rivages. — Avouons cependant que la destruction qu'ils citent, est fort antérieure à celle dont il est question dans ce livre, puisque la tradition de la ville d'Is se perd dans la nuit des temps, et que les chroniqueurs bretons du 16^e siècle, qui en ont beaucoup parlé, la représentent comme s'effaçant dans une antiquité sans limites.

Quoi qu'il en soit de ce nom inconnu d'Is, qu'a pu porter une ville, et de sa situation que se disputent toutes les côtes déchirées de l'extrémité de la

péninsule armorique, les traces d'un grand mouvement antique de la mer sont évidentes sur ces rivages, surtout aux environs de la baie d'Audierne, qui est basse, sablonneuse, et d'où la mer semble s'être retirée, en abandonnant un terrain à superficie aride, il est vrai, mais fertile dès qu'on le creuse, n'ayant que des eaux alluviales recueillies dans des lacs nombreux et profonds, sans écoulement, et dont la mer n'est séparée, ainsi que du niveau de la plaine, que par une blanche jetée de galets. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a là un mouvement qui dure encore. Cette révolution est antique, car son âge est marqué par les dolmens de la falaise.

Mais ont-ils survécu à une terre anéantie, ou se sont-ils dressés sur une terre nouvelle? C'est toujours la même alternative, la même difficulté, le même problème.

Il n'en est pas de même de toutes les parties de cette côte de Bretagne que la mer ronge éternellement : il est évident qu'il y a eu des déchirures dans le granit, qui se sont opérées lentement et ont découvert des plaines longues et basses.

Maintenant, pour preuves de l'existence d'une ville sur les bords de cette mer, que son nom ait réellement été grand et antique, au point que, selon le chanoine Moreau, celui de Paris ne serait qu'un

reflet du sien (*Par, égal, Is à Is*), ou bien que cette ville ait été un campement de nombreux barbares qui s'efface ainsi qu'il est venu, c'est-à-dire dans la nuit, semblable à un rêve, avec une voix de prodige; — pour juger de tout cela, ou plutôt pour douter, il y a des voies antiques et inconnues qui s'arrêtent aux promontoires, comme si elles se terminaient dans la mer, comme si elle cachait le centre de leurs rayons se prolongeant du cap Sizun à Carhaix, voies mystérieuses et égarées, dont le noyau repose dans la mer, semblables à un secret de Dieu. — Il y a les Mémoires de César qui nous apprennent que toutes les cités de l'Armorique étaient alors comme des îles, échelonnées le long des côtes. Il est vrai qu'il ne fait nulle mention de la ville d'Is, ni les géographes anciens non plus; mais tous s'accordent à placer aux rivages les plus grandes réunions d'hommes de ces pays encore inconnus, et cela à cause des colonies et du commerce étranger. Il y a, pour la géographie comme pour l'histoire, une nuit ténébreuse où tout s'abîme et se confond.

Ce trop-plein de l'Armorique, la vieille terre, dut se fixer en de grands campements, aux ports d'abordage, sous ces rafales de barbares qui tourmentaient la mer, et tout autour de ces bornes colossales, tentes abandonnées d'un peuple perdu, dont on ne

peut calculer les bras que par leur masse intelligente. Quoi qu'il en soit de son existence et de sa ruine, c'est aussi une grande et poétique figure de la Bible que cette ville d'Is, anéantie par la colère de Dieu, en punition des fautes d'une femme, fille d'un roi, que les flots poursuivent jusqu'à ce que son père la rende à la voix vengeresse que Dieu leur a donnée, le grand Dieu qui combat et châtie, le Jéhovah de l'Écriture.

Quand vous êtes seul sur les bords de cette mer, vous avez trois scènes : la mer qui ronge, — la pierre druidique qui reste, — la solitude qui s'étend. Vous avez trois pensées : la mer, — la pierre, — le silence. Trois visions : le druide devant la mer, accoudé sur la pierre, — une Babylone qui croule, avec ses tours et son peuple, dans la mer qui monte ; — puis les longues trirèmes qui noircissent la mer du côté des grandes Bretagnes au roc blanc, s'attachant aux rivages déchirés, pareilles à une nuée d'oiseaux voyageurs, innombrables et dévorants ; jetant sur la mer une espèce de pont noir, scintillant entre les deux rives lointaines, comme des nuages sous le nuage, comme une mer sous une mer, et recouvrant, cachant la terre du chêne d'une fourmilière de guerriers barbares qui tuent, se soumettent à un prêtre, élèvent une église et passent.

Voilà ce qu'on voit ou ce qu'on pense, car les deux facultés se confondent ici, quand on regarde, soit la mer, soit la terre dépouillée, soit les trirèmes noircies des églises saxonnes.

Nous ne terminerons pas ces quelques mots sur Penmar'ch, sans faire remarquer au lecteur cette race si distincte des autres races bretonnes, et qui forme ce canton ou plutôt cette tribu du Pont-l'Abbé; car c'est un tableau curieux, qui offre de grandes analogies antiques et une vérité bien générale pour l'histoire des peuples, que cette diversité qui marque le costume, les usages, les mœurs; qui bigarre, pour ainsi dire, chaque lieue de la Bretagne des vives couleurs d'un plaid, dont le fond est le même, nuancé et uni.

N'est-ce point là l'histoire primitive et retrouvée de la famille humaine? Généralité et diversité. N'est-ce pas la grande loi de la nature? L'homme deux fois a voulu s'en écarter. Avec Rome elle s'est brisée, avec la civilisation moderne elle a pâli. Diversité, n'est-ce point la famille? généralité, n'est-ce point l'espèce? Lorsque l'homme efface une de ces démarcations, il efface le sentier de la nature, et rien ne verdit plus que sur lui. Aussi voyez la Grèce pittoresque, voyez l'Italie antique du temps du Latium!

A travers cette loi d'ensemble qui assimile toutes les populations bretonnes de couche celtique, une population apparaît tout à fait hétérogène, comme un fruit du Midi greffé sur un arbre du Nord. C'est la race du Pont-l'Abbé, race à passions fortes et vives, à principes actifs et intelligents, debout au milieu du sommeil des passions et de l'intelligence.

Cette exception est-elle due à la vie maritime qu'elle mène, à une aisance plus grande, à un sang étranger? Cette dernière supposition serait peut-être confirmée par une certaine allure plus libre, plus dégagée, par certains traits particuliers plus radieux, plus prononcés, et que fait ressortir un vêtement aussi court, aussi lesté, que celui de ses voisins est lourd et embarrassé. Mais ce dont il s'agit maintenant, c'est du 16^e siècle et de Lafontenelle.

Penmarc'h offrait en 1596 un spectacle bien différent de celui de nos jours, à cette pointe extrême de la Basse-Bretagne qui avait pris de sa position le nom pittoresque de *Tre-Oultre* (pas au-delà), froidement remplacé par la dénomination générique de *Finistère*. La vieille église saxonne de Kérity élevait sous le ciel gris de Bretagne son clocher de pierre ciselé, que le temps ou la foudre a tronqué depuis.

A son portail, divisé en deux ogives par une colonne, prenait naissance un mur qui régnait tout

autour du cimetière, découpé en trèfle comme une bordure de dentelle. Une grande porte également à ogive ouvrait ce cimetière, pavé de dalles tumulaires, orné d'un ossuaire pyramidal, étagé de trèfles aussi élégamment découpés.

L'église de Penmarc'h, d'un ordre encore plus ancien que le saxon, ne dessinait pas sur la nudité du ciel ses lourds piliers romans, terminés au bas par des banquettes de pierre, son autel en tombeau grec, son pavé de tombes brisées, et, au-dessous de l'ogive, une fenêtre sans vitraux.

A l'époque dont nous parlons, un toit, soutenu par de fortes poutres, tout lambrissé d'azur, tout semé d'étoiles d'or et cambré comme un vaisseau renversé, protégeait la maison de Dieu de l'insulte des ouragans, si l'œuvre eût pu insulter l'ouvrier. Mais du moins elle conservait un lustre de fraîcheur et de nouveauté dans l'ombre peinte de ses vitraux bariolés, dans ses riches dorures, dans ses mille statuettes, grossièrement sculptées et peintes de couleurs vives et tranchantes.

Une tour de cette architecture lourde et puissante, moitié militaire, moitié religieuse, en harmonie avec le peuple et les mœurs qu'elle gardait, dressait dans les airs son large évasement, et assourdissait de ses cloches saxonnes toute la campagne environnante,

vaste, unie, dorée, pareille à un seul champ de moisson, car il faut que vous sachiez que l'étymologie de Kéridy est *ville de blé*, titre qu'elle a justement conservé jusqu'à ce jour.

A cette époque de 1596, un dédale d'habitations champêtres, ayant pour extrémités les deux clochers saxons aux bas-reliefs de trirèmes, formait une large tache blanche sur cette jaune plaine de blé, contrastant, ainsi que de nos jours, avec la plaine noire de la mer, et les rocs sauvages qui la déchirent au loin, comme la carcasse d'un léviathan immense.

Toutes ces maisons, souvent flanquées d'enclos, de jardins et de champs, étaient généralement basses, petites, quoique bâties en pierres et parfois couvertes en ardoises, grande preuve d'aisance bourgeoise à cette époque. Cependant çà et là des manoirs de hobereaux élevaient, au-dessus de cette fluctuation clair-semée de toits, leurs pigeonniers en pyramides et leurs cheminées en minarets, formes qu'affectent particulièrement les demeures nobiliaires de cette partie de la Basse-Bretagne.

Ces petits manoirs se déroulaient, selon la coutume, autour de cours pavées, qu'ouvraient de hauts portails à ogives, munis de portes rouges, toutes chargées de dépouilles d'animaux, de pattes de loups et de renards, clouées sur le bois. Un réseau de mille

petites ruelles, mal pavées, souvent embourbées, traversait ces masses d'habitations en tous sens, longues, étroites, coupées, se perdant au loin dans la campagne, sans autre bordure que les petits fossés de pierre des champs morcelés, preuve d'une terre à la fois abondante en habitants et en fruits.

Quelque chose cependant de fort saillant à cette époque par la nouveauté de la maçonnerie, quelque chose que nous n'avons pas remarqué, c'était un vêtement de fortifications, dont les braves bourgeois ou plutôt marins de Penmarc'h, voulant se faire indépendants, à l'exemple des Malouins, avaient recouvert leurs églises en entassant les plus précieux de leurs meubles autour de la nef, et dressant en immense dortoirs les étages de leurs lits clos, ces grandes armoires à coulisse se tirant sur trois ou quatre lits superposés.

C'était par un magnifique jour de dimanche. Le soleil s'était levé beau, majestueux, étincelant. La campagne, émaillée de fleurs nouvelles, étalait ses corbeilles embaumées. L'aigre carillon du clocher appelait les fidèles aux vêpres et puis aux ébattements du cabaret, tant l'astre du jour fêtait radieux la vieille église rajeunie, en réchauffant son vert cimetière et le faisant presque sourire à travers ses tombes grisâtres, aux personnages couchés en pied,

tant il faisait bourdonner dans l'air, comme au milieu d'un essaim de ruches, les cloches en émoi, les voix criardes des petits marins s'exerçant aux jeux hardis de la navigation, les aigres admonitions des vieilles femmes et le bourdonnement grave des hommes, groupés en noires têtes chevelues, en gros corps alourdis et roides sous les cinq ou six vestes obligées du costume breton, fort embarrassés de leurs lourds sabots, et se tenant debout les bras croisés, position classique du paysan armoricain.

D'autres faisaient contraste avec cette population de la côte ; c'étaient les gars du Pont-l'Abbé, lestes, avec leurs vêtements courts, leurs larges pantalons à la hongroise, leurs chapeaux fiers, balançant une plume de paon, et leurs cheveux coupés droits sur le front, le *penbas* assuré dans leur main robuste, l'air querelleur et *torre-ludic*, sifflant une ritournelle de *biniau* ; puis c'étaient les femmes aux costumes les plus bizarres, les plus diversifiés, les plus éclatants ; les unes avec la large coiffe blanche et le corset de velours noir de Fouesnant, les autres avec la coiffe évasée, encadrant en ogive le frais visage des filles de Kerfunteun, au sein à demi pressé par un corset de drap bleu ; puis encore les *bigouden* du Pont-l'Abbé, les jolies filles au menu bonnet d'enfant, terminé en petit clocher et couvrant à

peine sur la nuque une chevelure relevée en nattes luisantes. — Mais savez-vous ce qu'il y a de plus gracieux en elles, de plus inimitable, ce qui cent fois les fait l'emporter sur les Fouesnantaises, malgré le préjugé qui attribue à ces dernières la vieille pomme mythologique de Paris? c'est l'allure dégagée des *pleriets* du Pont-l'Abbé, de ces luxurieuses, gourmandes, rieuses et colères jeunes filles, qui chancellent avec leurs mieux-aimés, et convoitent, étourdies, le piché de *guin ardent*. Elles ont parfois de si voluptueux abandons, de si vives gavottes, que, ma foi! il faut le dire, elles sont les plus jolies, avec leur jupon court et plissé, blanc ou écarlate, à bordure de rubans, leur faisant si délicieuse la hanche rebondie, avec ce court doliman, arrondi au col, boutonnant et dessinant le sein, ou doublant avec volupté la finesse de la taille lorsqu'il pend entr'ouvert. Oui, rien n'est comparable à la *pleriet* du Pont-l'Abbé, parce que nulle n'a ce doliman avec ses manches larges comme aux régions orientales, arrêtées au coudes avec des rubans. Et la *magnères* de Kerfunteun m'étalerait toute sa parure éclatante de nouvelle mariée, depuis sa coiffe à dentelle sur étoffe d'argent, jusqu'à sa robe écarlate, avec des miroirs enchâssés autour de ses bordures d'argent, et, par-dessous, son jupon jaune comme en ont les Astu-

riennes ; oui, la Fouesnantaise, avec sa houssine à la main , viendrait même me sourire malicieusement, que je proclamerais la fille du Pont-l'Abbé la plus jolie, grâce à cet air mignard d'enfant que lui donne son bonnet menu , grâce à cet air leste d'amazone que lui donnent sa courte veste et son cou libre avec l'épinglette coloriée, grâce à cet air coquet que lui donnent ses rubans jaunes et verts qui éclatent dans toute sa toilette.

La foule, comme nous l'avons dit, encombrait le portail des églises et les avenues des cabarets, méchantes bicoques qu'annonce un rameau fané, ou informes tentes, mal assujetties à l'ombre de quelques arbres qui couvrent de longues tables écloppées, entourées de barriques d'hydromel, de cidre et de vin, boitant sur quelques blanches sales et corrompant l'air d'une vapeur chaude et aigrie.

Cependant ce jour-là l'indifférence native du paysan breton semblait avoir accordé une sorte de trêve à son immobilité habituelle, ce qui annonçait un motif fort grave, car je ne sais si, avec son point d'appui, Archimède serait parvenu plus facilement à déplacer un Breton que la terre.

Quoi qu'il en soit, ce jour-là le fils de l'Armorique avait secoué, au moins à moitié, son inertie, car les trois quarts de la population se pressaient là

curieux, avec cette bouche ouverte du sauvage qui a soif de sensations. Le lieu où s'agglomérerait cette foule, était une sorte de place, toute plantée d'ormes et de cyprès, devant l'église, au voisinage des cabarets. Une longue échancrure qui s'ouvrait et se refermait au centre de la multitude, laissait distinguer, par intervalles, un jeu de quilles au bout d'une rainure jaune ; mais, dès qu'on entendait la boule rouler et s'abattre parmi les quilles, l'assemblée, malgré les cris des joueurs et des spectateurs, debout au premier rang, se refermait sur le jeu, et alors on entendait des bruits sourds de lutte qui allaient, au milieu de ce cercle nombreux, se terminer par effusion de sang et perte de cheveux.

Toutefois ce n'était pas sans motif que s'ébahissaient ainsi toutes ces faces sauvages à la vue de ce jeu de quilles, car un des principaux champions n'était autre que messire Guyon de Beaumanoir Éder, seigneur de Lafontenelle, le vainqueur de Saint-Germain-Plougastel, où pourrissaient, à cinq lieues de là, dans la bruyère, quinze cents cadavres égorgés sous ses yeux, l'assassin du capitaine de La Villerault, le démon de l'île Tristan, qui, descendant familièrement parmi les hommes, était venu de bonne amitié voir ses honnêtes voisins de Penmarc'h, sans autre accompagnement que quelques

cavaliers en simple hoqueton de buffle, qui, le plus joyeusement du monde, s'ébattaient autour des tonneaux d'hydromel et de cidre, sous l'ombre dévorée de poussière et humectée d'âcres senteurs, au grand air chaud et plein de bruits comme dans une ruche.

Les soudards se faisaient copieusement héberger, grâce à l'hospitalité des bourgeois et des paysans, hospitalité qui commençait vigoureusement à réagir sur leur extérieur, à en juger par l'enluminure de leurs larges faces, et par leurs moustaches *liqueuses* à la sacripant, toutes rougies de boisson.

Les glorieux dignitaires de l'endroit avaient placé dans la main de leur bon ami Lafontenelle une boule de quilles, qu'il lança avec grand bonheur, ce qui lui valut de vives acclamations. Mais je ne sais quelle préoccupation dirigeait depuis quelques instants son regard vers un point de la place et de la foule; il continuait à jouer, mais il était facile de voir, quoique ses bons amis les Penmarc'hois ne s'en aperçussent pas, que le jeu devenait de plus en plus, pour lui, une occupation fort secondaire.

En effet, des hommes gesticulant et agitant une question qui paraissait à la fois grave et pressante, formaient un point éloigné dans cette multitude où tout autre œil que celui de Lafontenelle ne l'eût point remarqué, et il avait bon instinct, car il ne

s'agissait de rien moins pour lui que d'être pris, comme on dit, dans la gueule du loup.

Enfin, le groupe, après une longue hésitation, se mut lentement. Lafontenelle jeta un regard rapide autour de lui, s'assura de ses pistolets au ceinturon, chercha son escorte, qu'il trouva dans un état complet d'abrutissement, roulée et étendue sous les tables, mesura le rayon de son sabre sur le cercle de cette foule, et l'encolure de son cheval sur l'épaisseur de cette masse d'hommes, puis resta et croisa les bras sur sa poitrine, geste qui lui était habituel, on ne l'a pas oublié. — Le groupe cependant se rapprochait, mais on eût dit que c'était maintenant avec toute la lenteur de l'indécision.

A moitié chemin, un des plus influents se prit à saigner du nez, et tous s'arrêtèrent un instant autour de lui. Lafontenelle, sans paraître rien remarquer de ce qui se passait, entr'ouvrit tout d'un coup la foule jusqu'aux siens, étendus sous les tables, les réveilla à bons coups de plat de sabre, puis en un instant il fut à cheval avec eux, salua avec une courtoisie ironique ses bons amis de Penmarc'h et disparut.

Peu de temps après ce saignement de nez, les Penmarc'hois virent reluire avec le matin les hommes d'armes de Lafontenelle, dont ils s'empres-

rent cette fois de prévenir l'arrivée en se retirant dans leurs forts, comme la tortue dans sa cuirasse, lorsqu'elle voit tournoyer le milan. Cependant Guyon, loin de répondre à cette démonstration hostile par une attaque en règle, fit marcher les siens lentement et en silence ; puis, commandant halte autour de l'église de Tréoulté, qui était le plus grand des deux forts, étant retranché depuis le pied du cimetière jusqu'au sommet du clocher, il s'avança seul et toujours en ami, se mit à haranguer ses anciens hôtes, leur reprochant leur défiance, disant qu'il était venu pour visiter les côtes, et que la populace, toujours prête à se soulever contre lui, le forçait à s'entourer ainsi de précautions ; que, quant à eux, il les savait bons catholiques, et que, s'ils restaient en dehors de la guerre, il n'ignorait pas que c'était par raison de plus grande sagesse, car il les tenait pour assez puissants pour se défendre contre tous les hérétiques de La Rochelle et les suppôts du roi de Navarre, et cela sans assistance intéressée et trompeuse de ducs ou gens de guerre pillards, ajoutant qu'il était leur ami, leur protecteur, et qu'au premier besoin sa flottille et ses hommes d'armes se mettraient en campagne pour protéger leur tranquillité.

Cependant les naïfs Penmarc'hois, qui ne con-

naïssaient pas sans doute la fable du corbeau, et qui étaient restés jusqu'alors oublieusement perchés à leurs créneaux improvisés, s'amassèrent tous autour de l'orateur pour savourer le miel et les flatteries de ses belles paroles ; ils avaient abandonné leurs fortifications. — Sur ces entrefaites, les soudards, instruits du projet de leur chef, escaladaient le mur du cimetière et venaient grossir le nombre des bénévoles auditeurs, qui se retournèrent, mais trop tard, aux horions et estocades qu'on faisait pleuvoir sur leur dos, et s'empressèrent de se rendre pour n'être pas écharpés, ce qui excita de bruyants éclats de rire parmi les vieux routiers, lesquels enlevèrent un gros butin de ladite église de Tréoultré, et vinrent ensuite, en bon ordre, cerner celle de Ké-*rity*, qui se rendit sans coup férir et vies sauvées.

Guyon fit alors réunir les barques, les bateaux et les navires du port, au nombre de plus de trois cents, de toutes dimensions et de toutes formes, et les fit partir pour Douarnenez, chargés de tout le butin qui fut trouvé en grande quantité aux deux forts, les habitants, parmi lesquels étaient de riches marins et négociants, ayant préféré s'y retirer, avec leurs richesses, se confiant en eux-mêmes, que d'aller à Brest, ainsi qu'avaient fait ceux d'Audierne et de tout le cap Sizun.

Quant aux prisonniers, aussi en grand nombre, tous ceux dont on pouvait espérer des rançons, furent amenés par terre au milieu des soldats, à demi dépouillés, nu-pieds, s'enveloppant de couvertures ou de mauvaises capotes qu'on leur avait laissées en échange de leurs bons *chupen* de drap noir frangé, car la plupart étaient des *ricos hombres* du Pont-l'Abbé.

C'était grand' peine de voir toute cette ville abandonner ses maisons vides et dépouillées, où quelques-uns seuls devaient revenir pour les retrouver en un monceau de ruines, déjà couvertes de ronces et éparpillées comme les pierres du chemin, ne devant plus, mortes, se relever. C'était pitié de voir, par les chemins de traverse et les stériles landes, entre les lances droites et les mousquets chargés, s'allonger ces grandes files boiteuses de femmes, d'enfants, de vieillards de toutes conditions, paysans, marins, gentillâtres, étrangers, se confondant dans la nuit pâle qu'éclairait l'incendie, et s'effaçant à mesure, comme le souvenir de leur ville.

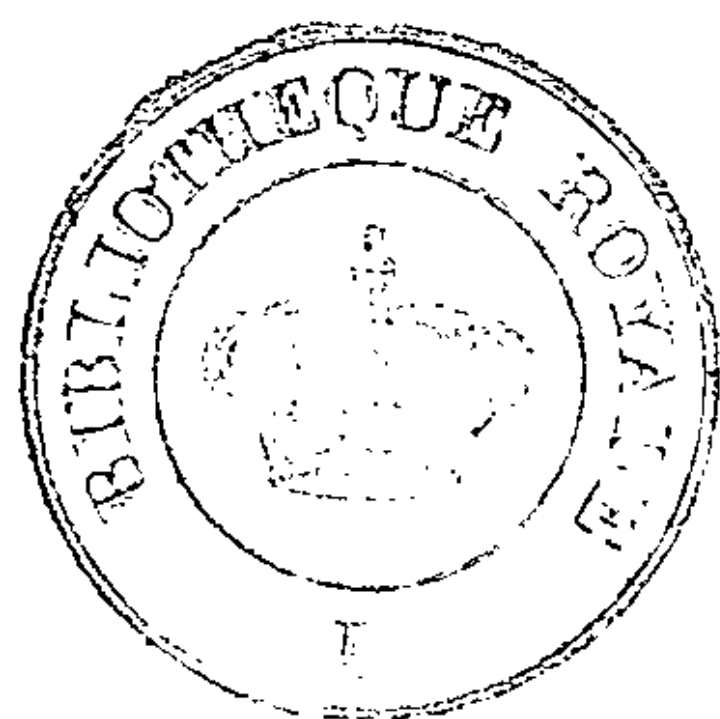
Ainsi, de cette cité, une partie se dispersa misérablement par les champs, une autre fut emmenée par le vainqueur, une autre enfin fut tuée. Ce fut dans l'église de Tréoultré, qui servait de fort principal, que fut massacré le grand nombre, en punition,

prétend notre naïf chroniqueur cornouaillais, de certain péché que son pudibond commentateur n'ose pas dire, et auquel donna lieu le rapprochement des lits qui entouraient la nef sacrée, et sur lesquels beaucoup aussi furent égorgés, *en expiation de leur offense. Dieu veuille, ajoute-t-il, que cela leur serve pour leur salut!*

« De ce ravage de Penmarc'h, » continue notre vieil ami, « demeura telle ruine, qu'il ne saura, de cinquante ans, ni possible jamais, se relever. »

Si maintenant le prophétique chanoine pouvait revoir les dix ou douze maisons chétives qui restent seules debout ou à peu près, nous lui donnerions plus de raison que pour son jugement naïf qui précède.

FIN DU TOME PREMIER.



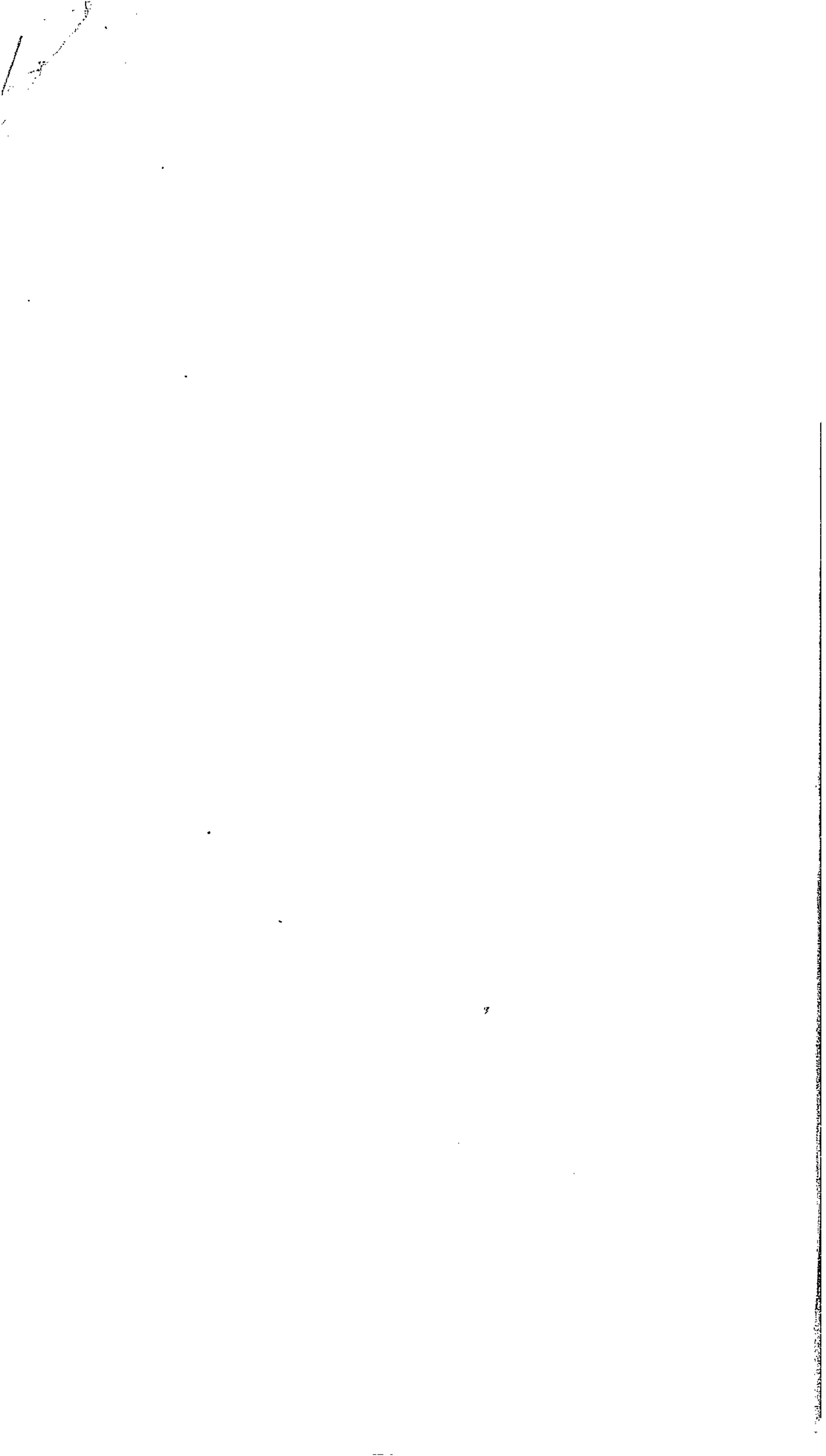
TABLE

DU PREMIER VOLUME.

- I. Un songe. — Avant-propos. 6

LE DERNIER LIGUEUR.

I.	Le collège Beaucourt.	41
II.	Les barricades.	59
III.	Le premier échec	67
IV.	Le manoir de la Basse-Bretagne	85
V.	Le Duc	109
VI.	Le partisan	157
VII.	Les États de Vannes	175
VIII.	Espagnols	201
IX.	Quimper	219
X.	La défaite des communes à Saint-Germain	255
XI.	La vengeance	275
XII.	Elle	305
XIII.	Penmarc'h	325





A LA MÊME LIBRAIRIE.

LA BRETAGNE ANCIENNE ET MODERNE, par PITRE-CHEVALIER. 1 beau vol. gr. in-8 jésus, orné de 150 à 200 gravures sur bois, de 20 magnifiques vignettes sur acier, de types et costumes bretons, de 2 cartes de la Bretagne, etc., etc. Prix : 20 fr.

LE FOYER BRETON, traditions populaires, par ÉMILE SOUVESTRE. 1 joli vol. gr. in-8°, illustré de gravures sur bois et sur acier, publié en 30 livraisons à 25 cent.

ÉTUDES SUR LA BRETAGNE,

PAR PITRE-CHEVALIER.

EN VENTE :

Jeanne de Monfort (époque guerrière, 1342). 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Michel Columb, le Tailleur d'images (époque des arts, 1490). 2 v. in-8. Prix : 15 fr.

Aliénor, prieure de Lok-Maria (époque de la Ligue, 1594). 2 v. in-8. Prix : 15 fr.

Conan-le-Têtu (époque maritime, 1694), paraîtra le 1^{er} février.

LES ENFANTS DE PARIS,

PAR ÉMILE VANDER-BURCH.

EN VENTE :

L'Armoire de fer, histoire d'avant-hier. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Zizi, Zozo et Zusa, histoire de trois étages. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Le Panier à salade, histoire de soixante-sept maisons. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

La Maison maudite, histoire de cent ans. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Le Gamin de Paris à Alger, 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Enclume et marteau, ou le Brevet d'invention, est sous presse.

Sous presse :

VOYAGE DANS LES ALPES, par M. BLANQUI, membre de l'Institut. 1 vol. in-18.

BEATRIX D'URGEL, par l'auteur d'*Allan Caméron* et d'*Aymé Verd*. 2 vol in-8.

VALPÉRI, mémoires d'un gentilhomme du siècle dernier, par G. DE MONÉNES.

JACQUES BRANCION, par le marquis de FOUDRAS.

